



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



UNS. 104 G. 20





Le Royer né à Paris en 1558
entra à l'académie en 1639
fut précepteur de Louis XII
de 1632 à 1650 et mourut âgé
de 88 ans en 1642.

Le Recueil a été publié par
Mentelinot - Chanvin de St Pierre
à Lille. né en 1732 - mort en 1801.

226

N 721

Handwritten text at the bottom of the page, possibly a signature or date, which is mostly illegible due to blurring and low contrast.

1-23

Carl Denison. 1896.
Double avenue.

L'ESPRIT

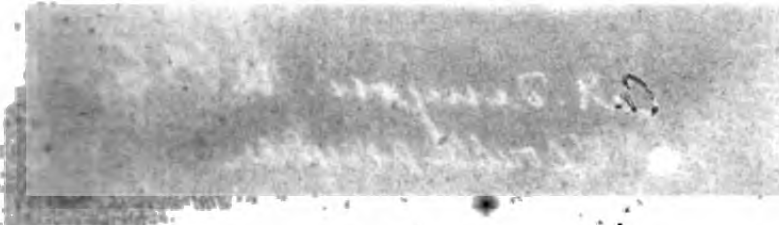
D E

LA MOTHE LE VAYER,

Par M. de M. C. D. S. P. D. L.



M. D C C. LXIII





OXFORD



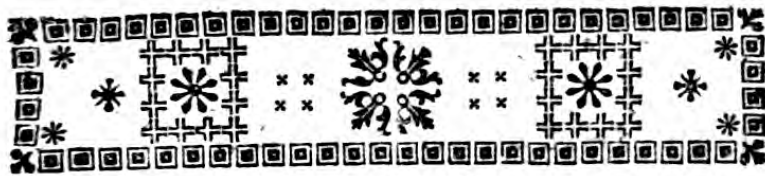
AVERTISSEMENT.

QUAND on a peu d'esprit, on donne celui des autres, a dit un Critique moderne : cette plaisanterie bonne ou mauvaise n'empêche pas qu'on offre aujourd'hui au Public l'Abrégé de la Mothe le Vayer, sous le titre d'ESPRIT, titre commun à plusieurs Ouvrages de cette nature. La Mothe le Vayer est plein d'excellentes choses ; mais elles sont souvent mêlées parmi tant de longueurs, de répétitions & d'inutilités, que le Lecteur le plus patient s'en trouve rebuté. Pour rendre plus commode la lecture de cet Auteur, on s'est permis de retrancher quelquefois des phrases entières, quand elles

iv AVERTISSEMENT.

n'offroient que des pensées communes ; on a corrigé des expressions surannées , on a rapproché des idées éparses dans différens traités , lorsqu'elles tendoient à prouver la même vérité. En rangeant ainsi , sous des titres différens , les choses analogues entr'elles , on a évité ces digressions fréquentes qui regnent dans les Ouvrages de le Vayer. On a cependant , autant qu'on a pu , conservé les expressions de l'Auteur , on ne les a jamais affoiblies ni altérées , sous prétexte de les corriger. Enfin , on croit qu'on trouvera dans cet Ouvrage la Mothe le Vayer tout entier , si on en excepte son Eloquence verbeuse , ses redites & ses inutilités.





INTRODUCTION

PRÉLIMINAIRE,

Contenant les principales particularités de la vie de M. de la Mothe le Vayer.

FRANÇOIS DE LA MOTHE LE VAYER naquit à Paris en 1588 ; il tiroit son origine d'une famille du Mans, qui étoit déjà distinguée par le mérite & les emplois. Son pere, Felix de la Mothe le Vayer, étoit né au Mans le 22 Mars 1547 ; il étoit habile dans la connoissance des Belles-Lettres ; pos-

ij *INTRODUCTION*

fédoit les Langues ſçavantes ;
& s'étoit adonné à la Jurispru-
dence Civile & Canonique ,
& aux Mathématiques. Le mé-
rite & les talens diſtingués de
Felix, le firent appeller à Paris
pour y être Conſeiller du Roi
& Subſtitut du Procureur Gé-
néral au Parlement. Les reſ-
ſources que fournit la Capi-
tale le mirent à portée de don-
ner à ſon fils cette éducation ;
dont les ſuccès lui ont fait tant
d'honneur. Il mourut la nuit
du 25 au 26 Septembre 1625,
âgé de ſoixante-dix-huit ans.

François de la Mothe le
Vayer ſuccéda à ſon pere dans
la charge de Subſtitut du Pro-
cureur Général au Parlement

de Paris ; l'application qu'il donna à l'étude des Loix, ne l'empêcha pas de se livrer aux autres Sciences. Il se nourrit d'abord de la lecture des Anciens, persuadé que la valeur, la sagesse & toutes les autres vertus leur avoient été familières ; il s'instruisit de tout ce qui s'est fait & de tout ce qui s'est dit dans l'ancien Monde. Il n'y eût aucune Nation connue, dont il n'entreprit d'étudier le génie, les mœurs & les coutumes ; en un mot, il voulut connoître le monde entier. Il vit, & nous a fait voir qu'il n'y a point de pensée, de sentiment & de coutume si étrange & si absurde qui ne soit

iv INTRODUCTION

soutenue & établie dans quelque pays d'une étendue considérable. Toutes ces connoissances lui firent voir, sans doute, la sécheresse de la Jurisprudence. Comme Philosophe, il en sentit les inconvéniens; il abandonna donc cette Science, & se démit de ces pésantes dignités de Robe & de Magistrature. Il renonça à la charge qu'il avoit héritée de son pere, pour n'avoir d'autres occupations que ses études. L'on a beau revêtir du nom de dignité les emplois les plus distingués, ils ne sont jamais aux yeux du Sage que des charges. M. le Vayer rendu alors à lui-même, il lui fut

plus aisé de se répandre dans les bonnes compagnies, c'est-à-dire parmi les gens de Lettres, compagnie nécessaire à tout homme qui veut écrire avec pureté & avec goût.

Doué de la mémoire la plus heureuse, tout ce qu'il avoit lu s'identifioit & tournoit en aliment dans son esprit, & devenoit sien; on le voit par le tour aisé qu'il donne à tout ce qu'il dit. Si quelquefois dans ses Ecrits il ne tire point assez de lui-même pour se faire regarder comme Auteur original, du moins il en tire toujours assez pour ne pouvoir être traité de Copiste ou de Compilateur; d'ailleurs on y peut

vj *INTRODUCTION*

remarquer sa modestie & sa candeur , par l'attention scrupuleuse avec laquelle il cite les Auteurs ; & quoique sa mémoire brille par - tout , elle n'efface jamais son esprit.

Pour peu qu'on soit au fait de l'Histoire de France , on ne sçauroit disconvenir que M. le Vayer ne se soit trouvé sur la scène dans les tems les plus orageux & les plus difficiles. La majorité de Louis XIII , les intrigues du Cardinal Richelieu , le mécontentement de la Reine Mere , occasionnerent des troubles & des agitations à la Cour. Notre Auteur , dont le Cardinal étoit le Mécène , ne s'en mêla au-

PRÉLIMINAIRE. vij

cunement ; entierement livré
aux Lettres , il n'étoit occupé
que de ses études. Il avoit près
de cinquante ans, lorsqu'il pu-
blia le premier de ses Ecrits ;
il suivoit le conseil que lui
avoit donné le Pere Sirmond
la premiere fois qu'il le vit ,
à ce que nous apprend M. Pa-
tin , qui le tenoit de M. Huet ;
ce sage & docte vieillard , qui
étoit plus que nonagénaire ,
lui dit : » Ne vous pressez pas
» de rien donner au Public ,
» il n'y a rien dans les Scien-
» ces qui n'ait ses coins & ses
» recoins , où la vûe d'un jeu-
» ne homme ne perce pas ; at-
» tendez que vous aiez cin-
» quante ans sur la tête pour

viiij *INTRODUCTION*

» vous faire Auteur. Celui que nous citons ajoute : » Il ne » s'agit point ici des Orateurs , » encore moins des Poëtes ; » leur objet demande qu'ils profitent du tems où l'imagination a toute sa force.

En l'année 1634, les Sçavans qui formerent le premier projet de l'Académie françoise, s'assembloient déjà régulièrement. Richelieu, qui malgré les embarras du Cabinet, ne négligeoit rien de ce qui pouvoit illustrer le regne de son Maître, les honora d'une faveur toute singuliere. Ils eurent néanmoins bien des obstacles à surmonter, & les Lettres - Patentes accordées en

1635 , pour la fondation de cette Académie , ne furent enregistrées que le 10 Juillet 1637.

Le Vayer tenoit déjà depuis long-tems un rang trop distingué parmi les Sçavans , pour qu'on pût soupçonner qu'il eût été négligé par le Cardinal. Mais il avoit trop de mérite pour n'avoir pas des envieux & des ennemis ; le Cardinal avoit aussi les siens. Le Vayer surmonta tous ces obstacles , ou plutôt ils ne purent atteindre jusqu'à lui. Il fut reçu de l'Académie en 1639.

Quelque décidé que fût le goût de notre Auteur pour la retraite , son admission à l'Aca-

x *INTRODUCTION*

démie ne laissoit pas de lui dérober bien du tems qu'il auroit plus volontiers employé à composer des Ouvrages, ou à relire & retoucher ceux qui étoient déjà composés. M. Patin observe que jusqu'en l'année qu'il mourut il fut en état de satisfaire pleinement sa plus forte passion, qui étoit d'écrire ;

» Il faut convenir, ajoute-il,
» que ceux qu'il fit dans un
» âge décrépit, devoient le
» faire trouver jeune dans sa
» façon de penser.

Quoiqu'il aimât beaucoup la tranquillité, la retenue dont il faisoit profession ne laissa pas d'essuyer une légère altération. L'Académie, dès son établis-

fement , s'étoit attachée à polir , à fixer & à réformer la Langue françoise. Le Vayer qui avoit déjà composé plusieurs Ouvrages , auxquels il avoit travaillé depuis long-tems , ne vit pas volontiers un étranger , un Gentilhomme Savoyard , M. de Vaugelas , publier ses Remarques sur la Langue françoise ; il craignoit , s'il les adoptoit , d'être dans une espèce de nécessité de repasser tout ce qu'il avoit écrit ; il prit donc le parti d'attaquer ces Remarques , qu'il prétendoit être , pour la plûpart , ou fausses ou inutiles. Il ressembloit , dit un Sçavant , * » A ces

* Histoire de l'Académie.

» bons Religieux, qui accou-
» tumés à leur ancienne dif-
» cipline une peu relâchée,
» ne peuvent souffrir qu'on
» vienne les réformer & les
» réduire à un genre de vie
» plus régulier & plus austère;
» aussi est-il arrivé malgré les
» plaintes que lui & plusieurs
» autres ont faites contre les
» Remarques de Vaugelas,
» qu'elles ont été reçues avec
» un applaudissement univer-
» sel.

Quelque occupé que fût
M. de la Mothe le Vayer à la
composition de ses Livres, qui
exigeoit un travail immense &
assidu, il ne vacquoit pas moins
aux occupations que l'Acadé-

mie demandoit de lui , il n'en étoit pas moins répandu dans un certain monde choisi ; alors le rôle d'un Sçavant devoit être difficile & épineux. La France, sur-tout la Cour, étoit dans un trouble continuel , aussi peut-on dire que la Cour étoit un des livres qu'il étudioit le plus , & cela lors même qu'il en marquoit le plus d'éloignement. L'on peut néanmoins conjecturer qu'il n'en faisoit pas son étude favorite. Absorbé, pour ainsi dire , dans la lecture & dans la composition de ses Ouvrages , il n'étoit pas possible qu'il fût Courtisan assidu ; mais sa réputation étoit trop étendue pour qu'il n'y fût pas connu.

xiv *INTRODUCTION*

Il y eut, comme à la Ville, ses Approbateurs & ses Censeurs. Il étoit Sçavant, & même du premier ordre ; ses mœurs étoient sans reproches ; il étoit aimé & recherché dans les meilleures sociétés. Le Cardinal de Richelieu qui connoissoit le mérite de le Vayer, l'avoit destiné à l'instruction du Dauphin, depuis Louis XIV ; mais ce Ministre étant venu à mourir le 4 Décembre 1642, le Vayer perdit un Protecteur. Le même jour de la mort de Richelieu, le Roi fit entrer dans son Conseil le Cardinal Mazarin, & après avoir déferé la Régence à la Reine, & déclaré le Duc d'Or-

léans Lieutenant Général du Roi mineur , il mourut le 14 Mai 1643.

Louis XIV , qui étoit né le 5 Septembre 1638 , commença donc à regner à l'âge de cinq ans sous la tutelle de la Reine sa mere ; il eut pour Gouverneur le Marquis de Villeroy , & pour Précepteur l'Abbé de Beaumont. Il y a toute apparence que pour ce dernier emploi , de la Mothe le Vayer avoit été mis sur les rangs ; mais qu'il se trouva à la Cour des gens qui ne manquèrent point de prétextes auprès de la Reine pour la détourner de ce choix. On jugera mieux de ceci par ce passage de Moreri.

xvj *INTRODUCTION*

» Quand il fut question, dit-il ;
» de donner un Précepteur au
» Roi, on jetta principalement
» les yeux sur M. de la Mothe
» le Vayer, comme sur celui
» que le Cardinal de Richelieu
» avoit destiné à cette Charge,
» tant à cause du beau Livre
» qu'il avoit fait sur l'éducation
» de Monseigneur le Dauphin,
» qu'eu égard à la réputation
» qu'il s'étoit acquise d'être le
» Plutarque de la France; mais
» la Reine ayant résolu de ne
» donner cet emploi à un hom-
» me marié, il fallut songer à
» un autre.

Le prétexte est si foible,
qu'il est aisé de voir que les
ennemis de le Vayer vouloient

faire dire quelque chose à la Reine , & que cependant ils n'avoient rien à objecter contre lui , soit pour les mœurs , soit pour les talens. D'ailleurs il est rare que sous un nouveau Ministre l'on suive exactement le plan de celui qui l'a précédé ; chacun a ses créatures. Ce poste lui ayant manqué il ne changea pas son train de vie ; on doit cependant rendre justice au mérite de le Vayer , personne n'étoit plus en état que lui de remplir cette place ; ses Œuvres le prouvent assez ; l'on y voit par-tout un grand fond de droiture , de Religion & de mœurs. Il paroît même qu'il s'attachoit plus à la soli-

xviiij *INTRODUCTION*

dité des sentimens qu'aux agrémens du style. Il sentit cependant qu'il écrivoit pour le public , & ce fut pour plaire à ce même public qu'il essaia de retoucher son style , sur quoi l'on peut voir ce qu'en dit Vigneul de Marville : » l'Académie le considéroit comme » un de ses premiers sujets ; » mais le monde le regardoit » comme un bourru qui vivoit » à sa fantaisie , & en Philosophe Sceptique. M. de Marville auroit bien dû nous dire de quelle espèce étoit ce monde.

» Sa physionomie , continue l'Auteur , & sa maniere » de s'habiller , faisoient juger

» que c'étoit un homme extra-
» ordinaire. Il marchoit tou-
» jours la tête levée & les yeux
» attachés aux Enseignes des
» lieux par où il passoit. » C'est
pour cette raison que Vigneul,
avant de le connoître, le pre-
noit pour un Astrologue.

A ces traits & à quelques
autres que nous pourrions en-
core rapporter, il est aisé de
voir qu'il ne plaisoit pas éga-
lement à tout le monde, cho-
se commune aux personnes
d'un mérite distingué. Il avoit
des ennemis, des envieux qui
lui trouvoient des défauts, &
qui sçavoient les grossir & les
envenimer. Pour faire de ce
grand homme un portrait plus

XX *INTRODUCTION*

resemblant , nous n'avons qu'à
copier Bayle. » Il avoit , dit-il ,
» plus d'érudition & de lectu-
» re que la plûpart de ses Con-
» freres de l'Académie ; mais
» ils écrivoient presque tous
» plus élégamment que lui.
» Dans le fond c'étoit un hom-
» me d'une conduite réglée ,
» semblable à celle des an-
» ciens Sages , un vrai Philoso-
» phe dans ses mœurs , qui mé-
» prisoit même les plaisirs per-
» mis , & qui aimoit passionné-
» ment la vie de Cabinet , à lire
» & à composer des Livres. Il
» étoit grand Sceptique , & on
» le soupçonna de n'avoir point
» de Religion. » Voilà le grand
cheval de bataille de ceux qui

PRÉLIMINAIRE. xxj

ne ſçachant que dire , veulent
cependant nuire aux Sçavans ;
auffi Bayle , ajoute-il , en ci-
tant M. l'Abbé d'Olivet , Sça-
vant intégre & bon connoiſ-
ſeur , » que le Pyrroniſme de
» le Vayer ne s'étendoit pas
» aux vérités de la foi ; il y a
» continue - t - il beaucoup de
» profit à faire dans la lecture
» de cet Ecrivain , & nous n'a-
» vons point d'Auteurs Fran-
» çois qui approchent plus de
» Plutarque que celui - ci. »
L'emportement de Vigneul de
Marville va juſqu'à nous dire
que les Ouvrages de le Vayer
» ne font qu'un amas de ce
» qu'il avoit trouvé de meilleur
» dans le cours de ſes lectu-

xxij. *INTRODUCTION*

» res, qu'on lisoit autrefois ces
» fortes de rapsodies, mais
» qu'elles ne sont plus de notre
» goût. » Ce jugement ne fait
point honneur à son Auteur ;
l'on ne se fait point un mérite
en avilissant celui des autres.
Voici sa défense par un Sça-
vant & plus vrai & plus éclairé.
» Il y a trop de dureté, dit
» Bayle, & trop d'injustice dans
» ce jugement. Les personnes
» équitables mettront toujours
» une grande différence entre
» les Ecrits de la Mothe le
» Vayer & les rapsodies. Il se
» contentoit de confirmer ses
» pensées par celles des plus
» excellens Auteurs de l'anti-
» quité, ou d'employer des

PRÉLIMINAIRE. xxiiij.

» éruditions qui furniffoient
» de nouvelles vûes par l'ap-
» plication qu'il en faifoit , &
» par les conféquences qu'il en
» tiroit. Il débite du sien une
» infinité de chofes , il y mêle
» beaucoup d'esprit ; il réfulte
» de tout cela un Ouvrage dont
» la lecture eft utile & plaît aux
» Connoiffeurs. M. de Vigneul
» Marville croit faire beaucoup
» d'honneur à la France , en
» difant que les rapsodies de
» la Mothe le Vayer ne font
» plus de notre goût ; mais il
» eft à craindre qu'on ne fe
» confirme par-là dans le juge-
» ment que font plusieurs étran-
» gers , que la France très-dé-
» goûtée de tout ce qui fent

xxiv INTRODUCTION

» l'érudition , ne s'occupe qu'à
» polir sa Langue , &c. Je fais
» cette remarque , dit-il , en
» marge , afin qu'on voie que
» si la Mothe le Vayer n'est
» point lu comme autrefois ,
» cela procède d'un dégoût gé-
» néral de presque tout ce qui
» n'a pas la grace de la nou-
» veauté.

Enfin , ses ennemis ou plu-
tôt ses envieux , en cherchant
à lui nuire , firent éclater son
mérite , la Cour lui rendit jus-
tice , en dépit de la cabale qui
avoit empêché qu'il ne fût d'a-
bord Précepteur du Roi , il le
fut de Monseigneur , frere du
Roi , depuis Duc d'Orléans , né
en 1640. Il est sûr que dès le
ministère

ministère de Richelieu il avoit été destiné pour le Roi ; ce Cardinal avoit vu & examiné les ouvrages de le Vayer qui avoient pour objet l'éducation du Dauphin ; il y vit l'homme qui convenoit à l'éducation d'un grand Prince. Comme il a écrit sur quantité de sujets , & qu'il n'y a presque point de matieres de celles qui méritent l'attention & l'examen d'un homme de Lettres , & principalement de questions de Morale qu'il n'ait traitées , & sur lesquelles il n'ait rapporté tout ce qui s'est dit par les Anciens & les Modernes , il n'est point éton-

xxvj *INTRODUCTION*

nant qu'on l'ait accusé d'irréligion.

Quiconque lira ses Ouvrages sans prévention y trouvera par-tout le caractère de l'honnête homme, du Philosophe & du vrai Chrétien. » Au milieu de sa nombreuse Bibliothèque, il se voyoit entouré de Livres écrits en divers siècles, en diverses Langues, dont l'un lui disoit blanc & l'autre noir. Frappé d'y trouver cette multiplicité, cette contrariété d'opinions sur tous les points que Dieu a livrés à la dispute des hommes, il en vint à conclure

PRÉLIMINAIRE. xxvij

» que la *Sceptique* étoit de toutes les Philosophies la plus
» sensée. Heureux ceux qui
» comme lui ne chancellent
» que dans les routes de l'Histoire & de la Physique ? Un
» doute éclairé peut quelquefois servir de flambeau pour
» s'y conduire. Mais si le Pyrrhonisme étend ses droits jusques sur la Morale , il ne
» sçauroit qu'être l'auteur de tous les maux , & le destructeur de toute Société.

Du caractère dont il étoit, avec un esprit vif & orné , il étoit assez difficile qu'il pût plaire à toutes sortes de génies. Souvent il se rencontroit avec

xxviiij *INTRODUCTION*

des gens à qui il ne convenoit point , & qui peut-être par la même raison lui convenoient encore moins. D'ailleurs il étoit en général d'une conversation très - agréable , fournissant infiniment sur quelque matière que ce fût. Il paroissoit quelquefois contredisant ; mais il n'étoit nullement opiniâtre ni entêté , toutes les opinions lui étant presque indifférentes , excepté celles dont la foi ne permet pas que l'on doute. Il y a toute apparence que la Reine céda aux insinuations de ses envieux , lorsqu'elle ne le choisit pas d'abord pour être auprès du Roi ; mais d'un au-

tre côté ces insinuations ne devoient pas être d'un si grand poids, puisqu'on le mit auprès du Duc d'Anjou, frere du jeune Monarque.

Ce fut en 1649 qu'il fut placé auprès du Duc d'Anjou, âgé de neuf ans, & qui en avoit deux moins que le Roi. Cette année est assez remarquable par la confusion où étoient la Cour & tout le Royaume. M. de la Mothe le Vayer se soutint dans ce tems orageux, il n'en fut pas de même de ceux qu'on avoit placés auprès du Roi.

Quelque occupé qu'il fût de ses fonctions auprès de Mon-

XXX INTRODUCTION

sieur, il ne laissoit pas de trouver du tems pour la continuation de ses différens écrits. Parmi toutes ces occupations il ne perdit jamais de vue l'éducation de son fils, qu'il avoit eu de sa premiere femme, fille d'un Ecoffois, Conseiller au Présidial de Poitiers ; il l'instruisit dans les Sciences, les Lettres & dans la Religion. Ce fils étoit Abbé, il se distingua beaucoup par ses Ouvrages. Il rassembla en un corps les Œuvres de son pere, & les publia en 1653. Il les avoit dédiés au Cardinal Mazarin ; cet Ouvrage excellent en tant de genres fut bien-tôt

PRÉLIMINAIRE. xxxj

enlevé. Une seconde édition parut, & elle reçut le même accueil que la première. Encouragé par l'approbation du Public, l'Abbé le Vayer en fit faire une troisième plus ample & plus correcte que les deux premières, & la dédia au Roi en 1662. Nous avons de l'Abbé le Vayer une Traduction de Florus, avec d'excellentes notes. Il est encore Auteur d'une Histoire comique, qui a pour titre le Parasite *Mormon*. Une preuve de la considération où étoient le pere & le fils, c'est que ce fut à l'Abbé le Vayer que Despreaux adressa en 1664 sa

xxxij *INTRODUCTION*

quatrième Satyre qui commence par ces vers :

*D'où vient , cher le Vayer , que
l'homme le plus sage,
Croit toujours seul avoir la sagesse
en partage ?*

ce fut aussi au même Abbé qu'il écrivit sa Dissertation sur Joconde. La mort qui l'enleva à l'âge d'environ 35 ans, en 1664, combla son pere, qui le chériffoit, d'une si grande tristesse, qu'il en parut inconsolable. C'étoit, sans doute, une satisfaction bien douce pour M. le Vayer d'avoir un fils qui lui faisoit tant d'honneur, & qui soutenoit si digne-

PRÉLIMINAIRE. xxxiiij

ment son nom & celui de sa famille. Quiconque lira les Ouvrages du pere , sur-tout ceux qui ont pour objet l'éducation d'un grand Prince, verra combien il étoit attentif à celle de Monsieur. Il se faisoit une gloire, en insinuant à ce Prince le goût des Sciences, de le porter à protéger & accueillir ceux qui les cultivent.

Constant dans son train de vie, dans ses occupations, le Vayer s'acquitta si dignement de son emploi auprès de Monsieur, qu'enfin la Reine ne put lui refuser la justice qu'il méritoit; elle le choisit pour

xxxiv *INTRODUCTION*

Précepteur du Roi au mois de Mai 1652. Le voilà donc au comble de la gloire , & triomphant de ses envieux ; il devoit être heureux , s'il est possible de trouver un homme qui nous fournisse un exemple vrai du parfait bonheur.

L'on a pu voir par la protection constante dont Louis XIV a honoré les gens de Lettres , combien l'on doit en être redevable à ceux qui avoient aidé à former son cœur , & qui y avoient jetté ces premières semences , dont les fruits ont concouru avec tant de succès à rendre im-

mortelle la mémoire de ce Monarque. Le mariage du Roi apporta beaucoup de changement dans les fonctions de ceux qui étoient auprès de sa Personne. Le Vayer fut rendu tout-à-fait à Monsieur ; il cultiva alors de plus près ce jeune Prince.

Quoique la Mothe le Vayer avouât lui-même qu'il connoissoit, par expérience, les mauvais côtés du mariage ; il épousa néanmoins dans un âge très-avancé la fille de M. de la Haye qui avoit été Ambassadeur à Constantinople, laquelle pouvoit avoir quarante ans ; il vécut encore

o-78 224-

xxxvj *INTRODUC.*, &c.

quelques années après ce second mariage. Enfin, il termina sa carrière en 1672, âgé de quatre-vingt-cinq ans.



L'ESPRIT



L'ESPRIT
DE
LA MOTHE LE VAYER.

PHILOSOPHIE.

Du Scepticisme.

L'INCERTITUDE des connoissances humaines doit faire jeter au Scepticisme des racines profondes dans l'ame de tous ceux qui raisonnent, & cette Philosophie est bien préférable au ton impérieux des dogmatiques. Ce n'est pas qu'elle veuille

A

absolument détruire toute la science, mais lui ôtant ses notions universelles & chimériques, elle sçait la restreindre dans les justes bornes qui lui sont prescrites.

Pour limiter le sujet que nous nous proposons de parcourir, nous nous contenterons de faire nos réflexions principales sur la Physique & la Morale : ces deux sciences pourront faire remarquer aisément l'incertitude des autres, & combien le doute & la suspension sont nécessaires dans la recherche de la vérité.

L'étude de la nature est celle qui paroît la plus digne de l'esprit humain. Cette science s'éleve quelquefois jusqu'aux cieux, & descend jusqu'au centre de l'univers ; elle oblige l'esprit qui s'en entretient de se replier sur lui-même & d'ac-

quérir par ce moyen la plus utile de toutes les connoissances , celle de nous-même. Mais que sçavons nous si Dieu agrée là-dessus notre curiosité , lui , qui nous cache les causes dont nous voyons seulement les effets. Le maître de ces machines qui amusent le peuple s'offenseroit si on levoit le tapis qui couvre les ressorts d'où viennent tous leurs mouvemens. Comme la subtilité de la nature surpasse de beaucoup celle de l'esprit humain , il est une infinité de choses que nous devons nous résoudre à ignorer , & c'est envain que nous nous efforçons de l'assujettir aux règles des Mathématiques , ou aux conclusions de la Logique. Toutes les sciences ont leur racines , a dit le Chancelier Bacon , si vous les en séparez , il est impossible qu'elles produisent

rien de bon. Comment ferons-nous grands Physiciens si nous suivons fervilement les maximes d'Euclide & d'Aristote ? De quel front osons-nous refuser à l'Auteur de la nature la faculté de la faire agir quelquefois contre ses règles ordinaires ; nous aimons mieux souvent donner tort à la nature , & peut-être à son Auteur , que d'avouer notre ignorance. Si l'on tient pour raisonnable en politique , qu'un Souverain qui a fait la loi n'y est pas absolument soumis & la peut casser , dirons-nous que Dieu , dont la souveraineté & la puissance sont sans pareilles , ne puisse pas disposer quelquefois les causes secondes contre l'ordre ordinaire de la nature , ce qui peut rendre excusables les doutes qui se forment sur beaucoup de principes de Physique.

Si nous descendons du général au particulier, & si nous considérons la variété des opinions humaines sur toutes les parties de la Physique, nous serons sans doute encore plus confirmés à regarder comme nécessaire la suspension de la Philosophie sceptique. L'air, le feu, l'eau, la terre, ont été diversement définis, toute la nature a été envisagée sous des aspects différens, & les sectes de Philosophes ont livré plus de combats, & avec plus de violence & d'opiniâtreté, sur tout ce qui concerne le monde & sa constitution, que tous les Conquérens n'ont fait pour s'en rendre les maîtres. L'homme est entre tous les corps animés, celui qui a occasionné le plus de disputes. Ses sens, tant externes qu'internes n'ont pu recevoir des règles

certaines , soit pour ce qui touche leur nombre , soit pour ce qui concerne leurs fonctions , & l'ame incapable par ses seules & propres forces de se réfléchir suffisamment sur elle-même , est demeurée quelquefois misérablement dans l'incertitude de son immortalité.

Je laisse mille choses douteuses & contestées en Physique , parce qu'il seroit trop long de les vouloir toutes rapporter. A-t-on jamais été d'accord sur la nature des vents ! Les ouragans , dont le nom étoit inconnu avant la découverte du nouveau monde , font encore l'étonnement des Physiciens. Le flux & le reflux de la mer agitent tous les esprits ; ceux qui considéroient le monde comme un grand animal , attribuoient à sa respiration ce mouvement des eaux si précis & si

bien réglé, d'autres croyoient qu'il étoit uniquement destiné à nous procurer quelques avantages ; cependant les anciens ont disputé là-dessus comme sur tout le reste. Les uns veulent que tout soit fait pour l'homme ; les autres, que rien n'a été créé plutôt pour l'homme que pour le reste des animaux, & que c'est son orgueil qui lui fait prendre, comme une suite de rapports directs à lui, ce qui est contingent dans la nature ; ainsi les chats, ajoutent-ils, pourroient s'imaginer, s'ils en étoient capables, que les rats & les souris ne sont que pour les engraisser.

Si l'on considère les connoissances dépendantes de la Physique, on verra qu'elles ne sont pas plus certaines. La Médecine, qui est une des principales, nous peut servir

d'exemple ; quel art , en effet , plus trompeur & plus rempli de conjectures ? Hyppocrate même a reconnu son malheur , en ce qu'on attribue ses cures ou ses bons succès à Dieu , & que quand il ne réussit pas , celui qui en fait profession tombe dans le mépris.

Ce que la Médecine a cependant d'avantageux , c'est qu'un barbarisme diffame un Grammairien , un solécisme un Orateur , mais un Médecin tue impunément son malade , la terre couvrant ses fautes sans qu'on les lui impute ; le plus court , le plus sûr moyen pour lui est d'attribuer tous les événemens fâcheux , ou aux déréglemens d'un malade incorrigible , ou à sa destinée qui avoit déterminé la durée de ses jours.

Que de remedes extravagans

n'emploie-t-on pas quelquefois pour rendre la fanté ? Sans parler des *Abracadabra* , il ne faut que voir dans Plutarque pourquoi , quand on brûloit le corps des Hydriques & des personnes étiques , on faisoit tenir leurs enfans assis les pieds dans l'eau , on croyoit empêcher par ce moyen que de tels maux ne devinssent héréditaires dans leurs familles. Que les pensées des hommes sont peu solides ! Que leurs raisonnemens ont de vuide , & que la plus grande partie de leurs actions sont ridicules !

Il nous reste à parler de cette partie de la Philosophie qui considère & qui regle les mœurs. Nous sommes obligés de convenir d'abord qu'il y a bien peu de certitude dans notre morale purement humaine ; puisque les tems & les lieux en

font ordinairement les maîtres , une même action étant approuvée dans un pays & condamnée dans un autre. Nous ne sçaurions nier que les Chinois n'ayent une morale bien différente non-seulement de la nôtre , mais de celle même des Japonois & de leurs voisins ; examinons les maximes morales de tous les peuples de la terre , nous les trouverons presque toutes diverses , ce qui ne devoit pas être , si elles étoient fondées sur une droite & juste raison , dont nous sommes obligés de présupposer que les principes sont invariables.

Quels crimes y a-t-il parmi nous qui ne passent ailleurs pour des vertus ? & nos meilleures actions ne sont-elles pas trouvées souvent ridicules ou criminelles , je ne dirai pas simplement chez des Nations

que nous appellons barbares , mais chez celles mêmes qui ont fait profession de respecter la Philosophie ? Les uns ont soutenu que le larcin bien exécuté étoit honorable , comme à Sparte , où le seul défaut d'adresse à le commettre étoit repris. D'autres ont dit effrontément après Chrysippe , que l'inceste devoit être permis , & Diogene se railloit d'Œdipe qui s'étoit si fort affligé d'avoir commis un crime que les coqs & d'autres animaux font tous les jours.

Les Philosophes ne se sont jamais accordés entr'eux , ni à l'égard des vertus , ni à l'égard des vices & des passions. Ceux du Portique rendoient ces dernières toutes vicieuses , Aristote au contraire soutenoit qu'elles étoient indifférentes soit au bien , soit au mal. Si nous n'avions

pas des Loix du Ciel pour régler tous les différens des sectes diverses , & si le chemin que nous devons suivre ne nous avoit été révéle , nous ne trouverions rien dans la morale qui ne fût problématique , & où la suspension sceptique ne fût absolument nécessaire.

Si nous portons notre vûe sur les disputes morales qui se sont formées & se forment encore tous les jours sur les principes internes de nos actions , qui sont l'entendement & la volonté , & sur les controverses élevées entre les premiers Philosophes , & qui recommenceront toujours pour accorder le franc arbitre & la prédestination ; nous verrons qu'au milieu de toutes ces disputes il est bien difficile de prendre un parti certain. Dieu a voulu soustraire à

notre connoissance une infinité de choses auxquelles il ne nous est pas permis d'atteindre , & l'on peut soutenir qu'humainement parlant , il est plus sûr d'avoir recours à la neutralité sceptique , que de s'opiniâtrer dogmatiquement à faire passer pour certaine une science douteuse , n'y en ayant point de véritable que celle qui , comme nous l'avons dit , nous est venue du Ciel.

Pour faire voir avec combien de circonspection nous devons porter un jugement décisif sur la moralité des actions humaines , examinons combien sont diverses les coutumes & les mœurs des différens peuples de la terre. Si on en croit *Pietro della valle* , dans beaucoup de lieux de l'Inde orientale , & particulièrement à Sumatra , les

ventres extrêmement rebondis y sont estimés & trouvés fort agréables. Les mains ne sont pas moins sujettes à diverses opinions sur ce qui constitue leur beauté. Les uns peignent les ongles , les autres au lieu de les rogner les conservent par bienfiance les plus longs qu'ils peuvent. Les Turcs ne se lavent point les mains , comme nous , avant de manger , mais seulement après avoir pris leur repas. Presque par-tout le Levant les Rois donnent leurs audiences quand ils se font faire la barbe , principalement dans le Royaume de *Maduré*. Dans l'isle *des Larrons* , qui se trouve au-dessus du pays des Malabares , on tient à grand honneur d'avoir eu des parens pendus pour vols , & l'on s'y reproche , comme une forte d'infamie , si l'on n'en a pas eu

d'exécutés en justice pour une si belle cause.

Nous porterions loin cette méditation , si nous envisagions ici les modes différentes dans les habillemens & dans la façon de vivre. Que conclure de tant d'opinions & de coutumes contraires ? Que nous devons tenir sceptiquement pour certain qu'il n'est rien d'indubitable pour nous en Physique & en morale humainement parlant , & qu'à l'exception de la vertu solide que le premier moteur , toujours immobile & immuable , nous a manifestée , il n'y a dans la conduite des hommes , qu'erreurs & bisarreries.



DE LA CONNOISSANCE
DE SOI-MÊME.

L'ART de se connoître soi-même a été regardé par les plus grands hommes de l'antiquité comme un art divin ; mais ils n'ont pas borné à la contemplation de notre petit monde , ou pour mieux dire de notre corps , ce précepte excellent. L'ame étant la partie la plus considérable de notre être ; c'est principalement sur elle que nous devons faire nos principales réflexions. Cet emploi est si doux & si solide , qu'il y a de quoi s'étonner que si peu de personnes veuillent rentrer en elles-mêmes pour jouir du plus grand contentement que l'esprit humain puisse recevoir en ce monde. En effet ,

soit que notre ame fasse réflexion sur les vertus intellectuelles, telles que la science & la sagesse qui éclairent l'entendement, soit qu'elle s'applique à considérer les vertus de la volonté qui nous font acquérir des habitudes morales au bien, il est impossible que dans une si agréable contemplation nous ne nous sentions pas remplir intérieurement d'une joie qui peut passer pour un avant goût de celle des Bienheureux. Quelle satisfaction de prévoir & de diminuer, par le moyen des premières vertus, tant d'événemens fâcheux, & presque inévitables qui nous arrivent dans le cours de la vie. C'est en réfléchissant sur les coups de la fortune, qui ne sont à craindre que parce qu'ils nous surprennent, que la prudence nous apprend à détourner quelquefois

la foudre & à braver l'orage. Pour qui n'en sçait point user ainsi dans ses calamités, il n'est aucun autre espoir que la mort qui les termine routes.

Si des vertus de l'entendement nous passons à celles qui ont leur siège dans la volonté, y considérant tant de passions que la raison rend vertueuses quand elles les règle, combien de satisfactions d'esprit inconcevables ressentirons-nous?

Il est certain cependant que les passions servent souvent à l'ame raisonnable, comme les vents au Pilote, qui ne peut avancer sans leurs secours. Chose étrange qu'un esprit agité de passions puisse agir plus vertueusement que s'il étoit dans le calme & sans émotion! Les mouvemens excessifs & passionnés

peuvent être fort utiles , mais il faut que la raison puisse les appaiser à son gré , & ce n'est qu'ainsi que les passions cessent d'être des séditions en morale.

Puisque les passions peuvent nous entraîner également vers le bien ou vers le mal , la plus importante de nos réflexions intérieures doit être sur les habitudes qui nous portent à la vertu morale. La beauté de cette vertu ne la fait pas seulement aimer avec les plus doux transports dont notre ame puisse être touchée , mais elle imprime encore outre cela une aversion extrême pour le vice. Ce n'est pas qu'il ne se trouve des vicieux qui trouvent de la volupté dans le crime ; mais si l'on y prend garde l'on s'appercvra aisément qu'il n'y a que le commencement du vice

qui puisse un peu flatter, sa fin étant toujours misérable, au lieu que la joie qui suit la vertu, demeure éternellement. Quelqu'attention néanmoins que nous apportions à nous concentrer en nous-mêmes, & à profiter de cet entretien intérieur; la condition de notre humanité ne souffre pas que nous nous en promettons d'autres avantages que de sçavoir reconnoître avec franchise notre faiblesse & les titres de notre ignorance: car l'ignorance qui se sçait, qui se juge elle-même, & qui se condamne comme telle, n'est pas en quelque sorte une entière ignorance. Eloignons de nous la présomption; la défiance que l'on doit avoir des argumens trompeurs des dogmatiques, peut seule conserver la liberté de notre esprit, & lui

acquérir l'indépendance sceptique , en quoi consiste , à le bien prendre , le bonheur de cette vie.

Mais nommons science ou plutôt ignorance ce que l'on tâche ordinairement d'obtenir par beaucoup de soins , & par des travaux d'esprit inexprimables. Croyons avec Marc-Antonin qu'il se trouve bien peu de certitude dans toutes nos connoissances acquises : fuyons , comme il le dit , cette ardeur violente qui nous porte à vouloir tout sçavoir , si nous voulons mourir doucement & sans murmurer contre le Ciel , puisque dans ce dernier moment nous devons avoir une sorte de desespoir d'avoir été frustré de la fin que nous nous étions proposée , d'apprendre par instruction mille choses avec certitude , au lieu des doutes invinci-

bles où nous nous trouvons plongés. Le désir immodéré d'apprendre ne peut manquer de produire en nous cette affliction d'ame que l'Ecclésiaste donne pour compagne inséparable de la science humaine. Ce n'est pas à dire pour cela qu'il faille demeurer dans une honteuse ignorance ; celle de l'*Acatalepsie* n'est pas de cette nature , elle ne nous fera jamais renoncer à toute occupation littéraire , pour en mettre les femmes seules en possession , ainsi que le font les habitans du *Tesset* en Afrique. Les hommes dans ce pays , à ce qu'assure *Marmol* , ont en partage l'exercice & le travail , les femmes au contraire lisent , écrivent , s'instruisent & étudient la Religion. Le meilleur remede contre ce que l'étude peut produire de fâcheux , c'est de la

régler, en sorte que nous soyons contents de l'étendue qu'a donné à notre esprit celui qui a limité sa sphere d'activité; c'est de descendre le plus avant que nous pourrions dans notre intérieur pour parvenir à la connoissance de nous-mêmes, connoissance seule capable de modérer toutes nos passions qui nous éloignent de la félicité dont nous pouvons jouir en ce monde.

PROBLÈMES SCEPTIQUES.

PREMIER PROBLÈME.

Est-ce grandeur ou force d'esprit de ne point craindre la mort ?

NON : il ne peut y avoir ni grandeur, ni force d'ame à mépriser ce que les premiers de

tous les hommes ont jugé digne d'appréhension. La magnanimité a ses bornes aussi bien que les autres vertus , & l'on se peut tromper dans ses excès , à peu près comme la fureur fait paroître plus de force que la santé n'en donne à ceux qui se portent bien. Tous les animaux redoutent la mort , & Seneque qui a tant écrit pour faire mépriser la vie a été obligé d'en convenir. Pour porter un jugement sain sur cette matiere , il faudroit s'en rapporter au témoignage de ceux qui ont franchi le passage de la mort , mais le malheur est que personne n'est revenu de l'autre monde pour nous instruire là-dessus. La foi ne nous oblige point à croire toutes les choses que Grégoire de Tours assure comme témoin auriculaire. Suivant son témoignage un Salvius
ressuscité

ressuscité, & depuis Evêque d'Albe, ne se lassoit pas sur ce qu'il avoit vu dans le Ciel. J'avoue cependant que la relation de quelques personnes qui ont été jusqu'aux portes de la mort, ne la peint pas aussi affreuse qu'on le fait ordinairement.

Le Capitaine *Montagnac* étant tombé jusqu'à trois fois d'une poutre, par la rupture de la corde qui l'y attachoit, & ayant été donné ensuite au Vicomte de Turenne par le Président *Duranti*, se plaignoit de ce qu'ayant perdu en un moment toute douleur, on l'avoit tiré d'une lumière si agréable, qu'elle ne pouvoit se représenter.

Le Chancelier Bacon écrit quelque chose d'approchant d'un homme qui ne s'étant point étranglé, protestoit n'avoir ressenti aucune

douleur. La Riviere visita par ordre d'Henri IV un criminel échappé du gibet ; sur l'offre qu'il fit à ce malheureux , qui avoit tué son pupille , d'intercéder pour obtenir sa grace , il lui répondit froidement que c'étoit si peu de chose que de mourir par la corde , qu'il ne jugeoit pas qu'on dût importuner le Roi sur cela.

Mais à parler ingénument mon opinion n'est pas , nonobstant tout cela , que la mort ne soit la plus grande ennemie de tout être vivant , & qu'on puisse mettre de la grandeur d'ame à ne point la craindre. Mais d'un autre côté , pourquoi redouter ce qui est inévitable , & se faire une peine de subir la loi commune à tous les hommes ; on devroit peut-être plus appréhender les maux de la vie que ceux de la

mort. Plus on vit , plus on a de sujets de souffrir : la mort au contraire que l'imagination rend si redoutable , n'est pas sentie des vivans , puisqu'elle est une privation de sentiment ; ni de ceux qui ne sont plus , parce que n'étant plus ils n'ont garde d'en être touchés. Le seul moyen de nous bien comporter dans cette nécessité d'abandonner la vie , c'est de la quitter sans répugnance : s'il y a quelque chose de dur en cela , ce n'est pas l'ordre de la nature qui le rend tel , c'est notre résistance. Nous sommes fâchés sans doute de quitter la vie qui nous paroît douce , où nous croyons être encore nécessaires à beaucoup de personnes ; mais quant à ce dernier point , souvenons-nous de ce qu'a prononcé Epictète à l'égard de Socrate , que

s'il étoit utile de son vivant, il l'avoit été bien davantage après sa mort. A l'égard des plaisirs de la vie, peut-on douter que tôt ou tard ils ne dégèrent en ce qui leur est absolument contraire. Les longues années, quand il n'y auroit autre chose, ne manquent jamais à faire ce changement. Plus nous avons joui d'une vie heureuse, plus nous sommes obligés de la rendre sans murmure si nous ne voulons pas être ingrats envers Dieu. Or, comme ce détachement de la vie demande une assiette d'ame peu commune, je pense qu'on peut prendre l'affirmative de ce Problème, & soutenir qu'il faut beaucoup de grandeur ou de force d'esprit pour ne pas craindre la mort.

II. PROBLÈME.

La morale des Philosophes suffit-elle pour rendre parfaitement vertueux ?

NON : parce qu'il n'y a rien de plus incertain que leurs préceptes, dont les uns sont absolument contraires aux autres. Ainsi l'on en voit qui suivant Hyppocrate & Gallien, font dépendre les vertus & les vices du tempérament, tandis que d'autres soutiennent que ce sont des habitudes de l'ame.

Les Stoïciens établissent des limites morales au delà desquelles la moindre transgression fait un crime, ce qui a donné lieu à leur paradoxe, que tous péchés sont égaux. Quelques-uns ont tant d'austérité, qu'ils ne croient pas qu'un homme

vicieux puisse produire une bonne action : d'autres soutiennent ce qui est opposé à cette maxime. Chaque pays, chaque Nation a sa maniere de philosopher, & sa morale qu'il croit la meilleure de toutes. Quand on reproche aux habitans *d'Achem*, qui ont leur Roi dans l'isle de Sumatra, qu'ils agissent souvent contre leur conscience, faisant plus pour lui que pour Dieu, ils croient bien satisfaire à cette objection quand ils répondent que Dieu est loin, & que leur Roi est proche d'eux : ce qui passeroit pour une impiété ailleurs leur tient lieu d'une moralité. La diversité des sentimens entre les Philosophes, sur-tout à l'égard des mœurs, montre le peu de certitude que contiennent leurs livres, & je pense qu'il faut toujours se souvenir là-dessus que S. Paul

n'a rien recommandé plus expressément aux fidèles que de se mettre en garde contre les Philosophes capables de les séduire avec leurs faux principes. Ce n'est donc pas de leur Philosophie qu'on peut apprendre à devenir vertueux.

Oui : car la variété de leurs dogmes n'empêche pas qu'on ne puisse beaucoup profiter dans leur morale, en faisant choix de ceux qui ont de la conformité avec nos vérités révélées. Les erreurs de quelques-uns de ces Philosophes qui se sont écartés du chemin de la vertu peuvent être instructives, parce que leurs égaremens font remarquer avec exactitude la bonne voie qu'ils n'ont pas suivie. Il y a donc lieu de soutenir que l'éthique des Philosophes bien entendue sera suffisante pour nous faire embrasser

la vertu. Je me contenterai, pour confirmer ma proposition, de rapporter un seul passage moral, tiré d'un fragment de l'oraison que Caton prononça dans Numance, ne croyant pas qu'il y ait dans la morale rien de plus touchant, ni de plus persuasif, soit pour nous porter aux bonnes actions, soit pour nous éloigner du vice. *Cogitate cum animis vestris, si quid vos per laborem rectè feceritis, labor ille à vobis cito recedet, benefactum à vobis dum viveris non abscedet; sed si qua per voluptatem nequiter feceritis, voluptas abibit, nequiter factum illud apud vos semper manebit.*



III. PROBLÈME.

Faut-il déférer aux songes ?

NON : les songes ne sont généralement qu'illusion , & leur interprétation est ou frivole ou douteuse. Le songe que fit Pompée avant le combat de Pharsale qu'il alloit orner le temple de Vénus victorieuse de beaucoup de dépouilles , ne servit qu'à lui partager l'esprit , parce qu'il le laissoit en doute si la victoire le regardoit ou César son adverfaire. Il n'y a point d'extravagances que les songes ne fassent faire aux simples qui les interprètent à leur maniere. Un avare dans l'*Anthologie* ayant rêvé qu'il avoit fait une dépense excessive se pendit à son réveil , & un Portu-

gais déferant à un songe qui lui avoit fait voir sa femme commettant un adultere , la poignarda le matin toute innocente qu'elle étoit. L'aîné des Denis , que leur tyrannie rend si célèbres , fit massacrer *Marsias* pour avoir sçu , qu'en dormant il avoit songé qu'il tuoit ce tyran , croyant qu'un tel songe étoit venu des pensées du jour. Mais l'esprit humain se peut-il rien figurer de plus contraire à la raison que de donner aux représentations de la nuit des interprétations qui promettent toute sorte de bonheur ? Deon-Cassius fait rêver à César qu'il avoit affaire à sa mere , & Plutarque lui attribue le même songe avant son passage du Rubicon.

Vincent de Beauvais observe , dans son Miroir historial , que *Hugues* , Evêque d'Auxerre , eut la

nuit avant son élection un songe approchant : ceux-là. *In nocte quidem electionem suam precedente , vidit in somnis quod mater sua sibi esset copulanda nuptiali fœdere.* Enfin, si les songes méritent quelque créance parce qu'ils sont envoyés d'en haut , qu'ont fait au Ciel ceux qui ne rêvent jamais ?

Oui : si nous ne voulons démentir toutes les histoires profanes & sacrées qui rapportent des songes tout à fait singuliers. Voyez dans Denis d'Halicarnasse comme un malade retourne sain chez lui, après avoir fait entendre son songe au Sénat. Dans Agathias, un Philosophe Grec entendit en dormant des vers qui lui furent prononcés, & qui portoient que les Perses étoient indignes qu'on les enterât, parce que la terre ne vouloit

pas recevoir ceux qui s'accoupleroient avec leurs meres. Un songe du Médecin d'Octave César est cause qu'il se trouve au combat des champs Philippiques, & qu'il eut le moyen de se sauver. Si j'avois envie d'être plus diffus, je rapporterois le songe de Suger qu'il raconte lui-même dans la vie qu'il a écrite de Louis le Gros, celui de Peiresc & d'une infinité d'autres personnes. Je me contenterai de deux exemples assez merveilleux, le premier est qu'un Conseiller du Parlement de Dijon, nommé Carré, ayant oui qu'on lui disoit des mots grecs, en dormant, qu'il n'entendoit nullement, il les retint toutefois, & on les lui interprêta ainsi : *abi, non sentis infortunium tuum.* Comme la maison qu'il habitoit menaçoit ruine, il la quitta fort à

propos pour éviter sa chute, qui arriva aussi-tôt après. Le second exemple est d'un nommé *André Pujon*, qui étant à Rion, songea en dormant qu'il faisoit l'anagramme de son nom, où il trouvoit *pendu à Rion*, ce qui eut son effet quelques jours après. Outre ces songes-là, il y en a eu de prophétiques, & l'on ne sçauroit nier qu'il n'y en ait pas eu de divins; puisque Daniel n'interprétoit pas seulement les songes de Nabuchodonosor, mais devinoit même ce qu'il avoit rêvé, quand ce Roi l'avoit oublié.



IV. PROBLÈME.

Une extrême vieillesse est-elle souhaitable ?

NON : parce que les beaux jours de notre vie sont ceux de notre jeunesse , comme les premières liqueurs qui sortent d'un vaisseau sont les plus pures ; ce qui suit n'ayant rien que de grossier. La prudence & le bon sens qui font tant priser le grand âge , ne l'accompagnent pas toujours , & souvent les vertus le quittent lorsqu'il en auroit le plus besoin : voit-on moins de vieux foux que de jeunes évaporés ? D'ailleurs le bien général s'oppose à ces desirs inconsiderés de vieillir , qui , s'ils étoient exaucés , mettroient la famine dans

le monde. David, que Dieu avoit choisi *selon son cœur*, mourut à l'âge de soixante-dix ans, *âgé & plein de jours*, dit l'Écriture. Qui doit après cela aspirer aujourd'hui à la dernière caducité ?

Oui : puisqu'il n'y a point de souhait plus ordinaire à tous les hommes que celui de vivre long-tems, ce qui montre que ce désir est naturel, & par conséquent raisonnable. Peut-on dire que ce ne soit pas un très-grand avantage de se voir délivré de la tyrannie de tant de passions inséparables de la jeunesse ? N'est-ce pas un merveilleux contentement d'avoir des connoissances qui font le bonheur de notre vie, & dont à peine les jeunes gens conçoivent la moindre idée ?

V. PROBLÈME.

*La science est-elle de si haut prix
qu'il faille tout quitter pour l'ac-
quérir ?*

NON : puisque nous voyons des personnes qui pour la posséder n'ont pas de chausses, pour parler avec *Montagne*, c'est-à-dire les choses nécessaires à la vie. La plupart des Sçavans sont comme les frélons qui ont besoin qu'il y ait des abeilles pour leur faire du miel, & je pense que c'est le fondement de la fable des anciens, qui porte que Jupiter se trouva si importuné de la sçavante Minerve, qu'il se vit réduit à la faire sortir de sa tête avec une violence extrême. On a remarqué que presque toujours

les hommes qui ne possèdent rien au-delà de leur sens commun, réussissent mieux dans leurs entreprises que les Sçavans. Qu'est-ce que les Sçavans si nous les examinons de près ? Toute leur érudition, à le bien prendre, n'est qu'une ignorance étudiée ; il ne faut donc pas s'étonner si les puissans de la terre font plus de cas des ordres de chevalerie, dont ils portent les marques, que du bonnet & du chaperon des Docteurs. Le dernier siècle a pourtant vu avec étonnement un Souverain se faire passer Docteur dans la plus considérable de ses Universités ; mais qui fut ensuite assez malheureux & assez décrédité auprès de ses peuples, pour laisser sa tête sur un échaffaud.

Oui : & l'on doit dire avec un Roi de Naples, si la science étoit

à vendre , il n'y a point de Monarque qui ne dût plutôt s'appauvrir , quelques biens qu'il possédât , que de manquer de faire une si importante acquisition. On ne doit pas aimer les fleurs seulement à cause de leur beauté ou de leur odeur ; mais pour en user bien nous devons imiter les abeilles qui font du miel pour les hommes , & de la cire pour les Dieux. Il faut ne pas se contenter de caresser les Muses pour son plaisir , mais rendre notre étude utile , autant que nous le pouvons , aux autres & à nous-mêmes. Quoiqu'il en soit l'Empereur Sigismond eut grande raison de se moquer d'un Docteur qu'il avoit fait Chevalier , sur ce qu'il sçut que méprisant sa première qualité de Docteur , il ne signoit plus qu'en se disant simplement Chevalier.

Vous usez fort mal , lui dit Sigifmond , de la grace que je vous ai accordée , sçachez que je puis faire cent Chevaliers comme vous dans un jour , & qu'en cent ans je ne ferois pas un Docteur.

VI. PROBLÈME.

Est-il à propos de donner son tems à la composition de plusieurs Livres ?

NON : car la multitude en est déjà trop grande : comme les plus courtes fôlies font les meilleures , on ne sçauroit trop réprimer cet ardent désir , dont on a fait à propos une dangereuse maladie. Un grand Capitaine acquiert de la réputation dans une judicieuse retraite , & Appelle prit de l'avan-

tage sur Protogene, lui reprochant qu'il ne sçavoit pas quitter son ouvrage ni son pinceau quand il étoit tems.

Oui : car l'ingratitude étant un vice, ce seroit en commettre un envers le genre humain de ne pas rendre, à ceux qui viendront après nous, le même secours que nous avons reçu de nos prédécesseurs. C'est errer de dire que trop de gens ont suivi une route où il n'y a plus rien à découvrir ; un nain monté sur les épaules d'un géant peut voir sans doute plus loin que lui, & un dernier Auteur qui a fait son profit des anciens, peut ajoûter aux connoissances des plus célèbres Ecrivains. Pourquoi abandonner l'étude & le travail, quand on a assez de force pour pouvoir continuer. *Marc Varron* avoit quatre-

vingt-quatre ans quand il écrivit son livre des *Images*.

VII. PROBLÈME.

Doit-on être très-sévère à polir ses ouvrages ?

OUI : autant que la chose est possible. On doit imiter les Dames qui ne se laissent voir que lorsqu'il ne manque rien à leur ajustement. Quand on devoit garder un ouvrage les neuf années qu'ordonne Horace , il faut le tenir tout ce tems-là sous la clef du cabinet. Virgile fût trois ans à polir ses Bucoliques , il en mit sept à retoucher ses Géorgiques , & onze furent employées à la composition de l'Enéide , qui ne reçut pas néanmoins le dernier coup de pin-

ceau. Le Guarini employa vingt-une années à mettre le *Pastor fido* au point où nous le voyons, & Malherbe qui a si heureusement embelli notre poésie françoise, s'est plaint souvent qu'on l'avoit trop pressé. Enfin, nous lisons dans Quintilien son repentir d'avoir précipitamment laissé partir de sa main une de ses Oraisons.

Non : l'on peut se dispenser d'être si exact, puisqu'à observer ponctuellement cette règle, l'on se verroit réduit à garder un perpétuel silence. Quel est l'Auteur, soit ancien, soit moderne, qui ne se soit jamais mépris? Homere dont les ouvrages sont si révéérés, est accusé de s'être quelquefois endormi. Tout homme à ses zoiles & ses critiques; on doit les mépriser, il faut toujours faire cas du travail de

ceux qui prennent la peine de nous communiquer leurs pensées, quoiqu'on y trouve quelque chose à redire.

CHAGRINS PHILOSOPHIQUES.

N'Est-ce pas une chose étonnante que la vie s'écoule si misérablement, par ceux même qui en font le plus d'état ? Nous la partageons en plusieurs âges, afin de la faire paroître plus longue, & cependant il n'y a rien de plus court & de plus négligé. A peine sommes-nous entrés dans l'âge capable de quelque instruction, qu'on nous jette inconsidérément dans l'apprentissage des Arts ou des Sciences, sans discerner ce qui a le plus de rapport à notre tempérament : aussi le peu de fruit qu'on en retire ordinairement fait voir combien de fautes

on commet dans ce commencement. Ceux qui ont fait la plus grande provision de ce qu'on honore du nom d'Arts, de Sciences & Belles-Lettres, sont les premiers à les diffamer, les employant même à leur condamnation à la manière des Médecins qui se servent des poisons, quoiqu'ils les reconnoissent très-dangereux. Que l'on estime, tant que l'on voudra, toutes les disciplines prises pour les sources du sçavoir humain : qu'on respecte les cendres de ceux qui les possèdent, jusqu'au point de celui qui donnoit une grande somme d'argent pour être enterré dans la sépulture de Pétrarque ; pour moi, je remarque tous les jours tant de fous lettrés, & cette *stultitia literata* me paroît si importune partout, qu'elle me donne un dégoût de
de

de la Science qui n'est pas une des moindres causes de mon chagrin. L'on peut voir des hommes sans lettres , mais il est presque impossible de considérer sans indignation des lettres sans hommes. Que peut-on se promettre de l'étude de cette Philosophie qui captive tant tous les esprits ? Est-il une profession où l'incertitude & la confusion regnent davantage. C'est ce qui rendit si ridicule le Proconsul , qui fit assembler tous les Philosophes dans Athènes , se promettant de les réunir. Les idées de Platon , l'Entéléchie d'Aristote , les nombres de Pithagore , les Atomes de Démocrite , les Paradoxes des Stoïciens , tout cela n'est-il pas plus bizarre que les fables des Poètes , & plus extravagant que les délires d'un fébricitant.

Mais mon humeur étant natu-

rellement éloignée de la médisance & de la satire , d'où vient que le chagrin me fait aujourd'hui trouver à redire presque à tout , & qu'il se passe peu de choses , soit dans l'ordre Ecclésiastique , soit dans celui de la Justice , soit dans celui des Finances , où je ne trouve beaucoup à reprendre ? En effet , si je n'étois pas retenu par le respect qui est dû aux Autels , que ne me feroient point dire les abus qui s'y commettent ? On pourroit former aujourd'hui les mêmes plaintes que faisoit autrefois Tertullien contre beaucoup de gens. *Exigitis mercedem pro solo templi , pro aditu sacri , pro stipitibus , pro ostiis : venditis totam divinitatem , non licet eam gratis coli ?* A combien de personnes pourroit-on reprocher ce que Quintilien écrit contre les Cyniques

de son tems ? *Vos verò novo genere ambitùs adorationem miserâ captatis.*

L'ordre de la Justice ne me paroît guère mieux réglé que celui de la Religion. C'est une chose étrange que les Loix & leurs formalités , qui n'ont été inventées que pour le bien des hommes , soient aujourd'hui ce qui les tourmente le plus. Les Egyptiens représenterent , dit-on , la Justice sans tête , pour dire vraisemblablement que les Juges ne devoient jamais juger à leur fantaisie : à présent il n'y a pas moins de constitutions dans notre Jurisprudence que de différentes têtes de Juges , qui bien loin de s'accorder ensemble ne conviennent pas avec eux-mêmes en particulier ; de sorte que le jugement d'un jour détruit souvent ce qu'un autre a établi. Le pis est que

ces Juges, & par conséquent leurs Loix & leurs Réglemens, se multiplient tous les jours. Nous voyons tel Parlement occupé toute l'année qui ne travailloit autrefois que durant six semaines.

L'état des Finances, tel qu'il se présente à ma vûe m'échauffe étrangement l'imagination ; il n'y a sorte de maltotiers que je n'envisage avec indignation. Combien en est-il auxquels on pourroit dire comme ce Romain à Sylla : comment seriez-vous homme de bien, vous qui n'ayant point eu de biens de votre pere, possédez de si grands trésors ? Le nombre de ceux auxquels on peut faire le même reproche est infini ; il semble que la France soit de tous côtés au pillage ; & ce n'est plus au sujet d'un seul qu'on peut s'écrier :

*Concurrere omnes Augures, Aruspices,
Portentum inusitatum conflatum est
reeens,*

*Nam mulos qui curabat, Consul
factus est.*

Le chagrin nous fait souvent préférer bien des choses que nous serions très-fâchés de soutenir quand il nous a quitté, mais faut-il sur cette considération demeurer muet, & nous repentir de toutes les réflexions que nous venons de faire? Non, sans doute, je suis trop ami de la liberté pour m'imposer un joug si rude. Je veux qu'il me soit permis de prendre plaisir à mes rêveries présentes, sauf à m'en retracter, & à me divertir sur d'autres quand j'aurai changé de sentimens. N'en avoir jamais que d'une sorte, c'est dans ma Philosophie, aussi bien que dans la politique de

Cicéron un vice plutôt qu'une vertu. *Nunquam enim præstantibus in Republica gubernanda viris , laudata est in una sententia perpetua permanſio.*

Des contradictions qui regnent dans les mœurs des différens Peuples.

LA lecture que je viens de faire d'une relation de Syrie va me fournir quelques observations sceptiques. Elle porte que tout au rebours de ce que nous pratiquons en France , où nous cédonſ le haut du pavé aux perſonnes les plus qualifiées , le plus bas de la rue eſt donné en Syrie à ceux qu'on reſpecte , comme étant le lieu d'honneur , auſſi bien que le côté gauche. Il n'y a guères que les enfans qui mangent ici par les rues : les vieillards le font là , & l'on y voit

les hommes de la plus haute considération qui n'en font nulle difficulté. Nous ne portons des fourrures qu'en hyver, elles sont d'usage dans la Syrie en plein été, autant dans les maisons que par la Ville. Par toute l'Europe le pere donne le surnom à ses enfans & à toute sa postérité; dans cette partie de l'Asie, les Peres le reçoivent de leurs enfans, enforte que pour désigner les premiers on dit le pere de Pierre & le pere de Paul. On récompense souvent en argent ceux qui ont reçu des coups de bâtons, & quand ils se les donnent c'est gratuitement; en ce pays-là, celui qui les reçoit les paye, & la taxe ordinaire est d'un écu pour un coup de bâton, qui se paye par celui qui le reçoit, de quelque avanie qu'il se puisse plaindre. Nous faisons ici le

signe de la croix de la gauche à la droite ; les Chrétiens de là , comme Schismatiques , le font de la droite à la gauche. Ce seroit ici une chose honteuse de demeurer court en prêchant par un défaut de mémoire , & d'avoir recours à son papier ; il n'est pas moins honorable en Syrie de lire son sermon que de le prononcer par cœur. Il n'y a en France que les pauvres & quelques Religieux qui aillent les pieds nus ; les Grands même dans cette Province , & les plus riches cheminent ainsi pour leur commodité. Nos mouchoirs sont d'une toile simple , & nous les ferrons dans nos poches ; les Syriens portent les leurs sur l'épaule , sur le cou , ou pendus à la ceinture. Ils se rougissent les ongles , & se noircissent les yeux aux jours de fête ou de céré-

monie : qui pourroit en France souffrir ce déguisement ? Ici la table du maître est différente de celle du valet , en Syrie le palfrenier se met ordinairement à table avec le Prince , sans que l'un mange les restes de l'autre. Nous nous contentons en France de punir les voleurs , la Justice de Syrie punit avec eux , ceux qui se sont laissés voler , à cause de leur négligence. Nous mettons nos tapisseries contre les murailles , là les plus belles étoffes se couchent sur le plancher. Nos fontaines sont l'ornement de nos jardins , elle sont là plus ordinairement celui de leurs salles. Nous honorons tellement les Ecclésiastiques qu'ils sont le premier corps du Royaume , en Syrie ceux de cette profession , comme sont leurs Religieux , passent pour le rebut des

hommes, & le plus bel exercice de la Religion qu'ils aient, consiste à bien danser en rond avec une vitesse incroyable.

Il faut que j'ajoute encore deux ou trois observations touchant les femmes. Les Syriennes, tout au rebours des nôtres, ne parlent presque jamais, sur-tout en public. En Europe les femmes se parent quand elles doivent sortir, en Syrie elles ne s'ajustent & ne mettent leurs beaux habits que dans la maison. Celles qui ont des bracelets les portent ici au poignet, là elles les mettent autour de la cheville du pied.

Les peuples des isles qui forment le détroit de la Sonde, pour bien complimenter leurs Supérieurs leurs prennent de la main le pied gauche, & leurs frottent doucement

la jambe depuis le bas jusqu'au genou. Ici l'habit noir est le plus ordinaire parmi les honnêtes gens; on le fait porter par mépris aux Juifs dans Alger. Les Japonois tiennent pour une grande incivilité de recevoir, étant debout, ceux à qui l'on doit quelque déférence, ils s'asseyent & ôtent leurs souliers lorsqu'ils veulent faire entrer chez eux quelqu'un avec témoignage d'estime.

Nous faisons notre Dieu de l'or du Pérou; ceux du nouveau monde, d'où il vient, lui préfèrent de petits grains de verre, qui ne sont ici de nulle considération. Les épiceries de l'Inde orientale s'achètent par nous, à grand prix; le thym, disoit S. Jérôme, de son tems, y est préféré au meilleur poivre. Au Japon les femmes mariées ne sortent plus; parmi

nous elles ont sans contredit plus de liberté que les filles d'aller où elles veulent. Dans le même pays les bâtimens de pierre sont construits sans mortier ni ciment pour les pouvoir démonter & transporter facilement, & afin de les redresser d'un autre façon quand on le juge à propos. L'on se moqueroit ici de tels édifices : si les Japonois entendoient parler des nôtres, ils nous trouveroient ridicules à leur tour. Cette matiere d'Architecture me porte à ajouter qu'il y a peu de Monarques au Levant qui voulussent loger dans un Palais de la hauteur de nôtre Louvre, & de celle des autres demeures, dont les Souverains d'Europe font tant de cas. Ces Orientaux ne peuvent comprendre que ceux qui sont maîtres du terrain, n'aiment pas

mieux étendre leurs édifices pour y retirer les personnes nécessaires à leur service , que d'élever ces mêmes édifices pour placer au-dessus de leurs têtes des gens qui ne peuvent y être sans incommodité , & même sans péril. Quand on leur dit qu'un Roi de France a soixante-douze marches à monter pour entrer dans ses chambres , ils trouvent la salle des Suisses , qui est au-dessous , beaucoup plus commode.

DE LA VIE ET DE LA MORT.

IL y a des personnes qui considèrent la vie comme un si grand bien , que Mécenas entr'autres importunoit lâchement & honteusement le Ciel de la lui conserver au milieu des plus grandes miseres qu'il eût pu ressentir : ce que Sene-

que nomme *Mecænatis turpissimum votum*. Mille exemples confirment combien est violent le désir que nous avons de jouir de la vie , & tout le monde sçait que l'Ecclésiastique a dit qu'on fait plus de cas d'un chien vivant que d'un lion mort. D'un autre côté nous voyons que les anciens qui ont cultivé la morale avec le plus de réputation , prononcent nettement qu'aucun ne recevrait la vie , si elle étoit donnée à des personnes qui la connoissent , & qui fussent en liberté de la refuser. Ça été , si nous les en croyons , un stratagème de la nature de produire des hommes dans l'incapacité de raison où nous voyons qu'ils naissent , parce que pour peu qu'ils en eussent , ils s'éloigneroient tous de l'entrée du monde , comme d'un lieu où ils

doivent être attaqués de tant de misères.

En effet, à contempler tout ce qu'on y souffre, on trouvera toujours moins étrange l'extravagance de ceux qui ne la considéroient que comme l'ouvrage des mauvais Démon. Il a donc fallu que nous buffions tous, devant que d'y venir, de cette potion d'erreur & d'ignorance, dont Cebes nous a décrit la composition. Avec ce médicament empoisonné l'on s'affectionne à la vie, l'on aime sa prison; & tous les malheurs qu'on y ressent ne nous empêchent pas d'en trouver le séjour agréable.

Senèque semble avoir mieux terminé la question importante sur la vie & la mort, en disant que la vie n'est d'elle-même ni bien, ni mal, mais seulement le lieu où l'un

& l'autre se rencontrent. Thalés avoit sans doute cette pensée , quand il ne mettoit nulle différence entre la vie & la mort , de sorte qu'il répondit à celui qui lui demanda pourquoi donc il ne mourroit pas ; que c'étoit qu'il ne prenoit jamais de parti dans les choses indifférentes. Trois actes , dit Marc - Antonin , font quelquefois toute la comédie de cette vie , qui n'est pas moins bonne pour cela , ni moins achevée que s'il y en avoit cinq. Il ne faut pas vouloir être plus long-tems sur le théâtre que les loix dramatiques ne le portent , ni s'opiniâtrer à demeurer sur l'arène , quand le peuple demande de nouveaux Gladiateurs. C'est le meilleur moyen dont on puisse se servir pour ne point appréhender la mort , que de ne pas

mettre la vie à trop haut prix. Examinons ce que la mort peut contenir de fâcheux en soi ou de terrible en apparence. Si on a recours à la Philosophie des Payens on trouve qu'elle enseignoit, que sans le mépris de la mort il étoit impossible d'avoir l'esprit tranquille. Elle monroit que c'étoit folie de craindre une chose certaine & inévitable, qu'il n'étoit pas moins naturel de mourir que de naître ; qu'un enfant n'avoit vraisemblablement pas moins de peine à l'un qu'à l'autre, & que pour nous rendre la mort plus familiere, la nature nous faisoit en quelque façon mourir tous les jours, quand elle nous assujettissoit à prendre le sommeil.

C'est une chose étrange, dit Senèque, de voir que ni les fous, ni les enfans n'appréhendent presque

point la mort , & que nous ne puissions en user de même , ni obtenir de la raison une assurance que leur donne l'imbécillité ou la folie. Nous ne sçaurions seulement acquiescer aux Arrêts du Ciel qui nous séparent de nos amis , & nous ne voyons pas qu'en nous plaignant de leur mort , nous nous affligeons de ce qu'ils étoient hommes : ne sommes-nous pas aussi injustes & ridicules , selon la pensée d'Epictete , que si nous voulions retenir des grappes sur la vigne , ou des figues attachées à leurs branches pendant les plus grandes rigueurs de l'hyver.

La Philosophie nous prouve qu'il ne peut y avoir de mal sensible dans une séparation qui se fait en un instant , puisque l'entendement même plus subtil que les sens ne

l'apperçoit pas, & ne connoît qu'imparfaitement les choses momentanées. Elle nous instruit des fausses apparences qui nous font prendre la vie pour un bien, quoiqu'elle soit une vraie paralysie de l'ame, dont la mort seule nous délivrant, on ne la sçauroit nommer mauvaise sans commettre une manifeste injustice : & découvrant encore le masque trompeur qui nous rend cette même mort si hideuse, la Philosophie nous fait reconnoître comme ce ne sont que les accessoires du trépas qui nous effraient, & qui nous donnent de si grandes appréhensions d'une chose essentiellement bonne, ou pour le moins indifférente. Notre Histoire de Canada nous apprend que les Hurons, tout barbares qu'ils sont, n'ont nulle appréhension de la mort,

parce qu'ils la tiennent pour un passage seulement à une vie fort peu différente de celle-ci , où ils doivent posséder les mêmes choses qui leur ont été chères , & qu'on enterre avec eux pour cet effet. N'ayons donc pas un amour excessif pour la vie , ne souhaitons pas pour un peu de bien la durée de beaucoup de miseres , & tenons pour assuré qu'il n'y a rien d'agréable dans la vie pour ceux qui ne se sont pas rendues douces & familières les pensées de la mort.

DE L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

Avant de traiter la question importante de l'immortalité de l'âme, il est nécessaire de sçavoir ce qu'Aristote a pensé là-dessus. Depuis que S. Thomas s'est donné la peine d'accommoder, autant qu'il le pou-

voit , à la Religion , la doctrine d'Aristote , elle a regné & regne encore dans les Universités. J'ai vu des relations qui portent que jusqu'à *Samarcande* , capitale du Royaume d'Usbeck , on y lit publiquement les œuvres de ce Philosophe , qu'on y a traduits en langue vulgaire. Les Théologiens de Cologne l'ont nommé le Précurseur de *Jesus-Christ* dans les choses naturelles , comme S. Jean-Baptiste l'avoit été , en ce qui avoit rapport à la grace , & Georges *Trapezunce* a composé un Livre des conformités de sa Doctrine avec celle de l'Écriture-Sainte.

Si on considère séparément quelques passages d'Aristote , on sera contraint d'avouer qu'il a cru l'ame immortelle. Au second Livre de la génération des animaux il distingue

manifestement les trois ames *végétante*, *sensitive* & *intellectuelle*, ajoutant qu'il n'y a que cette dernière qui soit divine. Au troisième Livre de l'ame, où il traite de *l'intellect agent*, il le nomme en termes exprès, *séparé de la matiere*, *immortel* & *perpétuel*. Je laisse à part les diverses interprétations que donnent à tous ces passages ceux qui croient qu'Aristote a tenu l'ame mortelle: de quelque maniere qu'on veuille les expliquer, je crois qu'il faut avoir bien plus d'égard à ce qui résulte du système entier de sa Philosophie, & aux conséquences nécessaires de ses principes universels, qu'à ce qu'il peut avoir dit en quelque lieu particulier. En considérant bien les principes Physiques & Métaphysiques d'Aristote, on les trouve incompatibles avec l'immor-

ralité de l'ame. Il est certain dans la Doctrine que la nature n'admet point l'infinité, ou, qu'il n'y a rien qui soit infini dans le monde; & d'un autre côté, il pose comme constant l'éternité du monde: or cela supposé, l'immortalité des ames ne peut pas subsister, parce que les générations étant infinies dans l'éternité du monde, si les ames sont immortelles, elles seront actuellement infinies. Quelques-uns ont eu recours la-dessus à je ne sçai quelle unité d'entendement & d'ame universelle, à laquelle ils veulent que toutes les autres se réunissent, afin d'éviter cet infini actuel que le Péripatétisme ne peut admettre. D'autres ont prétendu que l'infinité qu'Aristote a reprouvée, n'est que pour les choses matérielles, & non pas pour les autres

telles que sont les ames humaines : mais toutes ces solutions sont sujettes à des disputes sans fin.

Toute la dernière partie de son premier Livre du Ciel est employée à prouver qu'une chose incorruptible n'a point été engendrée ; comme au contraire tout ce qui a eu commencement doit finir sans jamais en avoir excepté l'ame. On ne trouve rien dans ses Livres de Métaphysique , qui ait rapport à la substance spirituelle séparée de la matiere , il ne parle ni des récompenses , ni des peines qui nous attendent après la mort : il se moque au contraire de Solon , qui avoit placé la félicité de l'homme dans une autre vie , comme si , assure-t-il , il y avoit alors pour lui du bien ou du mal à espérer. Il considère par-tout Dieu comme un
Agent

Agent nécessaire , dont les actions n'ont nulle liberté , & la Religion passe dans sa politique pour l'art de régner.

Ceci suffira sans doute pour prouver qu'Aristote a erré sur la question importante de l'immortalité de l'ame : mais la plûpart des anciens Philosophes se sont égarés comme lui sur cette matiere. Démocrite & Leucippe croyoient que l'ame étoit composée de feu, Diogène, d'air , Thales, d'eau , & Empedocle , des quatre élémens ensemble : Épicure vouloit qu'elle fût une union d'atômes ou de petits corps ronds & infectiles, Platon, comme Mathématicien, lui donnoit un principe d'Arithmétique comme aux corps de Géométrie, la définissant un nombre qui se meut de lui-même. C'est ainsi que

chacun conçoit les choses relativement à ses préjugés & à ses études précédentes. C'est pour cela que le Musicien Aristoxenus appelloit l'ame une harmonie. Sans s'arrêter à rapporter les différentes définitions de l'ame, ce qui seroit infini, il faut dire avec Lactance, que comme les Philosophes n'ont pu encore convenir de son essence, il n'y a pas grande apparence qu'ils s'accordent jamais.

Il n'y a pas eu moins de contestations lorsqu'il a été question d'assigner un lieu à l'ame; car quoiqu'elle anime tout le corps, cependant tous ont voulu lui donner un siège particulier où elle put exercer ses principales fonctions. Il n'y a peut-être aucune partie du corps qui n'ait été assignée pour être ce lieu choisi & déterminé. La tête

n'a guère eu d'endroits où l'on n'ait voulu la placer. Tous les ventricules & toutes les membranes du cerveau ont été choisies séparément. Straton , surnommé le Physicien , la logeoit entre les deux sourcils , Aristote & beaucoup d'autres après lui l'ont placée dans le cœur. Épicure , après Parménide , veut que son vrai séjour soit dans toute la poitrine , d'autres dans le diaphragme , quelques-uns dans l'intérieur du foie , & Empédocle dans toute la masse du sang. Ce dernier a été suivi par les Poètes , qui font répandre l'ame avec le sang , selon cette façon de parler dont l'Écriture se sert , quand elle défend aux Israélites de manger du sang d'aucun animal , parce que c'est le siège de l'ame.

Voilà ce que j'ai cru devoir rap-

porter sommairement des questions qui se font de l'ame, si elle est, ce qu'elle est, & où elle est, avant de considérer quelle elle est, & pourquoi elle est.

On a disputé dans tous les siècles de la qualité de l'ame, puisque Salomon dit, en parlant de son tems, qu'il se trouvoit des impies qui la faisoient mortelle, se fondant sur ce qu'il n'étoit revenu personne des Enfers.

Les Saducéens, secte qui vivoit paisiblement dans le sein du Judaïsme, étoient de cet injuste sentiment : ils interprétoient métaphoriquement tous les endroits du Pentateuque, où il est parlé des Enfers, ce qui a peut-être fait dire à S. Augustin qu'il étoit difficile de rien trouver d'évident dans l'ancien Testament, sur l'état de l'hom-

me après la mort. Mais parmi les Payens personne ne s'est expliqué plus nettement que Pline sur ce sujet, il regarde l'immortalité de l'ame comme une rêverie, & une vaine invention de notre humanité, qui seroit bien-aïse de ne finir jamais. Un Sénateur Romain avoit eu la hardiesse, avant lui, de prononcer en plein Sénat, qu'il n'y avoit ni bien ni mal à attendre après la mort. Juvenal & la plûpart des Poëtes ont parlé de l'ame avec toute la licence de leur profession.

Nous avons déjà vu des Philosophes qui ont nié l'existence de la substance spirituelle. Cette erreur, quoiqu'ancienne, ne laisse pas que de subsister encore aujourd'hui parmi les Mandarins de la Chine; & le Pere Trigault dit que Confucius, qui est l'Aristote de ce

pays-là , n'a point parlé de l'autre vie. Les relations du Japon disent la même chose des Bonzes. Mendez Pinto assure qu'il y a une secte de Prêtres Chinois , appelés Nautolines , qui prêchent cette doctrine , & qu'on en trouve même quelques-uns qui poussent l'extravagance jusqu'à n'accorder le Ciel qu'aux seules brutes qui souffrent dans ce monde , à peu près comme dans l'Empire de Brama , on croit que les vaches seules sont immortelles. Cependant comme la doctrine contraire à bien plus de solides fondemens , aussi est-elle beaucoup plus répandue ; & il n'est point de Nations si barbares qui n'aient reconnu l'immortalité de l'ame , quoiqu'il se soit trouvé au milieu d'elles des hommes qui l'aient niée.

Les Hurons mêmes se promettent de monter , après leur mort , dans les Cieux , où ils espèrent trouver de magnifiques jardins. Cette notion , commune à tous les hommes , n'est donc point , comme le disoit Pline , une folle imagination , ou une invention politique. Les Législateurs , qui ont créé des Républiques imaginaires , ont regardé si fort la créance de l'immortalité de l'ame , comme habituelle à tous les peuples , qu'ils ont toujours commencés par poser ce principe. On peut lire là-dessus l'Utopie de Thomas Morus ; la Cité du Soleil de Campanella , & l'Isle de Bensalem du Chancelier Bacon ; parmi beaucoup de chimères particulieres nous apprendrons du moins unanimement dans tous ces ouvrages , que le dernier jour

de cette vie courte & calamiteuse, est le premier d'une bien plus longue & plus fortunée.

Mais sans nous arrêter davantage à tant d'opinions contraires, exposons simplement les argumens les plus propres à persuader ceux qui ont un sens droit, & que le Ciel n'a pas tout-à-fait réprouvés. Rapprochons, le plus qu'il est possible, les raisonnemens propres à établir l'immortalité de l'ame; leur force, ainsi rassemblée, agira plus puissamment qu'elle ne feroit étant dispersée.

I. L'ame a la propriété de concevoir les choses immortelles, universelles, abstraites de la matiere, se formant des notions de Dieu, des nombres, de l'infinité, des genres & des espèces qu'elle dépouille de toute quantité, qualité & autre

condition corporelle ; il faut donc que l'ame soit immortelle , puisque les choses immatérielles & éternelles sont de sa connoissance , & qu'elle ne les peut comprendre que comme des objets proportionnés.

II. Il n'y a aucune puissance corporelle qui agisse sur elle-même , l'œil , par exemple , ne se voit pas , & les autres sens ne sont pas plus privilégiés , aucun d'eux ne pouvant replier son action sur lui-même : or notre entendement se réfléchit sur lui-même , se contemple en appliquant son opération au dedans. L'ame est donc d'une nature plus noble que les organes & par conséquent immortelle.

III. Une faculté corporelle doit être dépouillée de ce qu'elle a pour objet , comme l'œil qui ne pourroit pas recevoir les espèces des couleurs,

s'il n'étoit privé de toutes couleurs : or l'entendement comprend toutes les substances corporelles ; il est donc spirituel & immortel.

IV. Toute faculté corporelle est sujette à caducité, & il n'y a point d'action dépendante de la matiere qui ne se débilité avec le tems : or l'entendement, considéré en soi, se fortifie par les longues années, n'y ayant point de gens qui raisonnent mieux que ceux qui sont avancés en âge, & qui ont le corps caduc, si ce n'est par accident, lorsque les organes particuliers, dont l'esprit se sert, viennent à se corrompre. On peut donc conclure qu'il est, quant à lui, indépendant de la matiere, incorruptible & immortel.

V. Les appetits naturels ne sont jamais vains ni illusoires selon les Philosophes, qui disent que Dieu

& la nature ne font jamais rien d'inutile ; or nous fouhaitons tous l'immortalité , il faut donc que notre ame la poffède.

VI. Ce qui fe meut de foi-même , fe meut toujours , & ainfi eft immortel.

VII. L'ame ne peut pas être de pire condition que le corps : or nous voyons que le corps ne périt point de forte qu'il foit réduit au néant , l'ame ne s'annéantira donc pas non plus.

VIII. Il eft de la bonté divine de nous avoir rendu capables du fouverain bien : or cette parfaite félicité qui confifte en la jouiffance de toutes fortes de biens , n'a encore été poffédée par perfonne durant le cours de cette vie , où les plus heureux , fuivant la remarque de Pline , font ceux qu'on peut dire

n'être pas tout-à-fait malheureux. Il s'ensuit donc que la béatitude nous est réservée pour un autre tems, & après la mort, ce qui conclut nécessairement pour l'immortalité de l'ame.

IX. La justice de Dieu veut que la vertu soit récompensée & le vice puni : or il y a des personnes très-vertueuses qui passent leur vie dans toute sorte de misères, & une infinité de vicieuses qui regorgent de plaisirs; il faut donc qu'il y ait, après cette vie, une justice distributive des peines & des récompenses, ce qui ne peut être conçu, qu'en présupposant que nos ames soient immortelles.

DE LA PHILOSOPHIE.

C'Est un abus de penser qu'il n'appartient qu'aux Théologiens de profession de traiter des choses sain-

res. La Philosophie sçait aussi étayer les vérités de la Religion. Le Christianisme d'ailleurs a été d'abord publié par des personnes qui avoient peu de connoissances. Depuis ce tems-là des Laïques , à l'exemple d'Origène , ont utilement interprété les Ecritures. La Religion ne rejette personne , & on peut dire qu'elle admet à son service toute sorte de conditions ; cependant l'on doit respecter là-dessus , comme en toute autre chose , les constitutions de l'Eglise. Si la Philosophie a le droit de parler des maximes religieuses , il ne s'en suit pas de là , que tous les hommes puissent le faire indistinctement. Quelle confusion , si sur de mauvais exemples les femmes alloient se mêler de la Liturgie. L'on vit autrefois dans

Rome une *Mélanie* qui sémoit les erreurs d'Origène , & Baronius a observé dans ses Annales Ecclésiastiques , qu'il n'y a point eu d'hérésie qui n'ait été soutenue & fomentée par quelques femmes. Les Sectateurs de Montanus qu'on appelloit *Cataphrygiens* , avoient des Prêtres & des Evêques du sexe féminin.

La Philosophie employe avec succès la raison qui décide les doutes qu'elle peut avoir , & épure l'entendement ; mais elle doit bien prendre garde de démolir les Autels en voulant les embrasser trop étroitement. Ce n'est pas à dire pourtant qu'elle doive nous porter à cette indifférence qu'on condamne dans Diogène , qui interrogé sur ce qu'il croyoit des choses du Ciel , répondit qu'il n'étoit jamais monté jusques-là.

J'ajouterai ici , au sujet de la Philosophie , qu'elle doit être très-circonspecte dans ses démarches , lorsqu'elle porte ses regards sur la Religion. Elle n'a que trop de fois été l'ennemie des Autels ; & l'on sçait que les Hérésiarques les plus célèbres , qui ont partagé le Christianisme en tant de manières différentes , ont été pour la plûpart des Philosophes de leur tems. La présomption en égara plusieurs ; pour moi qui suis éloigné de cette ridicule ambition , je suis de l'avis de celui qui a écrit : *Misera est ambitiosa vita , quæ finem tantùm habet , scire aut sciri.* L'humilité est ma Province , comme un autre disoit autrefois , après Cicéron , que la solitude étoit la sienne : *Solitudo Provincia mea.*

DE L'USAGE DU SCEPTICISME EN
MATIÈRE DE RELIGION.

C'Est une erreur de croire que le Scepticisme bien entendu donne des blessures mortelles au Christianisme , qu'il combatte l'existence de Dieu , & tende à détruire tous les miracles. Il proteste au contraire qu'humainement parlant , il n'y a rien de plus clair , ni de plus croyable que cette opinion d'une suprême Divinité. Mais cela n'empêche pas qu'étant respectueux envers ce même Dieu , & très-soumis à la Religion qui vient de lui , il ne fasse profession de tenir ses principales certitudes de la foi & des oracles divins que l'Eglise a reçus , & qui fournissent , sans comparaison , plus de certitude que la raison humaine , & que tous les

argumens des Philosophes n'en peuvent donner.

Quant aux miracles , on a tort d'imputer au Pyrrhonisme de les abolir tous , en défendant de déférer aux rapports des sens qui nous trompent sans cesse , & qui par conséquent ne doivent pas être crus quand ils nous veulent persuader les miracles. La première réponse qu'on peut faire , est qu'il n'y a point eu de Sceptique si déterminé qui ait jamais soutenu que nos sens fussent toujours perfides & trompeurs : mais qu'à la vérité l'étant aussi souvent qu'ils le sont , il y a lieu de s'en défier , & de n'assurer les choses qu'ils nous donnent à connaître que comme vraisemblables. On a souvent mal-à-propos présupposé que la Logique , sceptiquement considérée , se proposât la recher-

che du vrai : ce qui feroit ridicule à ceux qui le croient si peu à notre portée , qu'ils n'emploient tous leurs raisonnemens qu'à la quête du vraisemblable , comme plus proportionné aux forces de l'esprit humain. Si les Sceptiques du Paganisme déferoient à tout ce que les Loix de la Police & de la Religion de leur pays prescrivoient , à plus forte raison une Sceptique chrétienne & purifiée par la circoncision qu'enseigne S. Grégoire , de ce que la payenne a eu d'incompatible avec le Christianisme. Celle que nous approuvons est pleine de respect pour les choses saintes , elle en use ainsi d'autant plus librement que la docte ignorance des choses , purement humaines , dont elle fait profession , l'exempte de cet orgueil de la plûpart des dogmatiques. L'ame

du Sceptique Chrétien est comme un champ purgé de mauvaises plantes, tels que sont les dangereux axiomes d'une infinité de Sçavans.

La Religion ne dépend pas uniquement des miracles ; les vrais sont rares, & l'on ne sçauroit trop user de circonspection sur une matière où l'imposture se glisse si aisément. Pour preuve de ce que nous disons ici, qu'on considère toutes les Religions, on les trouve toutes appuyées sur des miracles. Quelquefois le même événement miraculeux est revendiqué, aussi bien par la fausse que par la vraie. L'on peut voir dans Dion-Cassius, comme cette pluie invoquée au combat de Marc-Antonin contre les Silétiens, doit être attribuée au Dieu Mercure ; cependant Xiphilin son Abbréviateur, veut qu'elle

soit l'effet des prières d'une légion de Chrétiens qui la demanderent à Dieu. Eusebe , au dixième Livre de sa Préparation Evangélique , rapporte sur la foi de Diodore , qu'une Chapelle de Jupiter fut portée & rapportée sur le Nil de la même façon à peu près que nous croyons pieusement le transport de celle de Lorette. Les descendans d'une fille d'Amphiaraius guériffoient du haut mal , appelé Comitial : les Rois d'Angleterre se sont attribué la même faculté ; & le pied droit de Pyrrhus , dans la créance populaire , ôtoit le mal de rate par son seul attouchement. Tous les Livres des Payens sont remplis de semblables narrations : nous devons donc nous mettre en garde contre le merveilleux ; & l'on peut dire qu'en matière de mira-

cles, la méfiance peut être nommée religieusement aussi bien que politiquement, le nerf principal de la prudence.

Or, quoiqu'un Sceptique Chrétien se puisse servir très-utilement de la suspension d'esprit sur une infinité d'événemens merveilleux que le Vulgaire croit souvent trop légèrement, & où il peut se contenter de dire, *vel facta, vel ficta*, il n'en est pas de même des miracles que la vraie Religion oblige ce même Sceptique de croire sans les avoir vus, & sans qu'il mette en considération la foiblesse & l'infidélité des sens. Il seroit même à craindre que dans les choses de piété, s'accoutumant ainsi à tout révoquer en doute, il ne tombât dans une dangereuse incrédulité. La fable enseigne que le chef de

Méduse , qui avoit fait obtenir tant de victoires à Persée , l'aveugla enfin lui-même , & lui causa la mort. J'applique volontiers cela au sujet que nous traitons ; le Pyrrhonisme pourroit nous aveugler en nous mettant sans cesse dans l'habitude de douter indifféremment de tout : c'est ce qu'on ne sçauroit trop éviter , comme l'on ne sçauroit nier aussi qu'en ce cas là , il n'y ait plus de la faute du Pyrrhonien que de la Sceptique , & qu'on ne puisse dire raisonnablement alors , *non culpa vini , sed culpa bibentis.*

DE LA VERTU DES PAYENS.

LA vertu mérite d'être honorée. On révere le Ciel , d'où elle est sortie , en la respectant , & c'est

user d'une espèce de culte envers Dieu, dont elle est l'image, que de la rendre illustre & glorieuse; mais qu'est-ce que la vertu? Est-ce une chose réelle ou un nom vain & capable seulement de nous causer quelques illusions d'esprit. Ce qui est vertu dans un lieu, passe ailleurs assez souvent pour un vice; il n'est donc pas aussi aisé qu'on le pense de bien juger là-dessus, & de discerner ceux qui doivent être nommés vertueux. Nos Ecoles Chrétiennes sont même si peu d'accord sur cet important sujet, qu'il s'est trouvé des Docteurs qui ont refusé le titre de vertueux à des hommes qui sembloient l'avoir acquis par le consentement de plusieurs siècles, & les suffrages de toute l'antiquité. Grégoire de Rimini & quelques autres soutiennent, qu'aucun In-

fidèle ne doit être appelé vertueux ; ainsi tous ces glorieux attributs qu'on joint aux beaux noms de Caton , de Socrate , de César & d'Alexandre , n'ont été que de faux titres qu'ils ne pouvoient mériter ; puis que , comme Payens , il étoit impossible qu'ils fussent vertueux. Sans entrer dans la discussion de cette Doctrine , il suffira d'observer que plusieurs Peres de l'Eglise n'ont point fait difficulté de parler , quand l'occasion s'en est présentée , de la prudence d'Ulyse , de la justice d'Aristide , ou de la tempérance de Scipion. S. Augustin , dans le cinquième Livre de la *Cité de Dieu* , dit que les Romains reçurent le vaste Empire qui les a rendus si célèbres dans le monde , en récompense des vertus excellentes qu'ils exerçoient pour y parvenir.

parvenir. L'Eglise a condamné dans Michel Baius une proposition qui portoit , que toutes les vertus des Payens n'étoient que des péchés , & les vertus des anciens Philosophes que des vices. Le meilleur moyen que l'on puisse employer pour examiner cette importante question , est de voir si les sages du paganisme méritent d'être estimés , & si à l'aide de la lumière naturelle , dont ils étoient doués , ils ont pu traverser des siècles de ténèbres & d'infidélité , comme ont été les leurs , sans se perdre dans l'idolâtrie où ils étoient nourris ; s'ils l'ont pu faire , le cours de leur vie n'est pas moins admirable que celui du fleuve Alphée qui conserve la douceur de ses eaux , parmi l'amertume de celles de la mer. Commençons cette recherche par quel-

ques-uns des Fondateurs des Sectes de l'ancienne Philosophie, & voyons s'il fût dans l'antiquité quelques Sages dignes de notre admiration, & qui méritent l'hommage qu'on doit aux hommes vertueux.

DE SOCRATE.

LEs anciens Philosophes qui précédèrent Socrate s'étoient contentés de contempler le Ciel, & de remonter aux causes premières. Très-peu s'étoient appliqués à cultiver la morale, la partie, sans doute, la plus importante de la Philosophie. Socrate fut le premier qui chercha à imprimer dans nos cœurs l'amour de la vertu; & ce fut de lui que l'Oracle d'Apollon prononça qu'il étoit le plus sage

des hommes. Indépendamment de cette approbation, la plupart des Peres de l'Eglise ont cru que Dieu, par une grace spéciale, lui avoit fait miséricorde. Quelques-uns l'ont proposé pour une image de la vie chrétienne, & comme un martyr de l'unité de Dieu dans la Loi de nature. Néanmoins toutes les vertus, dont la vie de Socrate fut un perpétuel exercice, n'empêcherent pas la calomnie d'attaquer sa réputation. Aristophane osa le représenter comme un impie qui renversoit tous les Autels; & Porphire répandit contre lui plus d'injures que tous ses Délateurs n'avoient fait, lorsqu'ils l'opprimerent de leurs fausses accusations. Quelques Peres de l'Eglise, d'un autre côté, pencherent à le diffâmer, pour affortir le parallele impie que les

Payens faisoient souvent entre Theognis , Socrate , Salomon , Moyse & Jesus-Christ. Examinons cependant de quels crimes on charge la réputation de Socrate , & pourquoi l'on veut désespérer de son salut. Le premier reproche qu'on lui fait , est une intempérance dans les repas ; il est vrai que ses Disciples le font boire à la Grecque , dans leurs *Symposes* , avec un peu plus de chaleur que la bienséance ne le permettroit parmi nous. Mais pour justifier la calomnie de cette accusation , il suffit de rapporter ce que Diogène observe touchant la peste qui travailloit la Ville d'Athènes ; il dit que Socrate fut presque le seul qui s'en exempta de son tems par sa grande sobriété. Si l'on a égard au sens que l'on a donné au proverbe de la foi

Socratique , & aux apparences de la passion dont ce Philosophe étoit touché pour Alcibiade , on pourroit lui reprocher ce vice que les grecs ont nommés *Pédérastie*. Mais jugeons plus sainement des choses , & c'est de l'amour-même que nous tirerons le plus grand mérite de Socrate.

Jamais homme ne fit profession d'affectionner le genre humain avec autant d'ardeur que lui ; mais c'étoit pour lui imprimer l'amour de la vertu , le retirer du vice , & le porter à la recherche de cette belle Philosophie , qui devoit donner la connoissance d'un seul Dieu : de là vient que Socrate fait gloire , dans Xénophon , d'être un excellent M . . . ; ce qui ne peut être pris que spirituellement , autrement il faudroit que lui , Xénophon , &

tous ceux qui ont estimé ses écrits ; comme a fait toute l'antiquité , eussent perdu , je ne dirai pas la pudeur , mais le sens. S'il faut le justifier par d'autres apparences , chacun sçait qu'outre Xantippe , il eut une seconde femme , ce qui peut montrer que ses affections n'offensoient point la nature.

On prouve très-mal son idolatrie par les termes dont ses Disciples se sont servis dans leur apologie , quand ils ont écrit qu'il n'avoit rien innové en matiere de Religion , ayant usé quelquefois de sacrifices , selon qu'ils étoient alors en usage ; car deja leur propre intérêt , & la crainte de la ciguë peut les avoir fait parler de la sorte. D'ailleurs on peut dire que Socrate , qui n'avoit que la foi implicite , se contentoit de recon-

noître un seul Dieu dans la Loi de nature , sans vouloir pour cela troubler le Gouvernement public, par l'introduction d'un nouveau culte , dont il ne pouvoit user sans violer les Loix de l'Etat. S'il a sacrifié à quelques Divinités Athéniennes , ça été vraisemblablement par une reconnoissance des puissances d'un seul Dieu qu'il adoroit , sous des noms différens. Quant à ce que prononça Socrate un peu avant d'expirer , qu'il devoit un Coq à Esculape , dont il prioit son ami de vouloir le décharger ; il faut prendre cette action comme une innocente raillerie , pour signifier qu'il se voyoit au terme d'être bientôt guéri de tous ses maux. Le dernier reproche qu'on lui fait regarde le Démon , qu'on dit avoir été le conducteur de sa vie : mais

la seule prudence dont Dieu l'avoit si avantageusement partagé fut son unique Démon.

Quoique nous ayons répondu le plus à la décharge de Socrate, que nous avons pu sur tout ce qui lui étoit imputé, je serois bien fâché de prononcer qu'il ait été Chrétien, de la façon que Justin, Martyr, l'a entendu; il fut homme pécheur d'ailleurs, & nous ne tenons pas que tous les Chrétiens soient participans de la béatitude éternelle. On a raison de reprendre Erasme d'avoir osé écrire dans un de ses Dialogues, qu'autant de fois qu'il lisoit la belle fin de Socrate, il avoit bien de la peine à s'empêcher de dire, *O Saint Socrate priez Dieu pour nous.* Ces paroles sont, sans doute, très-hardies; mais je pense qu'il seroit téméraire d'affir-

mer que celui, que l'antiquité a nommé le Sage par excellence, n'ait pu se sauver par une grace extraordinaire du Ciel. Si le démerite & la peine des Hérésiarches croissent à proportion du mal que cause ici bas la mauvaise Doctrine qu'ils y ont sémée; il est conforme à la raison de présumer que la récompense de celui qu'on peut nommer l'un des premiers précepteurs du genre humain aura été ample, eu égard à l'utilité que le monde reçoit encore tous les jours des beaux préceptes de morale qu'il a laissés. Passons actuellement à quelques-uns de ceux dont les noms ne se lisent point sans quelque titre d'honneur dans les fastes de l'esprit humain.



DE **DI** **O** **G**È **N**E.

QUoiqu'Antisthène soit le Fondateur de la Secte Cynique, nous faisons choix cependant de Diogène, son Disciple; parce que sa vie a été beaucoup plus célèbre, & que quelques Peres de l'Eglise ont parlé de lui honorablement. Si ce Philosophe a mérité des reproches à l'égard de beaucoup d'actions deshonnêtes, qu'il vouloit faire passer pour indifférentes, ce n'est pas qu'il ne fit un singulier état de la morale; car de toutes les parties de la Philosophie il ne cultivoit que celle-là, se moquant de la Dialectique, de la Physique, de la Géométrie, &c.

Ce qui portoit les Cyniques à

commettre en Public les actions pour lesquelles on les reprend avec tant d'aigreur , étoient les conséquences dures qu'ils tiroient de quelques principes bons en eux-mêmes ; & l'âpreté de la morale qu'ils pratiquoient , les conduisoit par degrés à outrager la vertu à force de vertus. Ce qui est bon , disoit Diogène , est bon par-tout : or il est bon de boire , de manger , & de faire le reste des actions naturelles ; il n'y a donc point de mal à manger dans les rues , & à y faire , comme le reste des animaux , tout ce que les hommes ne pratiquent ordinairement que dans la solitude & au milieu des ténèbres.

On a raison de s'étonner qu'une Secte , qui avoit de si prodigieuses maximes fût soufferte ; il faut

croire qu'elle étoit bien recommandable. d'ailleurs, puisqu'on la toléroit encore du tems de S. Augustin. Quelques grands hommes, pour justifier l'impudence des Cyniques, n'ont pas craint d'affirmer que Diogène ne s'étoit porté exprès à des extrémités vicieuses, que pour ramener les autres au milieu de la vertu, disant qu'il imitoit en cela les Musiciens excellens, qui dans un concert qu'ils gouvernent, poussent leur voix un peu au-delà du ton où ils veulent ramener ceux qui ont discordé. D'ailleurs l'Empereur Julien soutint dans une Oraison qu'il composa contre un Cynique qui abusoit de sa profession, que Diogène ne s'abandonnoit en Public aux fonctions naturelles qu'on lui reproche, que pour se moquer de ceux qui fai-

soient, ce qui lui sembloit, bien pis que lui, & pour reprendre une infinité de personnes, qui n'ayant point de honte de commettre mille actions de violence, d'avarice, d'injustices, dans les plus grandes Assemblées, font mine de rougir & de trouver mauvais si un autre s'y décharge d'une goutte d'eau. Si quelqu'un, ajoûte l'Empereur Julien, prétend user des mêmes libertés qu'on veut que Diogène ait prises, qu'il accompagne sa liberté de la justice, de la tempérance & de la force d'esprit qui paroissent en tout le reste de ses actions.

Mais ce qui justifie mieux Diogène que tout ce que nous pourrions dire, & doit faire regarder sa morale comme exempte des reproches qu'on a voulu lui faire,

est l'approbation des Stoïciens, reconnus pour les plus austères des Philosophes. Tout le monde sçait qu'ils vivoient en fort bonne intelligence avec les Cyniques, & que ces hommes rigides se feroient bien gardés de donner leurs suffrages à des personnes dont la vie eût été un tissu de crimes & de saletés ; eux qui faisoient profession de vivre selon la vertu, en quoi ils constituoient le souverain bien. Le *Cynisme* n'étoit donc pas regardé par les Sages de l'antiquité, comme une Philosophie absurde, inconséquente, & conduisant au vice : aussi lorsque S. Augustin enseigne dans sa Cité de Dieu, que le Christianisme reçoit toute sorte de Philosophes, il dit que les Cyniques mêmes y sont admis sans quitter leurs habillemens grossiers & leur

façon de vivre ; pourvu qu'ils changent seulement quelques axiomes contraires à la Foi.

Pour ce qui regarde personnellement Diogène, les plus grands hommes l'ont eu en admiration. Le Conquérant de l'Asie protesta, après une conférence qu'ils eurent ensemble ; *que s'il n'eût été Alexandre, il eût voulu être Diogène.* Seneque ne peut se lasser de le louer en mille lieux, & l'ayant nommé *virum ingentis animi*, il ajoute ce bel éloge à tous les autres ; que si quelqu'un n'est pas bien assuré de la félicité de *Diogène*, celui-là peut révoquer en doute l'état des Dieux immortels, & ce qu'on croit de leur béatitude. S. Jean Chrysoftome le propose comme un modèle de beaucoup de vertus religieuses, dans les Livres

qu'il a fait contre ceux qui méprisoient la vie monastique. S. Jérôme parle de lui très-honorablement ; il le nomme plus grand & plus puissant qu'Alexandre , étale toutes ses vertus devant Jovinien pour lui en faire honte , & décrivant sa mort , il le fait expirer au pied d'un arbre , en prononçant ces dernières paroles , qu'il donnoit la mort à la fièvre , plutôt qu'il ne la recevoit ; comme s'il eût été sûr de son immortalité. Les Athéniens eurent une estime si marquée pour Diogène , qu'ils condamnerent un jeune homme au fouet pour lui avoir rompu son tonneau , & lui en donnerent un autre au nom de la Ville. Il ne nous reste aujourd'hui que le titre des Livres qu'il avoit composés , dont nous ne saurions voir la liste dans Laërce ,

sans en regretter la perte. En effet, outre l'excellence des matieres qui devoient être bien traitées, Diogène avoit une éloquence si puissante, qu'en parlant, même, il persuadoit tout ce qu'il vouloit. Ce qu'on peut dire de plus fort à la louange de ce Philosophe, est le mépris qu'il faisoit ouvertement de la multitude des faux Dieux qu'on adoroit de son tems. Quelques personnes admirant en sa présence les beaux présens mis dans un Temple de Samothrace, par ceux qui avoient évité les périls de la mer; il leur dit hardiment que les dons promis par d'autres qui avoient fait naufrage, eussent été en bien plus grand nombre, si l'on en eût pu tenir registre.

Enfin, quelques grandes qu'aient été les erreurs de Diogène en mo-

rale , cela n'empêche pas pourtant qu'il n'ait eu de rares parties d'esprit , & qu'on ne puisse le regarder comme un très-grand Philosophe. Sur-tout on doit bien prendre garde de penser que tous ceux de sa Secte n'ayent été que des hommes de néant , comme quelques-uns ont osé le dire. La pauvreté des Cyniques a été très-honorable , & leur mendicité , de celles qu'on doit préférer à toutes les richesses du monde. On les a comparés en beaucoup de choses à nos plus austères Religieux , & Lipse n'a pas craint d'écrire que leur pauvreté , leur patience & leurs vertus les égalent aux Disciples de S. François.

Qu'on se souvienne du souhait qu'Antisthène faisoit si souvent de devenir plutôt insensé qu'esclave de

la volupté , & l'on n'aura pas sujet de croire que lui , ni ses Disciples se soient portés par une pure intempérance aux actions qu'on leur reproche , & que nous condamnons : mais quoi ? S'il faut haïr les hommes à cause de leurs fautes , résolvons-nous d'être inhumains , & de n'aimer jamais personne.

D'ÉPICURE.

JAMAIS aucun Philosophe ne fut autant calomnié qu'Épicure , on s'est élevé contre lui dans tous les tems , & la conspiration semble avoir été générale : mais il est facile d'en deviner le motif. Épicure plaçoit le souverain bien dans la volupté : il n'eut pas seulement

pour ennemis ceux qui se disoient heureux au milieu des tourmens comme les Stoïciens , mais encore tous ceux qui croyoient que l'honnêteté de leur condition étoit blessée par un terme si odieux que celui de volupté ; il n'est donc pas étonnant que sa Secte fut en si mauvaise intelligence avec les autres. Quoique souvent en guerre, elles se réunissoient contre les Épicuriens , toutes les fois qu'il étoit question de combattre leur Doctrine touchant le souverain bien.

Il est difficile de justifier Épicure & ses Disciples ; leur Doctrine sur la nature de l'ame , leurs opinions touchant la Divinité , méritent de justes reproches. Quelle que soit l'interprétation qu'ils ayent donnée de leur fin voluptueuse , elle a produit tant de maux dans

le monde , qu'on doit désespérer du salut d'Épicure. Mais les erreurs , dont il est coupable , sont en assez grand nombre sans lui en prêter encore de supposées. Quand il n'y auroit que le témoignage de S. Jérôme & de Seneque , deux Auteurs que le Christianisme & le Paganisme révèrent , rien n'empêche de croire que si Épicure a erré sur certains points , il n'ait dit des choses très-raisonnables d'ailleurs , & n'ait pratiqué des vertus excellentes. Cette volupté , contre laquelle on s'est tant élevé , étoit accompagnée dans Épicure de la tempérance. Ses meilleurs repas se faisoient avec un peu de fromage , de pain & d'eau. Sa morale ne respire que la justice , la douceur & la patience. *Le Sage , dit-il , ne recherchera jamais une*

femme dont les Loix lui défendent la jouissance. Si la douleur arrache de lui quelques soupirs , sa félicité pourra en être troublée , mais jamais anéantie ; il sçaura qu'il est des douleurs préférables à la volupté. Il vaut bien mieux être infortuné & raisonnable tout ensemble , que de jouir d'une fortune favorable & n'être pas dans un bon usage de la raison. Enfin il pose pour fondement de toute la science des mœurs , qu'on ne sçauroit vivre heureux , ni avec plaisir ; sinon autant que notre félicité est accompagnée de prudence , d'honnêteté & de justice.

Il n'est pas aussi aisé d'excuser Epicure sur les opinions qu'il avoit de la Divinité. S'il n'avoit fait que se moquer des Dieux & de la Religion de son tems ; ce mépris,

semblable à celui de Socrate , seroit plutôt méritoire que condamnable. Il fut loué pour avoir osé publiquement ébranler , autant qu'il lui fut possible , les fondemens de tous les Temples de la Grèce , en insultant au culte qu'on y exerçoit. Ce n'est point être impie , disoit-il lui-même , que d'ôter au peuple des Dieux tels qu'il se les figure , l'impicté consiste à suivre à cet égard les opinions de la multitude ; mais il falloit ensuite reconnoître un souverain Être , bon , sage & tout-puissant ; car à quoi servoit le Dieu des Epicuriens ? N'étoit-ce pas presque la même chose de n'en point admettre , que de le représenter renfermé en lui-même , jouissant de sa béatitude , & s'inquiétant peu des hommages des foibles mortels.

Quoique la Philosophie d'Epi-

cure contienne des maximes dangereuses, on doit cependant le mettre au nombre des hommes sages & vertueux du Paganisme. Sa volupté fut pure, il a vécu si sobrement, que les Peres de l'Eglise en font quelquefois honte aux Chrétiens. Enfin ses mœurs ont été telles, qu'après avoir atteint l'âge de soixante-douze ans, il mourut regretté d'un nombre infini de ses amis. Sa patrie fit ériger une statue pour honorer sa mémoire. Il ne faut point oublier ce que *Numenius* a observé, que jamais la Secte d'Epicure n'a été divisée ni remplie de factions comme les autres. Cicéron est obligé d'avouer qu'au lieu qu'on accusoit les autres Philosophes de parler beaucoup mieux qu'ils ne vivoient; les Epicuriens au contraire avoient les actions

actions beaucoup meilleures que le discours ; parce que leurs propos pouvoient être mal interprétés ; mais il étoit impossible de trouver à redire à ce qu'ils faisoient.

DE PYTHAGORE.

SAINT Ambroise dans une de ses Epîtres a si fort élevé Pythagore & sa sagesse , qu'il ne croit pas qu'on puisse lui comparer aucun des Philosophes anciens ; & S. Thomas a regardé Socrate & lui comme les hommes les plus vertueux qu'ait eu le Paganisme. Indépendamment des connoissances profondes que Pythagore avoit , rien ne doit le rendre ici plus recommandable à nos yeux , que sa maniere de penser sur l'Être su-

prême. Il admiroit sa Providence éternelle, & défendoit pour cela de rien demander à Dieu en particulier ; parce qu'il ne croyoit pas que personne sçut assez ce qui lui étoit propre. Le respect qu'il portoit à la Divinité étoit si grand, qu'il condamnoit ceux qui juroient par elle ; il affuroit que rien ne pouvoit nous rendre si semblables à Dieu que d'être véritables, & que si le mensonge étoit honteux dans la bouche de toutes personnes, il étoit infâme dans celle d'un Philosophe qui fait profession particulière de rechercher la vérité.

Si Pythagore aimoit ce qui est vrai, il n'affectionnoit pas moins ce qui est juste. Le précepte mystérieux qu'il donna de ne s'asseoir jamais à table que le sel n'y eut été mis auparavant, doit être in-

représenté par la justice qu'il désiroit dans toutes les actions de ses Disciples. Il cultiva l'amitié, & ses Sectateurs touchés des règles qu'il avoit établies sur ces objets, vécutent toujours dans une communauté de biens, peu différente de celle qui s'est pratiquée depuis entre les premiers Chrétiens.

Parmi les abstinences qui ont rendu Pythagore si célèbre, n'oublions pas le silence que lui & ses Disciples observoient si religieusement. L'une de ses plus belles Sentences porte, *qu'on ne doit pas être moins fidèle à garder le dépôt d'un secret que celui d'un trésor.* Le silence Pythagorique surpassoit, par son austérité, celui qu'on observe dans nos Cloîtres; & la cérémonie dont on use encore aujourd'hui dans le Sacré Collège, de fermer & ou-

vrir la bouche aux Cardinaux, n'a pas peu de rapport à ce que Pythagore pratiquoit parmi ses Disciples.

Ce grand homme fut accusé de magie, parce qu'il fut le meilleur Physicien de son siècle; l'art des nombres qu'il avoit étudié en Egypte le rendit suspect aux yeux des ignorans, qui regardent toujours comme naturellement impossible tout ce qu'ils ne peuvent faire & imaginer. D'ailleurs l'amour de la vérité qui lui donna le nom de *Pythagore*, & qui le rendit si recommandable à tous les Payens, a-t-il quelque rapport avec les impostures des forciers, & les illusions trompeuses dont on veut qu'il ait usé?

Si l'on considère les préceptes de ce Philosophe touchant l'ado-

ration divine , la morale & les autres qualités qui l'ont rendu si admirable ; il est impossible qu'on ne dise qu'il seroit à souhaiter que tant de vertus eussent été chrétiennes. Il ne faut cependant pas conclure positivement qu'elles n'ont servi de rien à Pythagore , & je pense qu'on doit croire avec quelques Peres de l'Eglise , que par des voies qui nous sont inconnues le Ciel les a couronnées de gloire ; cela peut être supposé d'autant plus librement , que Salomon ne veut pas qu'une ame perverse reçoive jamais le don de la sagesse.



DE LA LECTURE DES LIVRES ET
DE LEUR COMPOSITION.

SOCRATE ne reconnoissoit qu'un seul bien & un seul mal en ce monde , dont le premier étoit la science , & le second l'ignorance. Les plus grands hommes ont tour à tour approuvé ou combattu cette opinion. Pour concilier des sentimens si contraires , nous sommes obligés de convenir que quoique la science soit très-estimable à la considérer séparément & en elle-même , il arrive pourtant quelquefois que par la faute de ceux qui n'ont pas assez de vigueur d'esprit pour en bien user , cette même science leur devient préjudiciable. Comme il est des personnes à qui

les meilleurs alimens ne profitent pas , il en est d'autres que leur naturel rend si peu propres à l'étude , qu'ils ne tirent aucun profit de ce qu'ils apprennent. La Doctrine est un aliment spirituel qui suffoque s'il n'est digéré. Il ne devrait peut-être pas être permis à tout le monde de cultiver les Lettres indistinctement ; car la Doctrine est un sceptre ou une marotte , selon l'adresse des mains qui doivent s'en servir. Mais c'est être injuste que d'imputer aux Sciences les mauvais effets qu'elles produisent : faut-il bannir le vin , parce qu'il fait commettre des desordres à ceux qui en boivent indistinctement ? Voilà ce que j'ai cru devoir dire avant tout , pour tirer de la perplexité ceux qui s'adonnent à l'étude. Pour répondre ensuite aux deux points sur les-

quels on desire que je dise mon avis, je commencerai par ce qui concerne la lecture des Livres, je passerai après à leur composition.

L'esprit humain en général est porté vers les Sciences, & ce qui rend ce mouvement physique si impétueux, c'est qu'il est toujours accompagné de plaisir. Cependant les belles ames sont celles que ce plaisir affecte le plus; parce qu'elles aiment la vérité avec plus d'ardeur que les autres. Si on aime à voir d'un lieu tranquille l'agitation de ceux qui souffrent les tourmentes de la mer, combien devons-nous ressentir de plus sensibles plaisirs de la vue intellectuelle, & de cette joie secrète qui naît de se voir exempt de tant d'erreurs & de tempêtes qui affligent nuit & jour le reste des hommes. Il ne faut pas

néanmoins que nous nous abandonnions aveuglément à cette impétuosité de connoître & d'apprendre ; l'étude a ses règles & ses bornes , & elle ne peut être bonne si elle ne se fait avec beaucoup d'ordre & de méthode. Il faut imiter l'abeille qui ne porte jamais que le suc de la rose , ou de la violette , sans confondre les substances , à chaque fois qu'elle va faire ses provisions. Mais à l'exemple de cet insecte laborieux il faut travailler sans relâche. L'esprit n'a pas moins besoin d'alimens continuels que le corps. D'ailleurs tant de choses s'écoulent tous les jours de notre mémoire , que si nous ne réparons ce qui se perd , de la même façon , dit Platon , qu'on remplit un vaisseau qui ne conserve pas bien les liqueurs , nous nous trouvons bien-

tôt dénués de connoissances. On peut se délasser l'entendement par des variétés qui ne laissent pas que d'être utiles. De même que les Laboureurs rafraîchissent leurs terres en changeant la graine qu'ils y sèment sans les laisser inutiles ; les objets différens , les méditations diversifiées ont souvent le pouvoir de réparer les forces de l'ame & de lui donner de la vigueur.

Cependant les lectures variées ne doivent pas détourner d'un principal objet auquel on doit rapporter toutes ses veilles , & vers lequel on doit aller d'un pas ferme & réglé. Chacun doit avoir sa Sparte & s'efforcer d'en devenir le principal ornement. Toute lecture doit être accompagnée de méditation ; c'est le seul moyen de trouver dans les Livres ce que les au-

tres n'y ont point apperçu. Ce sont des campagnes, selon l'imagination de Seneque, où le bœuf rencontre de l'herbe, le chien des lièvres, & la cicogne des serpens. C'est un grand secret de recueillir soigneusement les pensées singulieres qui se présentent à notre imagination en lisant, & un homme de Lettres ne peut amasser de trésor plus précieux. Je ne parle pas de ces lieux communs qui contiennent simplement les sentimens d'autrui; il ne faut pas un grand art pour réunir sous de certains titres les sentences des Livres qu'on lit. Mais peu de personnes sçavent pénétrer jusqu'au sens caché des grand Auteurs, & il y en a beaucoup moins encore qui soient capables de trouver dans leurs écrits, ce dont eux-mêmes ne se fussent

pas avisés. Il est aisé de ramasser les coquillages que la mer jette sur ses bords, & fort difficile de plonger au fond pour en arracher le corail, ou pour y chercher les Conques qui donnent les perles.

Il ne faut point être du nombre de ceux qui se hâtent trop de vouloir apprendre, pour être plutôt en état de recueillir les fruits de la Science. Personne ne doit se consacrer au service des Muses, sans avoir assez de bien pour y subsister honnêtement. Suivons l'avis de Michel de Montagne, qui veut qu'on *refasse ses chausses*, avant que de faire des Livres.

Un des inconvéniens qu'il faut soigneusement éviter dans la lecture, est de se laisser préoccuper l'entendement ; il est beaucoup d'hommes qui forment tellement

leur esprit sur les lectures qu'ils font, que la dernière est toujours victorieuse, défendant opiniâtrement ce qu'ils ont appris, jusqu'à ce qu'un autre Livre leur imprime un sentiment contraire. Cependant la raison ne veut pas que nous nous rendions esclaves d'autant d'Auteurs qu'il nous en passe par les mains, non-seulement à cause de l'inconfiance honteuse que cela peut produire dans nos ames; mais encore parce que plusieurs gens se mêlent d'écrire des faussetés qu'ils ont l'art de rendre vraisemblables. Car, comme Plutarque l'a fort bien observé, l'on ne s'apperçoit pas aisément des fautes du raisonnement de ceux qui parlent avec une grande éloquence. Il s'en est même trouvé qui ont employé leur plume sur des sujets dont ils étoient pleinement igno-

rans , & par conséquent qu'il est très-dangereux de suivre dans leur opinion. Mais comment nous assurer de ceux qui sont propres à nous instruire ; presque tous tâchent de persuader à leur Lecteur qu'ils vont lui rendre ce bon office ? J'avoue qu'il est bien difficile de donner un avis à suivre là-dessus. Pour dire librement ma pensée , je crois qu'il faut s'attacher sans relâche aux anciens , & leur donner la préférence ; on court moins risque d'être trompé. On doit imiter un *Lampridius* que *Sidonius Apollinaris* recommande en ces termes : *Legebat incessanter Auctores , cum reverentia antiquos , sine invidia recentes*. Mais je crois que pour profiter des uns & des autres , on doit s'appliquer avec attention , comme je l'ai déjà dit , & sur-tout avoir soin de

s'approprier ce que les Auteurs, qu'on prend la peine de lire, ont de bon.

Quant à la seconde partie de cette instruction, qui doit avoir rapport à cette louable ardeur qui nous porte à communiquer le fruit de nos études à ceux qui nous suivront : je pense qu'on ne doit rien précipiter, la prudence d'un Architecte l'oblige à faire de grandes provisions avant que de commencer son ouvrage. Aristote à l'âge de quarante ans étoit encore Disciple de Platon. Je sçais bien que le Docteur *Guarte*, dans son examen des esprits, limite le tems propre au travail, & le fixe entre la trente troisième & la cinquantième de notre âge : mais ce sentiment est sujet à bien des contradictions, & on pourroit citer un

grand nombre de bons Ouvrages sortis des mains des jeunes gens.

Quoiqu'il en soit, on doit bien se persuader d'abord qu'il est impossible, dans quelque genre qu'on embrasse, de travailler au contentement de tout le monde. Le but le plus vain qu'on puisse se proposer est l'agrément universel. Que Jupiter nous donne de la pluie, dit *Theognis*, ou qu'il nous envoie de la sérénité, il se trouve toujours des hommes à qui le tems présent ne plaît nullement. Il faut donc sçavoir se résoudre à faire peu de cas des jugemens de la multitude, pourvu qu'on obtienne les suffrages d'un petit nombre d'hommes instruits : jamais Auteur ne fut plus repris, ni plus estimé qu'Homère.

Quelque relevé que soit le sujet qu'on entreprend de traiter, il ne

faut pas croire que cette seule raison puisse rendre recommandable ce qui viendra de nous , si l'industrie n'égale celle des plus grands maîtres. L'art consiste à sçavoir représenter chaque chose avec les couleurs convenables. Il n'y a rien de bas à le bien prendre , Homère n'est pas moins admirable à décrire l'importunité d'une mouche que la valeur d'Achille. Les grands hommes rendent tout grand , & si l'étable d'*Augée* fait l'un des plus célèbres travaux d'Hercule , qui ne dédaigna pas de la purger d'ordures ; soyez assuré que quelque soient vos occupations , vous y pouvez acquérir de l'honneur ; pourvu que votre Ouvrage ait quelque chose de cet air de l'antiquité qui nous fait presque adorer , après tant de siècles , les

pièces des Grecs & des Romains.

Pour parvenir à ce but , il importe beaucoup de mettre son esprit dans une assiette bien tranquille ; parce qu'il est presque impossible parmi les distractions des grandes charges , & les divers emplois de la vie civile de jouir de ce calme nécessaire pour la contemplation. On dit que les tableaux de *Parrhasius* avoient une douceur & une facilité que son humeur gaie lui communiquoit , parce qu'il ne peignoit jamais qu'en chantant. Cela nous fait voir de quelle importance est la constitution de notre ame pour toutes nos opérations.

Tout ce qui sort de nos mains ne mérite pas également de voir le jour ; il faut souvent imiter l'Autruche qui sépare les œufs stéri-

les de ceux qu'elle veut couvrir pour avoir des petits; séparons de même ce qui ne peut pas donner la réputation qui est le prix de nos travaux. Cette réserve ne doit pas cependant être trop sévère, & on ne doit pas rejeter indistinctement tout ce que le seul abus peut rendre mauvais, par l'application déraisonnable de ceux qui prennent tout du mauvais côté.

Evitons avec un soin extrême l'enflure des Préfaces ordinaires où l'on étale de grandes promesses, pour tenir ensuite si peu de choses, qu'on est contraint de faire sur le champ l'application de la montagne qui accoucha d'une souris. Rien n'est plus ridicule que ce défaut qui marque une excessive vanité. On raconte qu'un certain Arynianus qui avoit écrit un Livre des

louanges d'Alexandre, avoit assuré qu'il égaleroit par son style les plus belles actions du Monarque, dont il entreprenoit l'éloge; cependant il n'y avoit rien de plus froid que sa maniere d'écrire : on voit tous les jours des *Amyntianus*, qui croient que leur propre témoignage séduira le Public.

Pour ce qui concerne le style, il est important d'abord de faire toujours choix des mots convenables, & de ne point négliger la pureté du langage. On peut comparer les paroles aux vêtemens, qui quoiqu'inventés pour la nécessité, servent tellement depuis à l'ornement, qu'on en fait dépendre toute la bienséance. Tous ceux qui ont donné des règles d'éloquence ont conseillé d'éviter, comme un écueil, toutes les paroles inusi-

tées, & de les considérer comme des pièces de monnoie, dont il ne faut jamais se charger si elles n'ont cours. J'ai quelquefois médité d'où pouvoit venir cette grande aversion contre les mots qui ne sont pas employés dans le commerce ordinaire; je crois que la principale raison se doit prendre de ce qu'Aristote a fort bien remarqué que toute diction inusitée ne peut éviter de porter avec soi l'obscurité: car puisque nous ne parlons & n'écrivons que pour être entendus, il s'ensuit que la première perfection de l'Orateur consiste en ce point d'être clair & intelligible. Il y a aussi une considération à faire sur le son qui affecte l'oreille désagréablement, quand elle est touchée de quelque mot que l'usage n'a pas encore poli ni approuvé.

L'Empereur Tibère n'osa point prononcer le mot de *monopol*, sans en demander la permission au Sénat, s'excusant de ce qu'il se servoit d'un mot étranger. Mais si c'est une chose recommandable que de ne point user de termes repréhensibles, d'un autre côté c'est une affectation puérile que de tout sacrifier au choix des mots. On m'a donné pour certain qu'un Littérateur moderne avoit été vingt-quatre heures à rêver comment il éviteroit de dire *ce seroit*, trouvant qu'il y avoit aux deux premières syllabes un de ces mauvais Sons que les Grecs nous ont enseigné de fuir sous le nom de *Cacophonie*. J'ai oïi dire qu'un autre a soutenu que c'étoit fort improprement parler de répondre, *il est midi & demi*, qui signifie, disoit-il, dix-huit

heures, & qu'il falloit dire précisément, *il est demie heure après midi*. Le génie ne connoît pas ces entraves, & cette fausse délicatesse; il sçait, comme l'a dit Quintilien, que rien n'est plus contraire à l'éloquence qu'un trop grand soin ou une trop grande négligence.

Mais ce n'est pas assez pour être éloquent d'avoir fait un choix de belles paroles, & d'avoir formé une suite de périodes nombreuses qui contentent l'oreille : s'il n'étoit question que de cela, les meilleurs Musiciens seroient encore les plus grands Orateurs. Il faut de plus que celui qui désire plaire à ses Lecteurs ait un style clair & orné. A-t-il besoin d'entraîner & de convaincre les esprits; c'est alors qu'il doit employer toutes les ressources de l'art, les figures, les compa-

raisons, & sur-tout ce langage de l'ame qui ravit d'admiration, & que les anciens employoient avec tant de succès.

DES AUTEURS.

JE ne sçauois trop recommander la lecture des anciens à celui qui désire profiter de ses études, & jouer un rôle dans la République des Lettres. Ce n'est pas que je ne sçache bien que tous les Livres des anciens ne sont pas également à imiter; puisqu'il y en a même dont les fautes sont à éviter; mais on peut leur appliquer ce qu'on disoit d'Ennius, qu'il étoit aisé de recueillir l'or & les perles qu'il avoit sémés avec abondance dans ses écrits, quoiqu'ils fussent
mêlés

mêlés avec des matieres moins précieuses.

Il se rencontre cependant des gens assez peu sensés pour soutenir qu'on ne doit jamais se prévaloir du travail des anciens Auteurs; prétendant que nous devons produire de nous-même des pensées qui égalent les leurs, & ajoutant que ceux qui se servent des productions des anciens resteroient muets, si ces anciens n'avoient pas parlé. Cela seroit juste sans doute, si ceux qui respectent l'antiquité se prévalaient crüement de ce qu'elle nous a laissé sans y rien mettre de leur. Mais ceux qui ont du goût sçavent donner des applications neuves aux pensées des anciens, & illustrer souvent le travail de ceux qui les ont devancés.

Qu'on ne croie pas que je mé-

prise les nouvelles spéculations de ceux qui tous les jours enrichissent de leurs découvertes les Arts & les Sciences , je les révére ; mais je n'admire point pour cela mille imaginations frivoles qu'on nous débite , tantôt sous le voile de quelque nouveau systême , tantôt sous les apparences d'un style particulier. Cependant il se trouve que tous ces écrits , dont je parle , ne font rien que brouiller les choses ; l'imprécation d'Isaïe pouvant leur être appliquée : *Væ ponentes tenebras lucem , & lucem tenebras.*



*L'étude des Belles - Lettres est - elle
préférable à toute autre occu-
pation ?*

LE sentiment de deux Sçavans du dernier siècle me porte à faire des réflexions sur le sujet que je viens de proposer ; l'un & l'autre ont prononcé si affirmativement contre l'étude des Belles - Lettres , qu'ils ont avancé que s'ils avoient des enfans , ils se garderoient bien de les faire étudier. C'est ainsi que Lipse & Scaliger ont témoigné l'aversion qu'ils avoient pour les Belles - Lettres qu'ils professerent pendant toute leur vie avec tant de succès. Quand on réfléchit sérieusement sur l'opinion de ces deux Sçavans , on est tenté de croire

que le travail & l'étude ne leur produisoient que beaucoup de chagrin & d'amertume , sans aucune véritable satisfaction.

En effet , l'on voit peu de gens , qui , après avoir pénétré plus avant dans les Sciences que le commun des hommes , ne conçoivent avec Salomon une forte d'indignation contr'elles , & ne murmurent d'avoir tant perdu de tems pour acquérir une chose qui fait leur malheur , & qu'ils s'étoient imaginée toute autre qu'ils n'éprouvent. C'est peut-être ce qui a porté quelques Empereurs à persécuter les hommes de Lettres par des Édits très-rigoureux. Vers l'an 1622 , les études de la Grammaire furent prohibées en Espagne , à l'exception des grandes Villes où il y a des *Corrégidors* , afin d'empêcher le trop

grand nombre de ceux qui cherchent à couvrir dans les Écoles une fainéantise préjudiciable à l'Etat.

Ce n'est donc pas un reproche qu'on puisse faire raisonnablement à l'Empire Turc, de n'avoir en toute sa vaste étendue qu'une Université dans la seule Ville *du Caire*; encore ne souffre-t-on pas que les enfans y étudient selon la destination de leurs parens; les Professeurs les appliquent à l'étude à laquelle ils les jugent convenables. Car c'est un grand abus de croire que tous les esprits soient propres à réussir indifféremment aux choses auxquelles on les oblige de se déterminer.

Je ne vois que deux choses qui puissent dédommager les hommes, vraiment studieux, des peines

qu'ils se donnent ; l'une , qu'ils contractent l'habitude de s'entretenir avec eux-mêmes ; ce qui les délivre des inquiétudes & de l'ennui , dont les autres personnes sont accablées ; l'autre est qu'après avoir consacré une partie de leur vie à des études longues & difficiles , ils espèrent bien mériter de la postérité. Mais ces récompenses font-elles suffisantes ? J'en appelle à ceux qui ont le plus travaillé , & je ne doute pas qu'ils ne reconnoissent ingénument avec moi , que Salomon a eu raison de considérer la plûpart de nos occupations studieuses , comme les plus mauvaises où nous puissions nous arrêter : *Hanc occupationem pessimam dedit Deus filiis hominum*. Disons-nous donc , cela présupposé , que toutes nos veilles , toute notre Philosophie &

nos Belles-Lettres sont abusives & ridicules? Non certes, mais comme Aristote disoit qu'il avoit au moins recueilli ce fruit de sa Philosophie; qu'il faisoit par ses leçons, de son bon gré, ce que les autres n'exécutoient que par la contrainte des Loix; de même j'avancerai librement à la recommandation de la Philosophie Sceptique, que par la connoissance qu'elle prend de toutes les Sciences, elle nous donne une persuasion si forte de notre ignorance, que le doute dont elle fait profession, vaut beaucoup mieux, & donne plus de satisfaction, que ne sçauroient faire les lumieres prétendues que les Dogmatiques se vantent de posséder.



DU PEU DE CERTITUDE QU'IL Y
A DANS L'HISTOIRE.

SI la vérité est l'essence de l'Histoire , il faut avouer qu'un bon Historien est bien rare : mais il ne faut pas prendre les choses tant à la rigueur , & je pense que comme un mauvais Juge ne laisse pas d'être Juge , quoique ses jugemens soient quelquefois accompagnés d'injustice , un Historien peut de même être menteur sans perdre sa qualité d'Historien. On peut donc soutenir qu'ainsi que l'ivraie se mêle avec le bon bled , il se glisse également des faussetés dans toutes les Histoires. Jusques-là je pourrois me promettre de ne pas trouver beaucoup de contradic-

teurs ; mais je prétends pousser plus loin mon raisonnement , & prouver qu'il n'y a nulle certitude dans l'Histoire , & que vraisemblablement ceux qui prendront la même occupation à l'avenir ne réussiront guère mieux.

Cela ne sçauroit être rendu plus manifeste que par l'induction qui peut se faire , en examinant l'Histoire ancienne & moderne. Nous n'avons pas de fait historique plus ancien que celui de la guerre de Troye ; & puisque l'on se sert de cet argument pour prouver que le monde n'est pas éternel , vû que l'on n'a rien vu d'antérieur à cet événement , faisons quelques réflexions sur cette expédition des Grecs. D'abord nous serons obligés de croire qu'ils embrasèrent la célèbre forteresse d'*Ilium* , non pas à

cause de ce qu'en ont écrit ces Auteurs supposés, *Dares*, Phrygien, & *Diçtis* de Crète; mais par ce que nous voyons presque tous les Historiens des peuples les plus renommés, chercher leur origine dans les restes de cette capitale d'Asie, soit par la postérité du Roi Priam, soit par la fuite d'Antenor, d'Enée ou de quelqu'autre illustre Troyen. Cependant Dion Chrysostôme, pour montrer, dans une de ses Oraisons, qu'on ne sçait presque jamais le vrai, soutient que la Ville de Troye ne fut jamais prise par les Grecs; & ce qu'Hérodote en dit fait voir qu'il n'y a guère de vérité dans la narration de ce siège fabuleux. En effet, est-il vraisemblable qu'un Monarque de l'âge dont étoit Priam, si sensé de lui-même, n'eût pas plutôt rendu une

femme perfidement enlevée , que de laisser porter la désolation dans ses Etats. De dire que cette belle *Helene* s'étoit rendue si puissante par les charmes de sa beauté , que les vieillards , selon les termes de l'Iliade , conluoient unanimement qu'il valoit mieux souffrir toutes choses que de la rendre ; c'est faire voir que le génie poétique d'Homère étoit propre à produire un Roman agréable. Mais outre que le témoignage d'un Philosophe tel que Dion Chrysostôme , est d'une bien plus grande autorité que celui d'un Poëte tel qu'Homère , n'est-il pas apparent que Virgile & ceux qui ont voulu , en l'imitant , tirer de son antiquité quelque avantage pour leur Pays , ont encore falsifié ce qu'il a dit de ses principaux Héros ? Le Poëte latin , par

exemple, fait, contre l'ordre des tems, ravir par son Enée l'honneur de la fondatrice de Carthage; ce que les Turcs content d'un *Turcus*, de la race de Priam, les Vénitiens de leur *Antenor*, & notre *Ronsard* d'un *Francion*, n'est pas moins absurde, si l'on veut examiner historiquement & avec quelque pudeur leurs narrations ridicules.

Denis d'Halicarnasse nous apprend, dans le premier Livre de ses Antiquités Romaines, qu'en supposant même la prise de Troye par les Grecs, un *Menecrates Xanthius* écrivoit que ce malheur ne lui étoit arrivé que par la trahison d'Enée, que causa la mésintelligence qui étoit entre lui & Alexandre, autrement dit Pâris. Sur la même autorité Enée ne fut jamais plus loin que la Thrace, enforte

qu'il n'aborda jamais ni l'Afrique, ni la Sicile, ni l'Italie. Divers sépulchres de ce Prince Troyen, qu'on voyoit en beaucoup d'endroits, rendoient de grands témoignages de la vanité des Romains, qui faisoient venir de lui les premiers Rois qui les ont dominés.

Puisque j'ai tant parlé de Troye, je ferai encore cette observation; c'est qu'au rapport d'Appien Alexandrin, quoique l'embrasement de la forteresse d'*Ilium* ait été fort exagéré par ceux qui en ont parlé, Troye fut cependant plus cruellement traitée mille cinquante ans après, du tems de Sylla & de Marius, par le cruel Fimbria qui la détruisit & la désola avec beaucoup plus de rigueur que n'avoit fait Agamemnon. Cela montre de plus en plus que le vrai des choses

ne parvient pas toujours jusqu'à nous.

Passons à quelques Histoires moins anciennes, & comme telles apparemment moins douteuses ; parce que leurs Auteurs parlant de ce qui s'est fait de leur tems, semblent devoir être plus vrais. Un Aristobule voulut être l'Historien des conquêtes d'Alexandre, qu'il avoit suivi jusques dans l'Inde, & l'on peut croire qu'il possédoit des talens pour cela ; puisque ce Monarque prenoit la peine de lire ses écrits en voyageant sur le fleuve Hydaspes. Il ne put cependant s'empêcher de jeter son Livre dans l'eau en voyant que contre toute vérité, & contre toute apparence, il lui faisoit tuer d'un coup de flèche des Éléphans dans un combat contre le Roi Porus ; ajoutant

qu'un tel Historien méritoit qu'on le précipitât lui-même dans la Rivière pour avoir débité des choses si notoirement fausses. Cette action d'Alexandre marque beaucoup de grandeur ; c'est le propre d'un Tyran & d'un cœur vil, tel que l'avoit Agathocles, de corrompre par des présens un Historien. Le plus jeune des Denys, qui firent tant souffrir la Sicile, eut la même bassesse ; il acheta la plume d'un Philistus, assez vénale pour dissimuler tous ses vices. Il y a mille exemples semblables dans l'Histoire, qui font voir que tout y est fort douteux. Polybe, tout grand Auteur qu'il est, & qui a si bien remarqué les partialités de Fabius pour les Cartaginois, qu'il justifioit en tout ; ce Polybe n'a pas laissé de favoriser son ami Scipion, au

sujet d'une captive Espagnole qu'il renvoya sans presque la regarder. Cependant *Aulu-Gelle* dans ses *Nuits Attiques* fait soutenir par *Valerius Antias*, que *Scipion* avoit retenu cette fille, & en avoit usé comme *Achille* de *Briseïs*.

C'est une chose étrange que la prise de Constantinople par le Turc, si récente de nos jours, n'y ayant guère que deux cens ans que *Mahomet II* la conquit sur *Constantin II*, soit si différemment rapportée. Beaucoup mettent cet événement si notable l'an mille quatre cens cinquante-trois, d'autres veulent que ce soit en mille quatre cens cinquante-deux. Le changement du premier jour des années peut avoir contribué à ces supputations différentes; mais il est toujours vrai de dire qu'un Lecteur cu-

rien ne reste incertain sur le tems précis d'un changement d'Empire si considérable. Les époques différentes des Nations ont causé bien d'autres erreurs dont nous ne ferons jamais bien éclaircis. On est contraint d'avoir recours aux années lunaires, ou à d'autres expédiens aussi incertains, pour sauver ce grand nombre de siècles dont Hérodote & Diodore de Sicile ont parlé quand ils sont tombés sur l'Histoire des Egyptiens. Mais sans nous arrêter plus long-tems à l'incertitude qui regne dans la Chronologie, passons à ce qui appartient de plus près à l'Histoire; c'est-à-dire aux mensonges qu'ont accredités les Historiens, en protestant toujours qu'ils n'ont rien avancé que de véritable. Examinons un peu actuellement quelques-

uns des principaux qui ont suivis ceux dont nous avons déjà parlé. Tite-Live est accusé d'avoir favorisé le parti de Pompée, Dion au contraire celui de César. Il faut avouer que si Procope est le véritable Auteur des Anecdotes qui passent sous son nom, comme plusieurs personnes n'en doutent nullement, on doit le regarder comme un des plus grands imposteurs qui ait paru. Il proteste, comme les autres, au commencement de son premier Livre de la guerre Persique, de n'avoir rien écrit par faveur, ni épargné aucun de ses amis au préjudice de la vérité. Cependant après avoir représenté dans ses Livres Historiques Justinien comme un grand Prince, & l'Impératrice *Theodora*, sa femme, comme très-digne du rang qu'elle

tenoit , il les fait voir dans ses Anecdotes, l'un pour le plus vicieux des hommes, & l'autre pour une personne de si mauvaises mœurs , qu'on ne sçauroit lire ce qu'il en écrit sans que la pudeur d'un honnête Lecteur n'en soit offensée. S'il a calomnié ceux-là , on lui reproche d'un autre côté une partialité visible pour les intérêts de Belifaire son ami. Ainsi *Velleius Paterculus* élevoit Séjan jusqu'au Ciel, Eusebe écrivoit les vertus de Constantin sans dire ses crimes , & Eginard celles de Charlemagne , sans publier des défauts que d'autres Historiens nous ont appris. Plutarque déchire Hérodote ; Polybe , Plutarque son Antagoniste.

Généralement tous ceux qui ont écrit l'Histoire se sont déchirés les uns les autres, donnant à connoî-

tre par là, qu'il n'en est aucun qui n'ait eu ses taches, & qui n'ait été dominé par des passions dont une Histoire devoit être exempte. César même, qui n'a écrit que des Commentaires, s'est-il pu empêcher de tomber dans des erreurs telles qu'*Asinius Pollio* assuroit qu'il eut corrigé en beaucoup d'endroits ces mêmes Commentaires, s'il eut vécu plus long-tems. Si nous avions je pense les Commentaires d'*Ambiorix*, d'*Induciomarus*, de *Vercingetorix*, ou de *Divitiacus*, comme nous avons ceux dont nous venons de parler, il se trouveroit des écrits bien différens de ceux de César.

Ces vieux Gaulois donneroient à leurs guerres contre les Romains des jours bien contraires à ceux où les a fait voir ce premier des

Empereurs, quelque'avantage que le sort des armes lui ait donné sur eux. Je doute qu'après la lecture de ces Ouvrages on put croire qu'en dix ans que César demeura dans les Gaules, il défit quatre millions d'hommes, & réduisit sous son obéissance quatre cens Nations avec plus de huit cens Villes.

Bodin a dit qu'il ne faut guère croire les Payens quand ils ont parlé des Juifs, ni les Juifs lorsqu'ils ont écrit des Chrétiens, ni les Chrétiens quand ils ont parlé des Mahométans : cette maxime est généralement vraie, & est applicable dans tous les cas. On doit encore se tenir en garde contre toute narration dont le style orné & pompeux décele, dans son Auteur, plutôt l'envie de dire agréablement que vrai. Combien pour-

rions-nous donner d'exemples de ceci , si nous voulions nommer ceux du siècle où nous vivons , qui n'ont point eu d'autre but que celui que prit le Poëte comique des Latins : *Populo ut placerent quas fecisset fabulas.*

Il est donc très-difficile , pour ne pas dire impossible , de trouver un Historien auquel on puisse ajouter une foi entière. Car s'il écrit sur le rapport d'autrui , n'a-t-il pas été sujet à être trompé par mille fausses relations , que la malice ou l'ignorance des hommes fait passer pour véritables ? S'il parle des choses où il est intervenu comme acteur , qui s'assurera que l'amour , la haine , l'intérêt ou la crainte n'ont pas corrompu son jugement. Les grandes batailles qui décident les intérêts de tous les Sou-

verains , peuvent-elles être bien circonstanciées par les Généraux mêmes qui les ont données ; ils n'ont pu se trouver par-tout , & par conséquent ils doivent s'en rapporter au récit des Officiers subalternes qui ne donnent que trop à leur sentiment particulier. Delà les diversités si fréquentes dans le récit des faits. Arnaud *Ferron* , Continuateur de Paul Emile , a fait cette observation au sujet de la bataille de Pavie , qui a été si différemment rapportée par les François , les Espagnols , les Italiens & les Allemands , que chacune de ces Nations en a fait une description qui dément celle des autres. Gonzale de Méneses nous a voulu donner la vie de Phillippe IV , Roi d'Espagne. L'on pourra juger de la pièce entière par cet échantillon :

en décrivant la bataille de Pragues ; il fait prononcer une fort belle harangue à l'Electeur Palatin pour animer ses Soldats ; cependant ce Prétendant à la Couronne de Bohême n'étoit pas où la bataille se donna ; lui & sa femme s'étoient arrêtés dans la Ville de Prague , lorsque le Prince d'Anhalt hazarda le combat & fut défait. Charles Quint se faisant lire Sleidan , que les Protestans d'Allemagne nomment leur Tite-Live , s'écrioit souvent , à ce que dit *Surius* , *mentitur nebulo*. L'on a donné pour règle de ne croire , ni Philippe de Comines , comme trop grand partisan de la France , ni Meyer comme son adversaire trop déclaré. Paul-Emile Veronois , que Bodin choisit comme médiateur entr'eux , doit être également suspect , ayant été
mandé

mandé exprès d'Italie pour nous favoriser. Qui peut souffrir Paul Jove quand il se met à louer son Cosme de Médicis, ou quand il diffame ceux qui lui refusoient des pensions qu'il prenoit de tous côtés. Ce que Maffée a écrit des Indes orientales est élégant; mais peut-on souffrir patiemment de lui voir représenter un Portugais, qui au siège de *Diu*, n'ayant plus de balle ni de plomb, s'arrache les grosses dents pour en charger son arquebuse.

Ajoutons un mot de ceux qui ont écrit plus solidement. Le Président de Thou passe pour être exact; cependant la première impression de son Histoire ne s'accorde pas toujours avec celles qui ont suivi, principalement depuis son second mariage, qui le mit en quelque

alliance avec la Maison de Guise. Baptiste le Grain se fût bien passé de faire descendre d'Hercule les Rois de Navarre , de nommer chastes & vertueuses des Dames qui n'ont jamais été tenues pour telles , & de faire prononcer ridiculement quatre vers à une statue de cire interrogée par le Maréchal de Biron. Pour ce qui regarde Scipion du Pleix , personne n'ignore de quelle forte il a traité le Maréchal de Bassompierre , qui lui donne le démenti sur une infinité de choses récentes & qui étoient de sa connoissance.

Que conclure de tant d'exemples du peu de certitude qui se trouve généralement parlant dans toutes les Histoires , les négligeons-nous toutes ? Non sans doute , & je suis bien éloigné de ce sentiment. Ce que j'ai dit est simple-

ment pour faire voir avec quelle timide circonspection on doit lire l'Histoire, que je regarde comme la plus utile des leçons. La suspension de créance qu'on y doit raisonnablement apporter, n'empêche pas qu'elle ne soit d'ailleurs très-profitable. Je crois qu'on peut encore inférer de ce que j'ai dit qu'un des moyens le plus sûr pour éviter tout reproche, est de n'écrire jamais l'Histoire de son siècle pour la faire paroître dans le même siècle, n'ayant jamais égard au présent, mais à la postérité qui doit juger notre travail.



HERODOTE.

HERODOTE est le plus ancien des Historiens dont les Ouvrages soient parvenus jusqu'à nous ; on l'a souvent taxé d'aimer le merveilleux , & de mêler indistinctement la fable & la vérité. Mais s'il a eu des Accusateurs , il a eu aussi des Apologistes. Alde Manuce , Joachin Camerarius & Henri Etienne ont écrit en sa faveur. Il semble même que les voyages de long cours , tant du côté du Nord que de celui du Sud , & des Indes Orientales , n'ayent été faits que pour nous faire voir qu'une infinité de choses qu'il a écrites sur le rapport d'autrui , & dont il doutoit , ne laissent pas que d'être véritables. Après la perte

que nous avons faite de tant d'Histoires ; il est certain que l'antiquité ne nous a rien laissé de plus précieux , ni de plus instructif que les neuf Muses d'Hérodote. Elles contiennent ce qui s'est passé de plus mémorable dans le monde pendant deux cens quarante ans , à commencer depuis Cyrus , premier Roi de Perse , jusqu'à Xerces , tems où cet Historien vivoit. Son style ou genre d'Oraison est plutôt doux , étendu , clair & facile , qu'élevé concis & pressant. Denis d'Halicarnasse qui a fait la comparaison de ces deux Historiens , met presque toujours l'avantage du côté d'Hérodote. Son Dialecte , qui est une façon particuliere de parler à chaque pays où l'on se servoit de la langue grecque , est tout-à-fait ionique. Il se trouve tant de rapport

à cet égard entre Homère & lui, que Longin assure qu'il n'y a qu'Hérodote seul qui ait parfaitement imité ce Prince des Poëtes. Aussi conseille-t-on à ceux qui veulent profiter de la lecture d'Homère, de faire celle d'Hérodote auparavant, afin que la prose du dernier prépare un accès facile à la poésie de l'autre. Ce fut dans Samos qu'Hérodote composa son Histoire, avant que de se retirer avec une Colonie d'Athéniens dans Thuries, une des Villes de cette partie de l'Italie qu'on nommoit alors la grande Grèce. Tout le monde n'est pas d'accord que le Livre de la vie d'Homère, qui suit la neuvième Muse, soit d'Hérodote. Quel qu'en soit l'Auteur il est fort ancien, & rend ridicules ceux qui se peinent encore tous les jours pour dire quel-

que chose de plus certain sur la patrie d'Homère. Mais cela ne touche pas son Histoire qui s'est heureusement conservée.

T H U C Y D I D E.

ON dit que Thucydide fut ému jusqu'à pleurer, quoique jeune encore, en entendant faire la lecture des Ouvrages d'Hérodote dans une Assemblée de la Grèce. On jugea dès lors qu'il produiroit un jour des choses dignes de passer à la postérité. Cette conjecture qu'Hérodote établit lui-même dans l'instant s'est vérifiée.

L'Histoire de Thucydide devoit comprendre toute la guerre, nommée *Péloponésiaque*, qui dura pendant vingt-sept ans entre les Répu-

bliques d'Athènes & de Sparte. Mais comme il mourut étant exilé en Thrace, lorsqu'il écrivoit les succès de la vingt-unième année, il a laissé son Ouvrage imparfait. Theopompe y suppléa depuis ainsi que Xenophon. Thucydide fut longtemps à faire l'amas des matériaux nécessaires à son Ouvrage, & l'on dit même que comme il étoit d'une naissance illustre, & avoit épousé une femme très-riche, il employa des sommes considérables à recouvrer des Mémoires utiles à ses desfeins. Son Dialecte est pur Attique, & Photius porte ce jugement, que comme Hérodote doit servir de règle à ceux qui veulent se perfectionner dans le style ionique, Thucydide est le meilleur modèle qu'on puisse se proposer d'un langage qui n'a rien que d'Athénien. On lui

reproche cependant d'avoir trop affecté de faire revivre des mots anciens, ce qui, avec la longueur de ses périodes, n'a pas peu contribué à le rendre souvent si obscur, que ceux même de son tems se plaignoient de ce qu'il n'étoit pas possible de l'entendre.

Il a cet avantage de s'être avisé le premier d'animer l'Histoire, qui n'étoit auparavant qu'un corps languissant & sans ame, par le moyen des harangues directes dont il s'est servi. Il n'a point été aussi heureux qu'Hérodote dans le choix du sujet; car l'étendue de la matiere que traite ce dernier, est beaucoup plus agréable que celle de l'autre. Hérodote a pour but de rapporter tout ce que les Grecs & les Barbares ont exécuté de plus mémorable durant l'espace de deux à trois cens ans;

Thucydide au contraire s'est renfermé d'abord dans le tems de vingt-sept années, qui est un tems fort court; mais encore celui qui comprend le moins d'actions considérables. Denis d'Halicarnasse trouve aussi beaucoup à redire sur l'ordre que tient Thucydide dans la distribution des matieres qu'il traite, s'étant assujetti à représenter par demies années tout ce qui étoit arrivé, sans mêler les succès de l'hyver avec ceux de l'été; de maniere qu'il est contraint de laisser les choses imparfaites pour passer à d'autres, ce qui coupe désagréablement sa narration.

Pour contrebalancer ces défauts on donne la gloire à Thucydide de n'avoir point mêlé de fables dans ses narrations; s'il est contraint de dire un mot de Therée & de Progné

dans son second Livre , ou si en décrivant la Sicile , au commencement du sixième , il se sent obligé de parler des Cyclopes & des Lestrygons ; c'est si légèrement , qu'on voit bien qu'il appréhende de donner la moindre entrée au mensonge dans son Ouvrage. J'ajouterai ici que Thucydide ne s'est pas contenté d'insérer dans son Histoire toutes sortes d'Oraisons , suivant la remarque que nous avons déjà faite. Il a pris de plus la liberté d'y mettre des Dialogues ; & celui entre les Athéniens & les Méliens , qui contient une grande partie du cinquième Livre est tel , que je serois bien fâché de le proposer à personne comme un modèle à imiter.

XENOPHON.

LEs Armes & la Philosophie ont autant contribué à la gloire de Xenophon que son Histoire. Comme César, il fut tout à la fois grand Capitaine & grand Historien : tous deux se sont exprimés avec élégance & pureté, sans art & sans affectation. Le Dialecte attique de Xénophon étoit si excellent que Diogène Laerce écrivant sa vie, ne rend pas d'autre raison de la mauvaise intelligence qui étoit entre Platon & lui, que celle de la jalousie qui se mit entr'eux là-dessus.

Xenophon est le premier Philosophe qui se soit appliqué à composer une Histoire ; elle est de qua-

rante-huit années , & commence où Thucydide avoit fini. C'est une preuve de probité bien singuliere dans Xenophon d'avoir donné au Public l'Ouvrage de Thucydide , qu'il pouvoit supprimer ou s'approprier. Outre la continuation de l'Histoire commencée par Thucydide ; Xenophon nous a laissé celle de l'entreprise du jeune Cyrus contre son frere Artaxercès , & de cette mémorable retraite des dix mille , dont il eut presque tout l'honneur.

L'institution de Cyrus n'est pas un Ouvrage historique , il est purement moral , il y trace le portrait d'un grand Prince , sans trop s'embarasser des véritables événemens , hors deux ou trois tels que la prise de Babylone & la captivité de Croësus. Tout le reste est d'inven-

tion, comme Hermogène l'a fort bien observé au sujet de la mort de Panthée, qui se tue avec trois Eunuques sur le corps d'Abradate son mari. Les Ouvrages de Xenophon sont très-propres à former des hommes d'état; Scipion l'Africain & Lucullus les lisoient sans cesse.

Xenophon a écrit sur plusieurs autres sujets, & il semble qu'il y ait eu beaucoup d'émulation entre Platon & lui, L'un & l'autre ont composé une défense de Socrate, un Convive & beaucoup d'autres Traités de Morale & de Politique, sans jamais s'être nommés réciproquement avec éloge, quelque occasion qui s'en soit présentée. On veut même que Xenophon n'ait représenté avec de si vives couleurs les défauts d'un certain Menon,

qu'à cause de l'amitié dont ce Menon étoit lié avec Platon. A l'égard du Livre des Équivoques imprimé depuis un siècle sous le nom de Xenophon ; c'est une des impostures de Viterbe qui l'a commenté avec celui de Berosé , & une douzaine d'autres , dont il a fait le texte & la glose. C'est ainsi qu'on voulut débiter autrefois l'Histoire du Siège de Troye , sous le nom d'un Dictys de Crète , compagnon d'Idomenée.

Un Auteur du dernier siècle accuse Xenophon d'avoir trop élevé les victoires d'Agésilas ; mais ce sentiment est contredit par toute l'antiquité.

Xenophon naquit à Athènes environ quatre cens ans avant la naissance de Jesus-Christ. Hermogène regarde le style de Xeno-

phon comme un modèle , & le préfère à celui de Platon.

P O L Y B E .

SI Xenophon a été le premier des Philosophes qui ait écrit l'Histoire, Polybe a cet avantage d'avoir donné la plus considérable de toutes , & d'avoir le mieux prouvé que l'Histoire tient de très-près à la Philosophie. On reconnoîtroit bien mieux la vérité de ce que je dis de Polybe , si nous avions le corps complet de ses Ouvrages , dont il ne nous reste que la moindre partie ; puisque de quarante Livres dont il étoit composé nous n'avons que les cinq premiers , avec l'Épitôme des douze suivans , qui va jusqu'au commencement du

dix-huitième. Le sujet de cette Histoire comprenoit tout ce qui s'étoit passé de plus considérable dans le monde , depuis le commencement de la seconde guerre punique , jusqu'à la fin de celle qui termina tous les différens des Romains avec les Rois de Macédoine , par la ruine entière de leur Monarchie. Cela enveloppe un espace de cinquante-trois années , dont Polybe faisoit voir tous les événemens dans les derniers trente-huit Livres ; parce que les deux premiers ne servent en quelque sorte que d'introduction à son Histoire. Quoique tout ce qui concernoit l'Empire Romain fut plus exactement traité par Polybe que par tout autre ; il n'avoit cependant pas négligé de rapporter dans son Ouvrage tout ce qui regardoit les Rois de Syrie , d'Egypte,

de Macédoine , du Pont , de Cappadoce , de la Perse , & ceux de toutes les différentes Dynasties qui étoient alors en Grèce. C'est pourquoi il donna à son Histoire le titre d'universelle.

Quelques grands talens que Polybe reçut de la nature , il crut que pour être bon Historien il falloit avoir vu la meilleure partie des choses qu'on rapportoit. Il sçavoit les fautes que l'ignorance des lieux fit commettre à Timée ; puisqu'il lui a reproché que pour n'avoir pas assez voyagé on le pouvoit convaincre d'une infinité d'erreurs. Il voulut donc prendre une exacte connoissance de beaucoup d'endroits de l'Europe , de l'Asie & de l'Afrique , où il se transporta exprès , pour être plus certain de ce qu'il en devoit croire. Il se servit de l'auto-

rité de Scipion pour avoir des Vaiffeaux propres à faire voile pour l'Océan Atlantique ; il est sûr qu'il traversa les Alpes & une partie des Gaules , afin de pouvoir décrire exactement le passage d'Annibal en Italie. Dans la crainte d'omettre la moindre circonstance des actions de Scipion , il visita toute l'Espagne , & s'arrêta particulièrement à Carthage la neuve , dont il étudia soigneusement la situation. On accuse Polybe de n'avoir point été assez religieux , en observant sur la fin de son sixième Livre , que la superstition qui étoit réputée vicieuse parmi les autres Nations , passoit pour une vertu chez les Romains ; il ajoute , si l'on pouvoit former une République d'hommes sages & vertueux , toutes les opinions fabuleuses des Dieux & des

Enfers seroient tout-à-fait superflues : mais puisqu'il n'y a point de Peuples qui ne soient sujets à toutes sortes de déréglemens , il faut se servir , pour les réprimer , des craintes imaginaires qu'imprime notre Religion , & des terreurs paniques de l'autre monde. On voit par là que Polybe se moquoit de la Religion de son pays ; mais il faut convenir aussi qu'un esprit éclairé devoit bien trouver ridicule alors , ce qu'on disoit de Cerbere , de Rhadamante , & des Champs Élysées.

Outre les quarante Livres de son Histoire universelle , il paroît par une des Lettres de Cicéron que Polybe avoit fait un Ouvrage à part de la guerre de Numance. Son grand âge lui permit d'écrire beaucoup , & Lucien nous apprend qu'il

vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans. C'est au Pape Nicolas V. que nous sommes redevables de la première publication des Œuvres de Polybe, quoiqu'elles aient été beaucoup augmentées dans les dernières éditions.

DIODORE DE SICILE.

A L'exemple de Polybe, Diodore de Sicile voyagea beaucoup avant d'écrire l'Histoire. Il avoit compris en quarante Livres, dont il ne reste que quinze, ce qui s'étoit passé de plus considérable dans le monde pendant l'espace de onze cens trente-huit ans. Son Histoire est vraiment universelle, & nous devons d'autant plus regretter ce qui nous en manque, qu'elle

DENYS D'HALICARNASSE.

CET Historien vint à Rome un peu après qu'Auguste eut heureusement terminé les guerres civiles, & il y séjourna vingt-deux ans entiers, apprenant la Langue latine & lisant les meilleurs Auteurs. Il avoue cependant que la conversation des plus habiles gens de cette Capitale du monde, & les conférences qu'il eut avec une infinité de Sçavans, lui servirent beaucoup. Il composa vingt Livres d'Antiquités Romaines, dont il ne nous reste que les onze premiers, & qui finissent au tems que les Consuls reprirent la principale autorité dans la République, après le Gouvernement des Decemvirs. L'Ouvrage

vrage entier comprenoit bien davantage ; car il alloit depuis la prise de Troye , jusqu'au commencement de la guerre punique , achevant par où Polybe entâme son Histoire.

Photius regarde Polybe comme ayant un style extraordinaire & nouveau ; mais accompagné d'une simplicité qui le rend agréable , & il ajoute que l'élégance de son discours adoucit quelques rudesses qu'on trouve quelquefois dans sa diction. Il le loue fort aussi d'avoir sçu user de digressions qui recréent l'esprit d'un Lecteur , lorsque la marche uniforme d'une narration historique, commence à le lasser. Les longues Harangues de Tullius Hostilius , & de Metius Suffetius , du troisième Livre , font voir qu'il ne condamnoit pas toutes sortes d'O-

raisons directes , quoiqu'il eut condamné les mauvaises. Il faut se mettre en garde contre beaucoup de Fables qu'il débite quelquefois avec trop de certitude.

J O S E P H E .

L Es Langues Grecques & Latines étant les plus universellement répandues , Joseph , quoique Juif , fut obligé d'écrire dans cette première langue qui lui étoit familière ; pour être entendu des Grecs & des Romains ; qui se soucioient peu du Dialecte Hébraïque. Sa naissance fut très-illustre , tant du côté de son pere , qui venoit des premiers Sacrificateurs de Jérusalem , que de celui de sa mere , qui étoit du Sang Royal des Ma-

chabées. Il vint au monde du tems de Caligula , & il y étoit encore sous celui de Domitien , de façon qu'il a vécu au moins sous le regne de neuf Empereurs.

Les Scavans se sont trouvés partagés dans leur façon de penser sur l'Histoire de Joseph. Si nous nous en rapportons à Maldonat , Melchior Canus , Pererius , Salmeron , Baronius , Salian & quelques autres , les Ouvrages de Joseph ne sont qu'un tissu de mensonges & d'anachronismes. D'un autre côté , si nous déferons au jugement de Scaliger , de Calvisius , Justin Martyr , Eusebe , S. Jérôme , Suidas , Joseph est un des meilleurs Historiens qui nous reste. Les Livres de la Préparation Evangélique d'Eusebe sont remplis de passages de Joseph. S. Jérôme , après l'avoir

mis au nombre des Ecrivains Ecclésiastiques, fait mention des faveurs qu'il reçut de Vespasien & de Titus; ainsi que de la statue qu'on lui érigea à Rome. Il faut convenir cependant qu'une infinité de Chrétiens ont donné beaucoup d'éloges à Jofephe, parce qu'on trouvoit dans son Histoire un passage bien favorable à Jesus-Christ & au Christianisme naissant; mais le plus grand nombre croit aujourd'hui que ce passage est supposé & inféré dans le corps de son Histoire par une de ces fraudes pieuses dont on s'est quelquefois servi en faveur de la Religion. Ce qui doit nous rendre recommandable l'Histoire de Jofephe, c'est qu'elle est très-propre à nous donner connoissance des Sectes qui avoient cours dans son pays; pour mieux

approfondir les principes de celle qu'on appelloit des Esseniens, qui faisoit profession de solitude & d'austérités particulieres, il fut trouver dans le désert un de ces Anachorettes avec lequel il passa trois ans. Joseph étoit attaché à la Secte des Pharisiens, la seule qui chez les Juifs eut part au Gouvernement civil. Il eut des emplois considérables dans son pays, ce qui donne encore plus d'autorité à son Histoire, ayant eu part lui-même à une infinité d'actions dont il parle.

A R R I E N.

Sous l'Empereur Adrien un Disciple d'Epictete, nommé Arrien, se mit à écrire l'Histoire; il est difficile de dire si elle a pré-

cédé ou suivi les quatre Livres qu'il nous a donné des propos de son maître, avec son Enchiridion, que Simplicius, qui l'a commenté, nous assure être d'Arrien. Quoique nous ayons perdu beaucoup d'Ouvrages de cet Auteur, ce qui nous en reste doit le faire estimer, & les sept Livres des conquêtes d'Alexandre, avec le huitième qui traite de l'Inde en particulier, suffisent pour lui donner place parmi les Historiens distingués. Je ne parle point ici de la description qu'il nous a laissée du Pont Euxin, & de toutes les terres qui l'entourent; parce que c'est plutôt un morceau de Géographie que d'Histoire. Le mérite distingué d'Arrien le rendit si recommandable aux Empereurs de son temps, qu'ils l'élevèrent jusqu'à la dignité du Consulat. Il étoit de

Nicomédie , où il fit ses études , & devint Sacrificateur de Cérès & de Proserpine , ainsi qu'il le rapportoit lui-même dans ses huit Livres Bithyniques dont parle Photius , & qui commençoient l'Histoire de son pays par les tems fabuleux , & la continuoient jusqu'à la mort de Nicomede. Ce fut , dit-il , par inspiration divine qu'il entreprit cette autre Histoire d'Alexandre , sous le même titre dont Xenophon s'étoit servi pour décrire les conquêtes de Cyrus. Aussi a-t-on observé qu'il s'est tellement plû à suivre cet Ancien , que pour l'avoir parfaitement imité , on lui donna le nom de second Xenophon. Il déclare dans sa Préface qu'il écrit sous la foi d'Aristobule & de Ptolomée , qui accompagnerent Alexandre dans toutes ses entreprises,

& qui étoient d'autant plus croyables qu'ils donnerent tous deux leurs relations au Public après la mort d'Alexandre , & sans y être obligés que par la seule envie de faire sçavoir la vérité. Cette considération doit nous faire d'autant plus estimer l'Histoire d'Arrien que celles de Ptolomée & d'Aristobule ne se trouvent plus : ajoutez à cela qu'il se rencontre beaucoup d'endroits dans Quinte-Curce , qui ont besoin d'être réparés par le texte d'Arrien. C'est l'opinion de Photius qu'Arrien doit être mis au rang des meilleurs Historiens. Sa narration est toujours agréable ; parce qu'il est bref & intelligible tout ensemble. Jamais il n'ennuie par des digressions importunes , ni par des parenthèses qui obscurcissent son Discours : à peine trouve-t-on dans

son Histoire un seul événement miraculeux qui puisse la rendre suspecte , si on veut en excepter quelques prédictions d'Aristandre avec le conte de ces deux Fontaines nouvelles, d'eau & d'huile, qui parurent auprès du Fleuve d'Oxus, aussi tôt qu'Alexandre s'y fut campé. Le modèle que nous avons déjà dit qu'il s'étoit proposé, ne lui a pas permis de s'élever jusqu'au genre sublime d'Oraison; puisque l'éloquence de Xenophon n'est pas de cet ordre-là : mais il ne laisse pas cependant d'user de si belles figures, qu'en retenant toute la clarté de celui qu'il imite, son style n'a rien de bas & de rampant. Indépendamment des sept Livres dont nous venons de parler de l'expédition d'Alexandre, & le huitième qui est de l'Inde orien-

tales, Arrien écrivit l'Histoire de ce qui se passa après la mort de ce Prince entre ses Capitaines. Ce travail étoit divisé en dix Livres, dont il ne nous reste que l'Abrégé que Photius nous en a donné dans sa Bibliothèque. Nous avons également perdu ses Bithyniques, où il citoit lui-même deux autres Livres de sa composition; le premier, de ce que Timoleon avoit fait de considérable dans la Sicile; le second, des moyens qu'employa Dion de Syracuse pour délivrer la Ville du même nom de l'oppression du second des Denys. On a encore perdu un Ouvrage d'Arrien que Stephanus cite plusieurs fois, & qui concernoit les Parthes, & leurs guerres avec les Romains du tems de Trajan. Photius dit encore qu'il avoit fait une Histoire Alanique. Il ne faut

point douter que ce ne soit à Arrien que Pline le jeune adresse sept de ses Epîtres, & que leur amitié ne vint du Proconsulat que Pline avoit exercé dans la Bithynie. Il est constant qu'il y a eu plusieurs Arriens, sans celui dont nous parlons ; mais leurs Ouvrages n'ont aucun rapport les uns avec les autres.

A P P I E N.

PARMI ceux qui ont travaillé sur l'Histoire Romaine, Appien est d'autant plus considérable, qu'outre l'éloge que lui donne Photius de l'avoir écrite aussi véritablement qu'elle pouvoit l'être, il n'y a que lui seul qui nous l'ait donnée particulière, selon les Provinces & les Régions différentes. On l'accuse de

s'être attribué le travail d'autrui par un grand nombre de textes pris mot à mot dans Polybe , Plutarque & d'autres Auteurs , sans jamais citer personne. Appien s'étoit rendu si recommandable à Rome qu'on le choisit au Barreau pour être du nombre de ceux qu'on nommoit Procureurs de César. Son Histoire étoit partagée en trois volumes, qui contenoient vingt-quatre Livres selon Photius , & vingt-deux seulement si nous en croyons Charles Erienne , Volaterran & Sigonius ; elle commençoit par l'embrasement d'*Ilium* , & s'étendoit au-delà de l'Empire d'Auguste. Quant au style dont il s'est servi , Photius observe que comme sa maniere d'écrire est simple , elle n'a rien d'enflé ni de superflu ; il le regarde comme un Auteur auquel on peut ajouter foi ,

& un des Historiens qui a le plus fait paroître une grande connoissance dans l'art de la guerre, & dans la discipline militaire. On ne croit pas lire les combats qu'il décrit, on pense les voir & être au milieu de la mêlée. De ce grand nombre de Livres qu'Appien avoit donnés au Public, nous n'en avons aujourd'hui que la moindre partie, qui sont ceux des guerres puniques, contre Mithridate, contre les Espagnols, contre Annibal; car pour les guerres celtiques, nous n'en avons qu'un fragment plus propre à nous faire regretter ce qui manque, qu'à nous contenter de ce qu'il contient.



DION CASSIUS.

DION Cassius, qui est encore connu par les surnoms de *Cocceius & Cocceianus*, naquit à Nicée, Ville de Bithynie, où il se retira sur la fin de ses jours. Ses Ouvrages historiques étoient divisés en quatre-vingt Livres, partagés en huit Decades, dont fort peu ont passé jusqu'à nous. Actuellement le trente-cinquième Livre est le premier de ceux qui nous restent, & nous n'avons que quelques fragmens des trente-quatre précédens. Ce qui suit jusqu'au soixantième est assez entier; mais à l'égard des vingt derniers, il faut se contenter de ce que Xiphilin, Moine de Constantinople, nous en a donné, le texte

de Dion ne se trouvant plus en son entier. Photius observe qu'il avoit commencé son Histoire Romaine, non-seulement dès la fondation de Rome, mais même dès l'arrivée d'Enée en Italie; la poursuivant jusqu'à Héliogabale, avec quelque suite du regne d'Alexandre Severe, son successeur. Ce que nous en possédons aujourd'hui, qui comprend les événemens de trois cens ans, ne commence qu'au tems des grands commandemens qu'eut Lucullus, & finit par la mort de l'Empereur Claude, le surplus étant de Xiphilin.

Quoique tout ce que nous avons perdu de cet excellent Historien, soit fort à regretter, je crois que rien ne l'est en comparaison des quarante années dernières, dont il parloit comme témoin oculaire,

& comme ayant eu part au Gouvernement de l'Etat. Car pour ce qui avoit précédé le regne de Commode, il n'en pouvoit écrire que sur des relations étrangères, & conformément à ce que d'autres avoient déjà publié.

Dion assure lui-même qu'il fut dix ans à ramasser les matériaux nécessaires pour composer son Histoire Romaine. Personne n'a été aussi exact que lui à décrire l'ordre des *Comices*, l'établissement des Magistrats, & l'usage du Droit public des Romains. On accuse cet Historien d'avoir trop soutenu le parti de César contre celui de Pompée, pour s'accommoder au cours de la fortune. Il n'a pas été plus équitable à l'égard de la faction d'Antoine qu'il favorise toujours, au préjudice de celle de

Ciceron : non content d'attaquer la personne de ce célèbre Orateur, il déchire encore sa réputation. Il n'a guères plus épargné Seneque, qu'il accuse d'avoir mené une vie toute contraire à ses écrits, & à la Philosophie dont il faisoit profession. On dit cependant que Xiphilin a malicieusement débité sous le nom de Dion les sentimens de Suillius. Comme Dion a parlé honorablement de Seneque dans son cinquante-neuvième Livre, il est assez vraisemblable d'attribuer toutes ces calomnies à ses Abbréviateurs.

Un défaut plus essentiel qu'on peut justement reprocher à Dion, sont quelques traits de crédulité, capables de décréditer son Histoire, si nous ne sçavions pas que les plus grands Auteurs en ce genre, sont

tombés dans le même inconvénient. Au quarante-septième Livre le Soleil parut à Rome tantôt plus petit, tantôt plus grand que de coutume, avant cette sanglante bataille donnée aux Champs Philippiques. Ce qu'on a cru de l'étrange naturel des *Psylles* contre les venins, se lit dans le cinquante-unième au sujet de la mort de Cléopatre, que ces hommes (puisqu'il n'y avoit point de femelles *Psylles*, & qu'ils s'engendroient eux-mêmes) tentèrent en vain de faire revivre. Dans le cinquante-huitième un Phœnix fut vu en Egypte l'an sept cent quatre-vingt-dix de la fondation de Rome : ailleurs Vespasien guérit un aveugle en lui crachant sur les yeux.

Quelques Auteurs, entr'autre Barronius, reprochent à Dion de n'a-

voir pas été favorable au Christianisme ; mais ils devoient observer qu'il n'étoit pas naturel qu'un Ecrivain dans le sein du Paganisme osa appuyer une Religion contraire à celle dont il faisoit profession.

Il nous reste à observer quel a été le style de Dion. Son discours, suivant Photius, est rempli de façons de parler qui tiennent de l'ancienne construction, & de termes qui répondent à la grandeur des matieres qu'il traite. Souvent ses périodes sont entrecoupées de parenthèses, & il use de beaucoup d'*hyperbates*, ou transgressions qui sont fort importunes, si l'on ne s'en sert à propos comme lui. Il paroît que Dion s'étoit proposé Thucydide pour modèle ; mais il eut avantage sur ce dernier, qu'on ne peut pas lui reprocher l'obscurité.

Outre l'Histoire de Dion & ses petits Traités dont nous avons déjà parlé, il semble que Suidas lui attribue quelque'autres compositions, comme la vie du Philosophe Arrien, les gestes des Trajan & quelques itinéraires. Raphaël Volateran le fait encore Auteur de trois Livres intitulés du Prince, & de quelques autres petits Traités de Morale. Il faut remarquer qu'il y a eu plusieurs Dion, un entr'autres qui vivoit un siècle avant Dion Cassius; il étoit aussi de Bithynie, Trajan l'aimoit beaucoup, il fut Orateur & Philosophe.



HERODIEN.

L'HISTOIRE d'Herodien reçoit sa première recommandation de ce qu'il déclare, dès l'entrée de son premier Livre, qu'il n'écrira que les choses de son tems, & ce qu'il a vu lui-même ou entendu de personnes croyables; mais qu'il en dira beaucoup où il a été employé. Sur la fin du second il fait une autre déclaration avec cette particularité, qu'en général son Histoire fera de soixante-dix ans, & comprendra le Gouvernement de tous les Empereurs qui ont succédé les uns aux autres, durant ce tems-là, c'est-à-dire depuis Marc-Aurele, ou Antonin le Philosophe, jusqu'au jeune Gordien, petit-fils du pre-

mier , & que quelques-uns , comme Jules-Capitolin , comptent pour le troisiéme du nom. Quant au style d'Herodien , Photius rend ce témoignage de lui , qu'il a écrit d'une maniere d'autant plus claire & plus agréable , que sans affecter trop les termes attiques , il en employe qui relevent beaucoup son discours. Il ajoute que comme on ne voit rien de superflu dans ses Ouvrages , aussi ne peut-on pas dire qu'il ait omis les choses nécessaires , ou qui doivent être sçues. Pour comble d'éloges , Photius ne feint point de dire , qu'eu égard à toutes les vertus de l'Histoire , il y a fort peu d'Auteurs à qui Herodien doive céder. Indépendamment des huit Livres que nous avons de son Histoire , Suidas nous apprend qu'il avoit fait beaucoup d'autres Ou-

vrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Il passa la plus grande partie de sa vie à Rome, à la Cour des Empereurs, où il eut la facilité d'apprendre une infinité de choses que rarement on apprend ailleurs.

Z O S I M E.

LE premier des six Livres de Zosime, qui comprend la suite des Empereurs depuis Auguste jusqu'à Probus, & qui alloit autrefois jusqu'à Dioclétien, est très-succint. Les cinq autres Livres sont beaucoup plus étendus, sur-tout quand il vient au tems de Théodose le Grand & de ses enfans, Arcadius & Honorius; parce qu'il parloit alors de ce qu'il avoit vu. Il

ne passe guères le second siège que mit Alaric devant Rome , & les sujets de divisions qu'on fit naître entre Honorius & lui. Aussi n'avons-nous que le commencement de son sixième Livre , la fin ne s'en trouvant plus. On ne doit point s'étonner si cet Auteur montra une aversion marquée contre le Christianisme. Idolâtre zélé il déferoit à toutes les superstitions du culte dans lequel il vivoit. Il est raisonnable de croire qu'il a beaucoup rapporté de choses en faveur du Paganisme , dont il ne voyoit pas volontiers la destruction ; mais cette infidélité ne doit point faire mépriser également toute son Histoire , qui contient souvent des morceaux très-curieux. Son style est recommandable au jugement de Photius , par sa pureté & par cette agréable douceur

douceur qui accompagne ordinairement ce qui est écrit intelligiblement ; ses phrases sont concises , comme le devoit avoir celui qui abrégéoit ce que d'autres avoient composé plus diffusément avant lui. Il s'est abstenu des Harangues & de tous ces ornemens qui ne conviennent qu'à la haute éloquence. Aussi faut-il avouer qu'il n'est nullement comparable aux premiers Historiens , dont nous avons déjà parlé.

P R O C O P E .

PR O C O P E étoit de Césarée en Palestine , d'où il vint à Constantinople dès le tems de l'Empereur Anastase. Suidas après lui avoir donné le surnom d'*Illustrius* ; le

K

nomme. Rhéteur & Sophiste. Cet Auteur est diffus, mais avec une abondance qui est plus Asiatique qu'Athénienne, & qui a souvent plus de superfluité que de vrai ornement. Photius n'a mis dans sa Bibliothèque que l'Abrégé de deux Livres de la guerre contre les Perses. Il le distingue d'un autre Procope, surnommé Gazeus, & qui étoit aussi Rhéteur de profession. Si j'osois suivre le jugement d'un des hommes de ce siècle, qui a le plus de connoissance de la Langue grecque, je croirois volontiers avec lui que le Livre des *Anecdotes* est un Ouvrage supposé & qu'on attribue faussement à l'Historien Procope. Ce qui est véritablement de lui est écrit d'un style bien différent de celui de cette Satyre. D'ailleurs ces *Anecdotes* si connues par les invectives

tives qu'elles contiennent contre l'Empereur Justinien, contredisent tout ce qu'on voit dans les Livres de la guerre contre les Perses, il y loue le courage, la libéralité, la douceur & la magnificence de cet Empereur. Seroit-il possible que le même homme se soit plu ainsi à dire le pour & le contre? Une infinité de Sçavans, à la tête desquels je mets Boniface Molini, paroissent croire que les *Anecdotes* ne sont point de Procope, & que cette pièce est très-suspecte.

A G A T H I A S.

A G A T H I A S déclare lui-même qu'il suivoit le Barreau de Smyrne en qualité d'Avocat. Il avoue que la Poësie occupa sa jeu-

nessé , & qu'il donna plusieurs petits Poëmes en vers hexametres , sous le nom de *Daphniques*. Il se dit encore Auteur d'un Recueil d'Epigrammes de diverses mains , dont je pense qu'on voit une grande partie dans l'Anthologie Grecque sous son nom ; c'est ce qui rend son style si agréable & si fleuri. Cet Auteur n'écrivit que depuis la mort de Justinien , sous l'Empire de Justin II , comme il le déclare lui-même , commençant son Histoire par la fin de celle de Procope. On voit des Lettres & des Harangues directes dans tous ses Livres. Non content de pénétrer dans les Conseils pour découvrir les causes principales des événemens , il en juge souvent ; & contre l'usage de Xenophon & de César , qui ne font jamais voir ce

qu'ils pensent des choses, il dit son avis.

Une observation à faire ici ; c'est que Procope & Agathias, qui sont souvent si opposés entr'eux, se sont réunis en ce qui concerne la grandeur & l'indépendance de nos Rois. Procope reconnoît dans le troisième Livre de la guerre gotique, qu'il n'y avoit qu'eux de Monarques au monde avec les Empereurs Romains, qui eussent le droit de faire empreindre leur image sur la monnoie d'or ; de sorte que le Roi même de Perse, qui prenoit de si glorieux titres, n'eût osé entreprendre d'en faire autant. Agathias parlant du Roi Theodebert, dit qu'il fut grandement indigné de voir que l'Empereur Justinien prenoit entre autre qualité celle de *Francicus*,

comme s'il eut dompté les François, & qu'il eut possédé quelques droits d'autorité sur eux.

Entre plusieurs choses très-remarquables qui se trouvent dans les cinq Livres de l'Histoire d'Agathias, il faut faire attention à ce qu'il dit de la suite des Monarchies orientales vers la fin du second, mais principalement ce qu'il ajoute dans le quatrième de la succession des Rois de Perse.

Outre les soins qu'Agathias a apportés à bien traiter ce sujet, il avoit été aidé dans cette partie par Sergius, qui lui communiqua des Mémoires importans tirés des Annalistes & Bibliothécaires des Rois de Perse.



SALLUSTE.

ON a reproché à cet Ecrivain d'avoir souvent employé des mots nouveaux , des translations audacieuses , comme les nomme Suetone , & des phrases purement grecques , dont Quintilien donne cet exemple : *Vulgus amat fieri*. On lui impute encore d'être trop concis dans ses expressions , & d'avoir rendu par là son style obscur & difficile. Aussi Quintilien conseille-t-il aux jeunes gens de s'attacher plus à la lecture de Tite-Live qu'à celle de Salluste.

Nous n'avons que des lambeaux de la principale Histoire de Salluste , dont la fondation de Rome faisoit le commencement. Mais il nous reste

deux pièces entières de lui , la conjuration de Catilina & la guerre contre Jugurtha.

On peut tirer de Salluste un témoignage certain que tous les jugemens qui se font des mœurs des hommes par leurs écrits , ne sont pas toujours recevables. Jamais personne n'a dit de plus belles sentences que lui en faveur de toutes les vertus , ni fait de plus fortes invectives contre le luxe & l'avarice de son tems : cependant on sçait que ses débauches le firent chasser du Sénat par les Censeurs , & qu'ayant été surpris en adultere par Milon , il ne put éviter le fouet & l'amande qu'on lui fit payer avant que de le laisser aller. Il revint si riche d'Afrique , & pilla tellement cette Province , qu'il acquit des biens considérables à Rome , des loge-

mens somptueux , avec des jardins immenses , qu'on appelle encore aujourd'hui les jardins de Salluste. Sa vie a donc été bien différente de ses écrits , & son seul exemple suffit pour prouver que des gens de bien peuvent faire de mauvais Livres , & des personnes vicieuses en composer de bons.

Entre les choses qu'on remarque de lui , & qui vont le plus à la recommandation de son Histoire ; c'est de s'être embarqué tout exprès pour aller reconnoître en Afrique les places dont il vouloit faire la description ; parce qu'elle étoit nécessaire à l'intelligence de ce qu'il écrivoit. L'on assure encore que Salluste fit provision de beaucoup de Livres écrits en Langue Punique , dont il se faisoit donner très-soigneusement l'interprétation , afin

de s'en prévaloir dans ses Ouvrages Historiques.

C É S A R.

C É S A R ne doit pas seulement sa haute réputation à ses actions militaires, les Lettres y ont autant contribué que les armes. Dès sa plus tendre jeunesse il composa la louange d'Hercule, & fit la Tragédie d'Œdipe, outre quelques autres qui furent nommés *Julies*, & dont Auguste défendit depuis la publication. Nous ne pouvons pas dire quel étoit ce Poëme, nommé *Iter*, dont parle Suetone; mais quant à l'Epigramme qu'on lui attribue sur ce jeune Thracien qui tomba dans l'Hebre, en se jouant sur la glace, c'est une des plus délica-

tes pièces de toute la Poësie Latine. Il n'a pas moins excellé parmi les Orateurs , & ses Harangues pour les Bithyniens , pour la Loi Plautie , pour Decius Samnite , pour Sextilius ; ainsi que beaucoup d'autres que nous n'avons plus , en rendoient autrefois des témoignages certains. A l'âge de vingt-un an il accusa solennellement Dolabella ; & n'étant encore que Questeur il fit les Oraisons funébres de sa Tante Julie , & de sa Femme Cornélie. Ses deux Anti-Catons montrèrent ce qu'il pouvoit dans la Satyre , & ses deux autres Livres de l'Analogie lui donnerent place entre les Grammairiens.

Il composa quelques Traités des Auspices , d'autres des Augures ; il donna encore un Traité sur le mouvement des Astres. Mais de

K vj



tant de pièces différentes , ses Commentaires sont le seul morceau qui nous reste aujourd'hui. Il paroît par le seul titre de ces Commentaires , que César n'avoit pas dessein d'écrire une Histoire parfaite. Ils sont si nus , dit Ciceron , & si dépouillés de tous les ornemens qu'il étoit capable de leur donner , qu'on ne les doit prendre que pour des Mémoires dressés de sa main , pour ceux qui auroient voulu s'appliquer à faire l'Histoire de son tems ; mais personne n'a été assez téméraire pour oser mettre la main à cet Ouvrage. La maniere d'écrire élégante & pure de César est ordinairement comparée à celle de Xenophon. Quoiqu'il soit concis il n'a rien d'obscur qui lui doive être imputé ; parce que les endroits où il semble un peu difficile , ont

été sans doute corrompûs. Quant aux choses que traite César dans ses Commentaires , ce sont ses propres actions qu'il décrit , & il ne nous dit guères d'événemens qu'il n'ait vus. Suetone néanmoins l'accuse par la bouche d'Asinius Pollio , de n'avoir point toujours été exact , soit par crédulité , soit qu'il déféra à de faux rapports : de sorte qu'Asinius ne doutoit pas que si César eût vécu , il n'eût remis la main à ces mêmes Commentaires , & qu'il ne les eût corrigés en beaucoup d'endroits.

Il s'est trouvé des Critiques qui ont soutenu , que ni les trois Livres de la guerre civile , ni les sept de celle des Gaules n'étoient point de César. Cette opinion n'est appuyée sur aucun fondement solide. Mais à l'égard du huitième Livre on s'ac-

corde assez pour l'attribuer à un certain Hirtius qui a fait aussi les Commentaires des guerres d'Alexandrie , d'Afrique & d'Espagne.

Le grand Selim fit mettre en Arabe les Commentaires de César , & l'on assure que cette lecture lui étoit familière , & qu'elle contribua pour beaucoup aux conquêtes de tant de Provinces dont il augmenta son Empire. Il est bon d'observer qu'Henri IV. prit la peine de traduire en françois ces mêmes Commentaires. Ce fut sous Florent Chrétien , son Précepteur , qu'il entreprit un Ouvrage si digne de lui. Casaubon , qui nous assure les avoir vu écrits de la propre main de ce Monarque , ajoute que Sa Majesté lui dit qu'elle avoit aussi travaillé à dresser d'autres Commentaires de ses propres actions ,

qu'elle acheveroit aussi-tôt que le loisir le lui permettroit ; il ne plut pas au Ciel de le lui donner , & sa mort précipitée par un crime plus détestable que celui des assassins de César , nous a privé de ces seconds Commentaires qui eussent pu mettre encore plus de ressemblance entre ces deux Princes qu'il n'y en a ; quoique la clémence , la valeur , & assez d'autres vertus , où ils ont excellé tous deux , les aient rendus très-conformes , sans parler de l'égalité de leur fin.

T I T E - L I V E .

IL s'est trouvé des personnes qui ont donné le même éloge à Tite-Live que Seneque le Rhéteur attribue à Ciceron , d'avoir eu l'esprit égal

à la grandeur de l'Empire Romain. Tite-Live avoit écrit avant de venir à Rome , sous l'heureuse domination d'Auguste , des Dialogues Philosophiques qu'il lui dédia , & qui lui acquirent l'amour & la protection d'un Monarque le plus favorable aux Muses qu'elles eurent jamais. Outre ces Dialogues dont parle Seneque , nous apprenons de Quintilien qu'il avoit encore donné d'excellens préceptes de Rhétorique , dans une Lettre adressée à son fils. Mais le plus considérable de ses Ouvrages fut l'Histoire que nous avons de lui , qui alloit depuis la fondation de Rome , jusqu'à la mort de Drusus en Allemagne. Elle n'étoit pas au commencement divisée par Decades comme nous la voyons. C'est une distribution récente , dont on ne trouve aucun vestige , ni

dans Florus son Abréviateur , ni dans aucun autre ancien Auteur. De cent quarante ou cent quarante-deux Livres qu'elle contenoit , il ne nous en reste plus que trente-cinq , encore ne se suivent-ils pas , puisque toute la seconde Décade nous manque , & que nous n'avons que la première , la troisième & la quatrième , avec la moitié de la cinquième , qui fut trouvée dans *Worms* par Simon Grynéus. L'on a aussi recouvré depuis peu le commencement du quarante-troisième Livre , par le moyen d'un Manuscrit de la Bibliothèque du Chapitre de Bamberg : mais ce fragment n'a point été reçu sans contestation. Pour le surplus des quatorze Décades , il faut se contenter du sommaire que Florus en a dressé. Si les trois Décades & demie que nous

avons de Tite-Live nous font regretter la perte de celles qui nous manquent, elles font d'ailleurs suffisantes pour nous faire approuver les éloges qu'il a reçus des anciens. Alphonse rendit encore à Tite-Live un hommage bien glorieux, en faisant demander par son Ambassadeur, aux Citoyens de Padoue, l'os du bras de ce grand homme qu'il fit transporter à Naples avec beaucoup de pompe.

On a reproché à Tite-Live d'avoir employé quelques expressions provinciales dans son Histoire; mais Pignorius croit que cette Patavinité, dont on a tant parlé, regardoit seulement l'Orthographe de certains mots, où Tite-Live, comme Padouan, employoit une lettre pour une autre à la mode de son pays, écrivant *sibe* & *quasè*

pour *sibi* & *quasi*. Quelques-uns pensent qu'elle consistoit simplement en une répétition de plusieurs synonymes dans une même période contre ce qui se pratiquoit à Rome, où l'on n'aimoit pas cette redondance qui faisoit remarquer les étrangers. Il est peu d'Historiens qui se soient plu à rapporter autant de prodiges que Tite-Live. Tantôt un Bœuf a parlé, tantôt une Mule a engendré, tantôt les hommes & les femmes ont changé de sexe. Ce ne sont que pluies de cailloux, de chair, de craye, de sang & de lait, &c. Mais Tite-Live ne rapportoit, sans doute, toutes ces vaines créances, que comme les opinions du Peuple, & des bruits incertains dont lui-même se mocquoit le premier, protestant souvent qu'il ne les rapportoit qu'à cause de l'im-

pression qu'ils faisoient sur la plupart des esprits , ce qui pouvoit avoir quelque influence sur les affaires de son tems.

Le séjour que Tite-Live fit à Rome , & la faveur d'Auguste lui fournirent le moyen de prendre des instructions nécessaires à la composition de son Histoire. Il en fit une partie dans la capitale de l'Empire , & l'autre à Naples , où il se retiroit quelquefois pour travailler avec moins de distraction. Après la mort d'Auguste il retourna au lieu de sa naissance , où il fut reçu avec beaucoup d'honneurs : il mourut à Padoue la quatrième année du regne de Tibere , & le propre jour des Calendres de Janvier , qui fut aussi le dernier de ceux d'Ovide , selon l'observation d'Eusebe dans ses Chroniques.

V E L L E I U S P A T E R C U L U S .

QUOIQUE les deux Livres de Vellejus Paterculus n'eussent pour but que de donner un sommaire de l'Histoire Romaine , depuis la fondation de Rome , jusqu'au tems où il vivoit , qu'on sçait par lui-même avoir été celui de l'Empereur Tibere ; cependant son Ouvrage remontoit beaucoup plus haut ; puisque le commencement du premier Livre nous manquant , nous ne laissons pas que d'y voir les antiquités de beaucoup de Villes plus anciennes que Rome , dont il ne parle qu'après avoir examiné l'origine des autres. Cet Auteur étoit d'illustre naissance , & comme Tribun militaire il avoit

beaucoup voyagé. L'on peut juger de là que s'il eût écrit cette Histoire entière & étendue qu'il promit si souvent, nous y aurions trouvé une infinité de choses très-considérables. On doit le croire avec d'autant plus de raison, que dans le peu qui nous reste de lui, où il ne représente rien que par abrégé, l'on y remarque néanmoins beaucoup de particularités d'autant plus estimables, que c'est le seul lieu où elles s'apprennent par le silence des autres Historiens, ou par la perte d'une partie de leurs travaux.

Le style de Velleius Paterculus est très-digne de son siècle, qui est encore celui du beau langage. Il excelle sur-tout quand il blâme ou loue ceux dont il parle. On lui reproche d'avoir donné des éloges

ridicules , non-seulement à Tibere , mais même à son favori Séjan. Mais qu'a-t-il fait en cela qui n'arrive à tous ceux qui donnent de leur vivant l'Histoire de leur tems ? Si on observe tous les événemens qu'il rapporte , il s'en trouvera fort peu qu'il ne finisse par une de ces réflexions sententieuses que les Rhéteurs Latins n'ont pu nommer autrement que du mot grec *Epiphonème* , dont nous sommes aussi contraints de nous servir. Il a montré son inclination extrême pour l'éloquence dans l'invective qu'il fait contre Marc-Antoine , au sujet de la proscription & de la mort de Ciceron.

Outre les deux Livres de l'Histoire de Velleius Paterculus , l'on a fait voir un fragment qui lui est attribué , touchant la défaite de

quelques Légions Romaines au pays des Grifons, & de celle entr'autre que ce petit écrit nomme *la Divine*. L'on y lit qu'il ne se sauva de cette Légion que le seul *Verres*, que Ciceron depuis fit condamner avec infâmie, pour avoir, étant Proconsul de Sicile, usé d'extorsions dans cette Province. Mais la plûpart des Sçavans réclament contre cette pièce, qu'ils soutiennent être supposée. Laisant à part le jugement des Critiques, il demeure constant à l'égard du vrai texte de cet Auteur, que, hors les fautes qui viennent plutôt de ses Copistes que de lui, & des copies que de l'original, nous n'avons rien de plus pur dans toute la latinité, ni de plus digne des tems d'Auguste & de Tibere.

QUINTE-

QUINTE-CURCE.

ALÉXANDRE peut se consoler de n'avoir pas eu, comme Achille, un Homère pour chanter ses louanges, puisqu'il a trouvé parmi les Latins un Historien de sa vie, tel que Quinte - Curce. On croit communément que les deux premiers Livres de cet Auteur sont perdus avec la fin du cinquième, le commencement du sixième, & quelques endroits du dixième, où il paroît manifestement des lacunes. Ce n'a point été Quintianus Stoa, mais Christophe Bruno qui a suppléé les deux Livres qui manquoient au commencement, se servant de ce qu'Arrien, Diodore, Justin & quelqu'autres nous ont laissé sur

Aléxandre le Grand. Au surplus, Henri Glaëran n'est suivi par personne dans sa distribution de l'Histoire de Quinte-Curce en douze Livres, rétablissant les deux premiers, & divisant le reste en dix autres, au lieu de huit ordinaires.

Quinte-Curce a eu des Censeurs. Le même Glaëran que je viens de citer lui reproche plusieurs erreurs de Géographie, comme d'avoir confondu le Mont Taurus avec le Caucase, le Jaxartez de Pline avec le Tanais, &c.

Mascardi attaque Quinte-Curce d'un autre côté, il trouve qu'il est excessif dans l'usage des Sentences, & l'accuse d'en avoir fait souvent prononcer de disproportionnées à la condition de ceux dans la bouche desquels il les met; tel est la Harangue des Schytes à Aléxandre,

qu'on trouve dans le septième Livre. Mais si je voulois donner ma censure ainsi que les autres sur cet Auteur, je lui reprocherois plutôt la corruption de sa morale, que des erreurs de Géographie & de Réthorique. Après avoir reconnu en plus d'un endroit comme Alexandre se servit de l'Eunuque Bagoas, au même usage qui l'avoit rendu tout-puissant sur les affections de Darius; il a l'audace d'écrire ensuite que les voluptés d'Alexandre étoient toutes naturelles & permises. Ces fautes de Quinte-Curce ne peuvent être excusées, quelque licence qu'on puisse alléguer des Grecs & des Latins sur ce sujet. Malgré tous ces défauts, on convient en général qu'il a très-bien & très-agréablement écrit. L'opinion de Lipse est que les Princes

ne doivent point avoir de lecture plus ordinaire que celle de cet Auteur.

T A C I T E.

TOUTES les impressions de Corneille Tacite mettent ses Annales avant son Histoire, à cause, sans doute, que celles-là commencent de plus loin, traitant des derniers tems d'Auguste, jusqu'à la fin de l'Empire de Néron, dont néanmoins les deux dernières années & une partie de la précédente nous manquent. On ne sçauroit douter cependant que Tacite n'eût composé l'Histoire la première, comme plus voisine de son tems, puisqu'il la cite dans la onzième de ses Annales, où il renvoie son Lecteur, à ce

qu'il avoit déjà écrit des actions de Domitien , dont on ne peut dire qu'il ait parlé ailleurs que dans les Livres de son Histoire. Il ne nous en reste que cinq , & la conjecture de Lipse est qu'il y en a bien quinze de perdus. Puisqu'ils s'étendoient depuis Galba jusqu'à la mort de Domitien , ce qui renferme une espace de vingt-huit ans pour le moins , il est vraisemblable que la plus grande partie manque , vu que les cinq que nous avons ne comprennent guères que ce qui se passa durant une année & quelques mois. Leur style est un peu plus étendu & plus fleuri que celui des Annales qui sont écrites d'une manière très-pressée ; quoique l'éloquence de Tacite paroisse par-tout dans son genre d'écrire grave , & qui a je ne sçais quoi de cette sublimité

dont Démosthènes ne s'éloigne jamais.

La traduction de cet Auteur dans presque toutes les Langues, est une preuve certaine de l'état qu'en ont fait toutes les Nations. Outre ses Commentaires & son Histoire, il a écrit un Traité des divers peuples qui habitoient l'Allemagne de son tems, avec un autre Livre de la vie de son beau-pere Agricola.

Quelques-uns lui attribuent encore celui des causes de la corruption de l'éloquence latine, que d'autres donnent à Quintilien, & qui n'est peut-être ni de l'un ni de l'autre, selon la conjecture de Lipse. Quant au Recueil des Faceties ou Contes plaisans que Fulgentius Planciades cite sous le nom de Tacite, c'est une pure supposition qui n'a jamais trompé que ce Grammairien.

Quoique le style de Tacite soit en général très-concis, il ne laisse pas de faire en plusieurs endroits des digressions, telle est, par exemple, celle du Dieu Serapis, dans le quatrième Livre de son Histoire, & cette autre du cinquième, où il parle de Moïse & de la Religion des Juifs. Il n'est pas moins sententieux que Thucydide ou Salluste; mais c'est avec ce merveilleux artifice que toutes les maximes qu'il pose s'engendrent de la nature du sujet qu'il traite. Non-seulement on apprend de lui l'événement des choses passées, mais il en découvre encore presque toujours les causes. Une autre observation que d'autres on faite avant moi, c'est que son silence même est très-instructif; c'est ainsi qu'au rapport des Anciens le Peintre Timante im-

primoit dans ses Tableaux plus de choses pour la pensée , qu'il n'en exposoit à la vue des Spectateurs.

F L O R U S.

LE style de l'abrégé de l'Histoire Romaine en quatre Livres est entièrement poétique ; Florus n'a fait aucune difficulté d'employer librement des Hemistiches de Virgile , & en général sa diction tient plus du Déclamateur que de l'Historien. Rien n'est plus outré que l'hyperbole qu'emploie cet Historien , lorsqu'il rapporte l'expédition de Decimus Brutus le long de la Côte Celrique , de celle de Galice & de Portugal. Il assure que Brutus ne voulut jamais arrêter sa course victorieuse , qu'après avoir recon-

nu la chute du Soleil dans l'Océan , & entendu avec horreur l'extinction de son feu dans les eaux de la mer , ce qui lui imprimoit une certaine appréhension d'être sacrilège , & d'avoir plus fait que sa Religion ne le permettoit. Malgré ce défaut , on doit avouer cependant que Sigonius est injuste , quand il passe jusqu'à cette extrémité de le nommer *inepte*. La façon dont Florus traite chaque guerre à part , ne méritoit pas une si forte censure. Il y a dans ces Ouvrages des pensées très-ingénieuses , & exprimées avec force & véhémence. Si on en excepte quelques endroits qui peuvent être nommés froids , les comparant aux autres , le reste contient un grand nombre de Sentences & de préceptes qui ne pouvoient être mieux rendus.

Il est difficile de sçavoir si c'est le même Florus qui a fait les quatre Livres dont on vient de parler, & qui a dressé les argumens sur tous ceux de Tite-Live. Quoiqu'il en soit on se tromperoit grossièrement si l'on croyoit que l'intention de Florus eut été de réduire en épitôme, dans ses quatre Livres, l'Histoire entiere de Tite-Live; puisqu'il ne la suit pas en beaucoup de lieux où il a des opinions tout-à-fait particulieres. Elles sont telles sur-tout à l'égard de la Chronologie, qu'il est très-dangereux de le prendre pour guide en cela, à cause des fautes considérables qu'il a commises

Quelques personnes font Seneque Auteur de l'Histoire compendieuse de Florus, parce que Lactance rapporte dans le quinzième Chapitre

du septième Livre de ses Institutions Divines une division de l'Empire Romain en quatre saisons différentes, lui attribuant par métaphore l'enfance, la jeunesse, l'âge viril & la vieillesse de notre humanité, ce qu'il dit être de l'invention de Seneque. Or, parce que cette même division se voit dans la Préface des Livres de Florus, ils concluent qu'ils sont de Seneque, & que le nom de Florus n'y doit être considéré que comme supposé : cependant quiconque prendra garde aux textes de ces deux Auteurs, y remarquera facilement de très-grandes différences. Il est beaucoup plus vraisemblable que Florus a voulu se servir de la pensée de Seneque en la diversifiant à sa manière, & se la rendant propre par les chan-

gemens qu'il y apporte , que d'attribuer ses Ouvrages à Seneque.

S U E T O N E.

PERSONNE ne parle de l'Histoire Romaine sans citer Suetone avec éloges , & ce qu'il nous a donné des douze premiers Césars , le met au rang des principaux Auteurs Latins. Il fut Secrétaire de l'Empereur Adrien ; on dit que cette charge lui fut ôtée à cause de quelques brusqueries dont on trouva mauvais qu'il eût usé envers l'Impératrice Sabine. Mais cette disgrâce fut utile au Public ; puisqu'elle le plongea sans doute dans un loisir studieux & littéraire.

Outre les Ouvrages historiques de Suetone nous avons encore son

Livre des Grammairiens illustres , & celui des Rhéteurs , dont la meilleure partie nous manque , aussi bien que d'un autre qui contenoit la vie des Poëtes. Car celle de Térence est presque toute de la composition de Suetone ; celles d'Horace , de Juvenal , de Lucain & de Perse sont encore vraisemblablement de la même main. Quoiqu'il en soit , on assure que S. Jérôme le prit pour modèle dans ce genre d'écrire , quand il dressa son Catalogue des Écrivains Ecclésiastiques ; mais il ne faut pas croire que ce qu'on voit de la vie de Pline l'aîné , sous le nom de Suetone , soit de lui.

L'on voit les titres de plusieurs autres compositions de Suetone que nous avons perdues , dans Aulugelle , Servius , Tzetzez , & sur-tout

dans Suidas qui lui attribue les Livres des jeux que pratiquoient les Grecs, des Spectacles que représentoient les Romains, de la République de Cicéron, des Habits, des Paroles injurieuses, de la Ville de Rome & quelques autres. Aufone parle d'un autre Traité de Suetone touchant les Rois, dont Pontius Paulinus avoit fait un Poëme en l'abrégeant.

Quant à son Histoire particulière des douze premiers Empereurs, il se trouve des Critiques qui assurent que le commencement du premier Livre nous manque, se fondant sur ce qu'il n'y a point d'apparence que Suetone n'ait rien écrit de la naissance des premières années de Jules-César ; puisqu'il a pris la peine de rechercher l'origine d'onze autres Monarques qui

ont succédés à celui-là, & dont il nous a donné les vies. Il y a travaillé, selon le jugement de Saint Jérôme, avec la même liberté que des Souverains si absolus s'attribuoient dans une condition exempte de toute sorte de crainte. Muret tourne cela au desavantage de Suetone, & prétend qu'en parlant ainsi, S. Jérôme a voulu le blâmer : car il seroit à souhaiter, ajoute Muret, que nous n'eussions point appris tant de débauches & tant de vices honteux qu'ont pratiqués les Tibère, les Néron, les Caligula. Ces ordures font rougir le Lecteur le plus hardi; & si ce que dit un Ancien est véritable, qu'il n'y a guère de différence entre celui qui décrit de pareilles infamies, & celui qui les enseigne, à peine pourrons-

nous excuser Suetone de s'en être acquitté de la maniere qu'il a fait.

J U S T I N.

QUELQUES-UNS croient qu'on a tort de se plaindre des Abréviateurs ; parce que sans avoir été cause de la perte des Ouvrages qu'ils ont abrégés , il nous est demeuré , par leur moyen , de quoi nous consoler de ce qui nous manque aujourd'hui. Ceux qui sont de cette opinion doivent avoir des obligations à Justin , qui a si heureusement réduit en petit le grand travail de Trogue Pompée. Cette Histoire étoit divisée en quarante Livres , dont Justin n'a point changé le nombre , non plus que le titre d'Histoire Philippique , fondé in-

dubitablement sur ce que depuis le septième jusqu'au quarante-unième Livre, c'étoit une narration continue de l'Empire des Macédoniens, qui doit son commencement à Philippe, Pere d'Aléxandre le Grand.

Il y a de quoi s'étonner que dans un travail si pressé & si racourci qu'est celui de Justin, il n'ait pas laissé d'y donner lieu à quelques digressions. Quoique sa maniere d'écrire soit si excellente qu'on l'a jugée digne du siècle d'Auguste, plutôt que de celui des Antonins; on ne laisse pas que de le censurer en d'autres choses qui sont de plus d'importance que son style. Pererius l'a convaincu de beaucoup d'erreurs sur ce qui concerne les Juifs; & Vopiscus le met au nombre des Historiens qui n'ont pu éviter le mensonge. Mais on

doit regarder cette accusation comme fort légère ; puisqu'il range également dans cette classe Tite-Live , Salluste & Tacite. Ce dont on ne sçauroit excuser Justin , regarde la Chronologie où il s'est souvent mépris ; & ce qui rend sa faute plus grande , c'est que la réputation de Trogue Pompée oblige à croire que ces erreurs sont plutôt de l'Abbréviateur que de l'Auteur original. C'est le jugement de ceux qui ont le plus travaillé aux meilleures éditions de Justin.



AMMIEN MARCELLIN.

AMMIEN Marcellin étoit Grec , ainsi qu'il le déclare lui-même à la fin de son dernier Livre , & on sçait par une Epître que lui écrit Libanius qu'il étoit Citoyen d'Antioche. Il se retira depuis la mort de l'Empereur Valens à Rome, où il est probable qu'il composa son Histoire. De trente-un Livres de son Histoire qu'il entamoit par la fin de Domitien , ou par le commencement de Nerva , jusqu'à la mort de Valens , les treize premiers se trouvent perdus , & il ne nous en reste plus que les dix-huit qui suivent , encore sont-ils remplis d'imperfections que l'injure du tems & la témérité des Critiques y ont

causées. Il est aisé de juger que les Livres de l'Histoire d'Ammien qui nous manquent , étoient écrits beaucoup plus sommairement que ce que nous en avons ; puisqu'il avoit compris dans les treize premiers le tems d'un si grand nombre de Césars qu'on en compte depuis Nerva jusqu'à Constantius , qui fait le commencement du quatorzième Livre , tout le reste des autres suivans étant employé à décrire ce qui se passa depuis ce dernier Empereur jusqu'à Gratien , sous sept regnes seulement.

Cet Auteur est du nombre de ceux qui ont écrit les choses qu'ils ont vues , & où souvent ils ont eu grande part ; ce qui lui donne quelque chose de commun avec César & Xenophon. Une des considérations qui doit le plus nous faire

estimer son Histoire , est que nous n'en avons point d'autres qui nous donne la connoissance de beaucoup d'antiquités gauloises , comme fait celle-là , & qui nous explique si bien les origines des premiers François , Allemands & Bourguignons , dont elle parle si souvent. On reproche à Ammien d'avoir interrompu , dans une infinité d'endroits , le fil de sa narration , pour agiter des questions de Philosophie qui n'ont presque rien de commun avec les matieres qu'il traite. Outre cette vicieuse ostentation de sçavoir , qu'on reprend dans Ammien , on lui reproche encore d'avoir fait de certaines descriptions poëtiques , toujours déplacées dans une Histoire.



DE ZENON.

IL y a plusieurs Zenons , comme l'on peut voir dans Diogène Laërce , qui en nomme jusqu'à huit , dont les uns ont été Historiens , les autres Médecins ou Grammairiens , & la plûpart grands Philosophes. Celui dont il est ici question étoit de Citie , & le Fondateur de la Secte des Stoïciens : Ces Philosophes étoient très-sévères , & les plus opposés aux Epicuriens , qui mettoient le souverain bien dans la volupté : pour eux ils le constituoient en ce seul point de vivre conformément à la nature , c'est-à-dire vertueusement & selon l'usage de la droite raison ; parce que suivant leur Doctrine nous

sommes tous naturellement portés à cela. Zenon enseignoit publiquement dans Athènes. Il y vint par un naufrage , qu'il réputa depuis si avantageux , qu'on l'entendit souvent depuis se louer de la faveur des vents qui l'avoient fait si heureusement échouer dans le port de Pirée. Il se porta à l'étude sur la réponse , dit-on , d'un Oracle qu'il avoit consulté touchant le cours de sa vie , par lequel la couleur des morts lui étoit recommandée , ce qu'il interpréta fort bien du teint pâle que contractent ordinairement les hommes studieux.

Le meilleur éloge qu'on puisse faire de Zenon , est de dire que les plus grands hommes de la République Romaine faisoient gloire de suivre ses principes ; les Catons , les Tacites , les Thrasées , les

Varrons , & les Marc - Antonin étoient Stoïciens.

Les Anciens ont reproché beaucoup de choses , tant à Zenon en particulier , qu'en général à ceux de sa Secte. On s'est plaint de lui de ce qu'il avoit écrit que la connoissance des Arts libéraux étoit fort inutile , comme on peut voir dans Diogène , & de ce qu'il établissoit la communauté des femmes dans sa République , avec quelques autres pareilles maximes , qui ne peuvent pas être bien défendues. Malgré ces erreurs nous sommes contraints d'avouer que Zenon fut un très grand homme. Le seul catalogue de ses Œuvres montre bien qu'il ne méprisoit pas les Sciences ainsi qu'on a voulu le lui imputer. Il est bon de faire observer ici qu'on ne doit faire nul état de tout

ce

ce que Cicéron & Plutarque ont écrit contre les Stoïciens, parce que l'un & l'autre étant Académiques, ils ont beaucoup donné à leurs passions, & se sont trop ouvertement déclarés ennemis du Portique.

P L A T O N.

ON a fait tout ce qu'on a pu pour rendre miraculeuses la naissance & la mort de Platon. On l'a fait naître d'une Vierge, & mourir le jour qu'il étoit venu au monde. Seneque, & depuis Marsile Ficin, ajoutent que les Mages qui se trouverent dans Athènes lui sacrifierent dès-lors, comme à celui que le Ciel avoit manifestement favorisé, lui accordant une révolution

de neuf fois neuf années. Les premiers Chrétiens, & principalement S. Augustin, ont fort exakté la maniere de philosopher, déclarant qu'ils n'y voyoient presque rien qui fût contraire à la foi. En effet, on ne sçauroit nier que Platon n'ait enseigné très expressément l'éternité d'un seul Dieu. Il montre au second Livre de sa République, comme ce même Dieu, qui est l'Auteur de tout ce qu'il y a de bien au monde, ne fut jamais la cause d'aucun mal. L'immortalité de l'ame est établie presque dans tous ses Dialogues. Dans son Epinomis il dit qu'on doit bien prendre garde qu'il y ait une plus grande vertu que celle de la Religion & de la piété envers Dieu, & non content d'avoir prescrit le culte divin au huitième Livre de ses Loix, il condamne

à perdre la vie dans le dixième, ceux qui seront convaincus d'irréligion & d'impiété. Enfin il se rencontre tant de conformité entre la Doctrine Académique & celle de l'ancien Testament, que quelques-uns des premiers Docteurs de l'Eglise n'ont point douté que Platon n'eut pris connoissance des Livres judaïques en son voyage d'Egypte. Eusebe le montre en divers lieux de sa Préparation Evangélique, & il fait voir, particulièrement dans le douzième Livre, que la République décrite par ce Philosophe, & celle de Moïse, n'ont presque été qu'une même chose. Les Juifs étoient divisés en douze Tribus : Platon a fait la même distribution de ses Citoyens. Jérusalem étoit une Ville Méditerranée, Platon veut que la sienne soit distante

de la mer de quatre-vingt stades ; & il décrit son territoire peu différent de celui de Jérusalem : aussi Clément d'Alexandrie approuve le mot de Numenius, Pythagoricien, qui nommoit Platon le Moïse Athénien.

L'estime singulière que les Payens faisoient de Platon obligerent quelquefois les Peres de l'Eglise à le censurer vivement ; parce que cet estime trop grande étoit scandaleuse , & faisoit un grand tort à la Religion, dans un tems où le Christianisme commençoit à s'établir. Nous voyons dans Origène que Celse avoit eu assez d'impiété pour soutenir que Jesus-Christ tenoit de Platon les plus belles Sentences qu'il eût dites , & particulièrement celle qui porte qu'un chameau passeroit plus aisément par le trou

d'une éguille , qu'un homme riche n'entreroit au Royaume des Cieux ; parce que ce Philosophe a écrit qu'il étoit impossible d'être fort bon & fort riche tout ensemble. Ceux qui ont eu de ces passions indiscrettes pour lui & pour ses Ouvrages , trouvoient que la naissance du monde étoit bien mieux arrangée dans le Timée que dans la Genese. Ce beau pays que Socrate décrit à Simmias dans le Phædon , avoit beaucoup plus de grace que le Paradis terrestre , & la fable de l'Androgyne étoit sans comparaison mieux inventée que tout ce que Moïse a dit de l'extraction d'Eve de l'un des côtés d'Adam. C'est ainsi que de ce tems-là les Gentils qui voyoient ruiner leurs Autels , tâchoient de leur part à profaner l'Écriture Sainte. Au lieu de re-

connoître qu'Homère & Platon ont déguisé dans leurs Contes fabuleux ce qu'ils avoient appris en Egypte des Livres de Moïse, plus anciens de tant de siècles qu'aucun Auteur profane, ils aimoient mieux soutenir le contraire, & vouloir que Moïse eût été le Copiste des inventions d'Hérodote & d'Homère. Ainsi le même Celse compare dans un autre endroit d'Origène, l'embrasement de Sodome & de Gomorrhe à celui que les Poëtes veulent qu'ait causé la témérité de Phaëton dans le monde; il compare encore la chute de Lucifer à celle de Vulcain, Samson à Hercule, Elie à Phaëton, Joseph à Hypolite, Nabucodonosor à Lycaon, Jonas à Arion, &c.

Je n'ai rapporté tout ceci que pour faire voir les raisons qu'ont

eu quelques Peres de condamner avec chaleur le Philosophe dont je parle ; puis que les Payens d'alors, contre qui ils étoient tous les jours aux prises, osoient bien le mettre au-dessus de ceux que le S. Esprit a dictés. A présent que cette considération cesse, vu qu'il n'y a rien à craindre de tel, que le Paganisme n'est plus, & qu'encore que le monde ne soit pas purgé d'impies, il ne se trouve cependant plus personne qui préfère aujourd'hui Saturne a Dieu le Pere, ni Platon à Jesus-Christ, on peut bien dans un tems si différent rendre sans aucun risque l'hommage qui est dû à la science & à la vertu de Platon, sans porter aucun préjudice à la Religion.

P Y R R H O N.

ANTIGONIUS Carystius disoit que Pyrrhon ne vouloit pas se détourner , ni pour un chariot , ni pour un précipice , ni pour la rencontre d'un chien enragé , & que ses amis seuls le préservoient de tous ces accidens ; mais pourquoi croirions-nous plutôt cet Antigonus qu'Ænesidemus qui a écrit huit Livres de la Secte des Pyrrhoniens , & qui assure que leur chef ne commit jamais aucunes de ces extravagances. En effet , on tombe d'accord que Pyrrhon vécut près de quatre-vingt-dix ans , & qu'il passa la meilleure partie de ce tems-là dans les voyages , ayant été trouver les Mages de Perse , & s'étant

abouché dans l'Inde avec les Gymnosophistes. Est-il vraisemblable qu'un homme qui se précipitoit dans toutes sortes de dangers fut arrivé jusqu'à un si grand âge, & qu'il eut pu avoir par-tout assez d'amis pour le délivrer de tant de périls, qui sont presque inévitables à ceux qui vont par le monde avec le plus d'adresse & de prévoyance ? Quoiqu'il en soit, on doit le considérer comme le Fondateur d'une Secte nombreuse qui étoit recommandable en beaucoup de façons. Quand il n'y auroit que ce que nous lisons dans sa vie qu'il fut créé Souverain Pontife de son pays, cela seroit suffisant pour montrer la calomnie de ses ennemis, n'y ayant nulle apparence qu'on eut donné une charge importante à un homme qui eût été sujet à de si

grands caprices. Pyrrhon ne composa jamais rien, de sorte qu'on ne peut pas juger de sa capacité par ses Œuvres; mais outre ce que nous en pouvons préfumer sur sa grande réputation, le seul privilège d'immunité que la Ville d'Elis sa Patrie accorda, en sa considération, à tous les Philosophes, nous fait assez comprendre quel étoit son mérite.

C O N F U C I U S.

TOUTES les Histoires de la Chine conviennent en ce point que le plus homme de bien & le plus grand Philosophe qu'ait vu l'Orient a été Confucius, dont les Chinois ont la mémoire en telle vénération, qu'ils élèvent sa statue

dans des Temples avec celle de quelques-uns de ses Disciples. Ce n'est pas pourtant qu'ils le tiennent pour un Dieu, ni qu'ils l'invoquent en leur prières ; mais ils pensent qu'après le souverain Être , l'on peut ainsi révérer les grands personnages. Entre plusieurs circonstances de la vie de ce Philosophe , il y en a deux ou trois qui me font dire qu'on le peut nommer le Socrate de la Chine. La première regarde le tems auquel il a paru dans le monde , qui ne se trouvera guère différent de celui du vrai Socrate des Grecs : car si la naissance de Confucius n'a précédé celle de Notre Seigneur que de cinq cens cinquante-un an , selon la supputation du Pere Trigaut , Confucius ayant vécu , comme il a fait , plus de soixante-dix ans , il y aura

peu à dire que le tems de sa mort n'arrive à celui de la génération de Socrate ; d'où il s'en suit qu'un même siècle fit voir à la Chine & à la Grèce les deux plus vertueux hommes de la terre. Ils ont encore cela de commun entr'eux que l'un & l'autre mépriserent les Sciences moins utiles, pour cultiver très-soigneusement celle des mœurs qui nous touche de plus près ; de sorte qu'on peut dire que Confucius fit descendre, aussi bien que Socrate, la Philosophie du Ciel en Terre, par l'autorité qu'ils donnerent tous les deux à la Morale, que les curiosités de la Physique, de l'Astronomie, & de semblables spéculations avoient presque fait mépriser auparavant.

Tous les Arts libéraux & toutes les Sciences ont eu cours à la Chi-

ne , aussi bien que parmi nous : mais depuis que Confucius eut fait voir l'importance de l'Ethique , & que réduisant en quatre volumes les belles Sentences des Philosophes qui l'avoient précédé , il en eut composé un cinquième de ses propres pensées , il releva tellement la Science des Mœurs par dessus toutes les autres , qu'on écrit que depuis lui il ne s'est plus fait de Bacheliers ni de Docteurs à la Chine qu'en les examinant sur la Morale. C'est une chose certaine que de trois Sectes de Philosophie qu'on y permet , celle de Confucius qu'on nomme des Lettrés , a tellement l'avantage sur les deux autres , que tous les Grands du Royaume en font profession. Je trouve aussi fort remarquable que cette extraordinaire réputation de sçavoir & de pru-

dence qu'ont acquise les Disciples de ce Philosophe , ait eu le pouvoir de faire , que par les Loix de l'Etat eux seuls soient appellés à son Gouvernement , & qu'il n'y ait que les Lettrés formés dans son Ecole , qui commandent absolument sous l'autorité royale. Ce n'est pas une petite gloire à Confucius d'avoir mis le Sceptre entre les mains de la Philosophie , & d'avoir fait que la force obéisse paisiblement à la raison. Quel plus grand bonheur a-t-on jamais souhaité que de voir les Rois philosopher , ou bien les Philosophes regner ? La vie de Confucius fut si pleine de sainteté , pour user des termes du Pere Trigaut , que les Rois même le révèrent à tel point qu'ils n'oseroient contredire la moindre de ses Sentences , & que

ceux qui portent encore aujourd'hui ce même nom de Confucius, parce qu'ils sont de sa race, jouissent d'une infinité de privilèges & de respects que tout le monde leur défère.

S E N E Q U E.

SI ce qu'on lit dans quelques Histoires étoit véritable, je regarderois Seneque comme un des hommes le plus abominable de son siècle. L'Auteur des plus grandes calomnies dont on a voulu noircir sa mémoire, est sans difficulté Dion Cassius, ou pour mieux dire son Abbreviateur Xiphilin. Car plusieurs ne peuvent croire que Dion ayant si hautement loué la sagesse de Seneque dans son cinquante-neu-

vième Livre , il ait pu se contredire ailleurs de telle sorte , en le diffamant comme il a fait , selon le texte de Xiphilin. Quoiqu'il en soit , il est accusé d'adultère avec la fille de Germanicus , & d'avoir abusé de même d'Agrippine , mere de Néron ; de n'avoir pas laissé pour cela de porter ce Prince à faire mourir celle de qui il tenoit la vie & l'Empire : d'avoir été adonné à d'autres amours que la nature condamne , & dont il fit de honteuses leçons à son Disciple ; d'être monté avec Burrhus jusque sur le Théâtre , où ils lui applaudissoient tous deux ; d'avoir flatté Messaline & les libertins de Claudius si lâchement , qu'il envoya du lieu de son exil à Rome un Livre rempli de leurs louanges , dont il fut contraint depuis de se retrac-

ter : d'avoir témoigné une bassesse d'esprit singuliere aux derniers momens de sa vie par beaucoup de mauvais propos , & par le traitement qu'il fit à sa Pauline , lui coupant lui-même les veines , & la portant par jalousie à se donner une mort volontaire : d'avoir amassé de si prodigieuses richesses qu'elles montoient à sept millions & cinq cens mille écus : de s'être si fort plû au luxe qu'il avoit cinq cens de ses tables faites d'une espèce de Citronnier Africain enchassées sur de l'Yvoire & que la rareté jointe au prix excessif rendoit inestimables. Enfin, on le taxe d'avoir été cause par son extrême avarice de cette grande défaite des Romains, arrivée de son tems dans la Grande Bretagne , sur ce qu'il voulut retirer tout à coup , & avec violence ,

un million d'or qu'il y faisoit valloir à grosses ufures, ce qui mit au défefpoir les Peuples de cette Isle & les jetta dans la révolte. Voilà, fans doute, d'étranges reproches, & qui feroient détefter, se trouvant véritables, ceux mêmes qui ne font vicieux que par un brutal aveuglement, à plus forte raison un homme qui témoigne par ses écrits tant de zèle pour la vertu.

Ce n'est pas mon deffein de dresser ici une entiere Apologie pour lui, ni de réfuter les uns après les autres tous les crimes que nous venons de rapporter, comme font ceux qui l'entreprennent expreffément. Il me fuffit de remarquer que Tacite, Suetone, & autant qu'il y a de bons Historiens, l'ont assez déchargé de ces calomnies, n'ayant jamais parlé de lui que très-

honorablement. On peut dire d'ailleurs que l'infamie de Messaline rend le bannissement de Seneque glorieux pour lui, & l'on sçait que la jalousie qu'elle portoit à Julie à cause de sa beauté, fut le seul fondement de son prétendu adultere; quant au reste de ce dont on charge sa réputation, tout y paroît encore plus ridicule, & jamais personne n'y a rien trouvé de vraisemblable, si l'envie ne lui a persuadé ce qu'elle fit autrefois inventer aux ennemis de ce grand homme. Comme on l'a attaqué principalement du côté du luxe, & de ce désir immodéré qu'on veut qu'il ait eu de posséder d'extrêmes richesses, examinons ce point qui servira de justification contre la plûpart des injures faites à sa mémoire.

On ne sçauroit nier que Seneque

n'ait possédé de très-grands biens ; puisque lui même en tombe d'accord dans la Harangue que lui fait prononcer Tacite pour prendre congé de son Prince , & lui remettre entre les mains ce qu'il tenoit de sa libéralité. L'importance est de sçavoir s'il a offensé sa profession en les acceptant. Il faudroit faire également le procès à Platon , au Précepteur d'Alexandre , à Caton & à une infinité d'autres , si l'on prétend rendre la possession des richesses criminelle en la personne de Senèque : aussi ne peut-on pas soutenir qu'il ait jamais contrevenu aux préceptes qu'il donne à cet égard. Qu'on examine toutes ses Sentences sur ce qui touche la jouissance & la dispensation des richesses , on n'y trouvera rien dont on puisse se servir à son préjudice. Il proteste

par-tout qu'encore qu'il ne les mette pas au rang des choses absolument bonnes, parce que les méchans s'en prévalent, il les tient néanmoins pour très-utiles à la vie de l'homme sage, comme celle dont il peut retirer de très-grandes commodités; car n'est-ce pas un avantage considérable d'avoir le moyen d'exercer des actions de libéralité, d'humanité & de magnificence, dont il est impossible de venir à bout, sans l'entremise des richesses? Certes il y a de la foiblesse d'esprit à ne les pouvoir souffrir: *Infirmi animi est pati non posse divitias.* Ce n'est pas à dire pourtant que ce même Sage s'estime malheureux s'il ne les possède pas; mais comme il aime mieux jouir de la santé que de se voir valétudinaire, & faire voile par un bon vent que d'être

agité par la tempête , il souhaite de même les richesses , quoiqu'il souffre patiemment la pauvreté lorsqu'elle se présente. Quoique Senèque avoue à son ami Lucilius , que les mœurs de la Ville de Rome lui avoient fait perdre beaucoup de bonnes résolutions qu'il avoit prises sous son maître *Attalus* , cependant , ajoute-t-il , je me suis abstenu depuis le tems de son instruction d'assez de choses qui sont dans l'usage ordinaire ; parce qu'il m'en avoit fait comprendre l'abus. Je renonçai dès-lors pour toute ma vie aux huîtres & aux champignons , comme a des mets qu'on ne sert jamais pour la nourriture ; mais seulement pour provoquer l'appetit de ceux qui ont déjà mangé suffisamment. Je ne sçais plus ce que c'est que de me frotter le corps

d'onguens parfumés , ne voulant pas faire ce tort à la nature , d'altérer l'odeur qu'elle m'a donné par une artificielle. Que ceux qui pourroient garder encore quelques mauvaises impressions de Seneque lisent une autre de ses Epîtres , où il parle de ce matelas & de deux manteaux , dont l'un se mettoit dessous & l'autre lui servoit de couverture quand il étoit à la campagne. Ils y verront décrit un équipage des champs qui ne s'accorde guère bien avec le luxe dont on l'accuse ; & la frugalité de ses repas qu'il représente là & ailleurs , leur fera bientôt connoître combien est ridicule le conte des cinq cens tables précieuses qu'on lui attribue. Seroit-il possible qu'au même tems qu'il declamoit si fortement dans le septième Livre de ses Bienfaits , contre le

prix excessif & la vaine curiosité de ces tables , il en possédât lui-même un si grand nombre. Semble-t-il croyable que Pline qui a fait la même invective se fût tu sur les cinq cens tables de Seneque. Il ne seroit pas plus difficile de réfuter toutes les autres calomnies, si elles méritoient qu'on s'y arrêtât. En voilà sans doute assez pour faire voir que Seneque ne fut point adonné aux luxe qu'on lui a quelquefois injustement reproché, & qu'il fut si peu coupable des crimes qu'on lui impute, que S. Jérôme le range au nombre des Ecrivains Ecclésiastiques, & que quand il dit, aussi bien que Tertullien, *notre Seneque*, c'est presque l'asseoir au nombre des Fidèles.

DE LA FAIM.

Ily a des faims si extrêmes qu'elles ne permettent pas à la raison de tenir l'appétit dans des bornes légitimes & tolérables. Que n'a point fait manger la faim dans la nécessité, & le défaut de bons alimens? Toutes les Histoires en fournissent des exemples sans nombre, & je trouve le mot du Persan *Sadi* fort expressif pour cela, quand il dit dans son *Gulistan*, que le Corbeau qui a bien faim, & qui rencontre une charogne, ne s'informe pas si c'est l'Ane d'un Prophète, ou le Chameau de l'Antechrist.

On raconte qu'un Roi de Lydie mangea sa propre femme par voracité en une nuit. Les Rois de Dan-

nemarc firent pendre autrefois , s'il en faut croire Olaus-Magnus , des hommes attaqués de la *Boulimie* , uniquement parce qu'ils consommoient seuls les vivres de beaucoup d'autres plus utiles au public qu'ils ne pouvoient être.

DE LA CRUAUTÉ DES ESPAGNOLS
AU PÉROU.

SANDOVAL se donne une peine si ridicule à justifier les droits des Espagnols sur le Pérou , que c'est peut-être une des plus bouffonnes Pièces qui se voie dans aucune Histoire. Il fait prononcer une fort belle Harangue à Valverde , Evêque Dominicain , pour persuader Atabalipa de céder son Royaume à ces nouveaux venus. Il lui parle en

deux mots de la Trinité, de l'Incarnation du Verbe, de la Passion du Fils de Dieu, & de ce qu'il y a de plus mystérieux dans notre Religion, pour venir à ce que le Pape, qui est Lieutenant de ce Dieu en terre, avoit fait présent à l'Empereur leur Maître de tout le Pérou; &, partant qu'il falloit qu'il quittât son état, & qu'il se fît Chrétien. Atabalipa répond qu'il tient son Empire de ses Prédécesseurs: qu'il n'a jamais reconnu de Supérieur en terre: que le Pape, dont on lui parle, devoit être un homme bien fou, de donner ce qui ne lui appartenoit pas, & qu'il n'étoit pas résolu de quitter sa Religion, qu'il croit bonne, pour une autre, ni d'adorer un Dieu mort, au lieu du Soleil qui ne meurt jamais. Sur cela Valverde lui présente son Bré-

viaire , l'assurant que ce Livre enseignoit la vérité de tout ce qu'il lui avoit dit. Atabalipa le prend , n'en ayant jamais vu , & comme il reconnut que le Livre ne parloit pas , se croyant moqué , le jette par terre. Il n'en falloit pas davantage ; l'Evêque crie vengeance aux Espagnols qui n'attendoient que le signal ; ils font main basse , tuent sans résistance tout ce qu'ils trouvent d'Indiens , & Pizarre fait de sa main prisonnier ce grand Monarque. Sandoval trouve l'action si belle que c'est l'endroit de son Histoire où il paroît le plus pathétique.



D E L A P A T R I E.

TOUT le monde ressent une affection naturelle pour son pays. Il semble que les Bêtes sauvages se plaisent dans les bois où elles sont nées. Les Oiseaux aiment leur nid, & les Poissons même, si nous en croyons Aristote, ne changent point ordinairement les eaux où ils ont été produits. Malgré cet attachement pour les lieux où l'on est né, une infinité de grands personnages se sont mis à cet égard au dessus des sentimens du Vulgaire. Anaxagore montroit le Ciel du bout du doigt, quand on lui demandoit où étoit sa Patrie. Diogène répondit qu'il étoit Cosmopolite, ou Citoyen du Monde : sur une sem-

blable question , Cratés le Thébain ; ou le Cynique, se moqua d'Alexandre qui lui parloit de rebâtir sa Patrie , lui disant qu'un autre Alexandre que lui la pourroit venir détruire pour la seconde fois. La Patrie d'un homme de bon esprit est par-tout où il peut vivre commodément.

Omne solum forti Patria est.

Il y a une sorte de foiblesse à ne pouvoir vivre qu'en un lieu certain & déterminé ; le Sage trouve par-tout avec qui converser , & la vertu est si puissante qu'elle lui acquiert des amitiés parmi les plus barbares.



DU BON ET DU MAUVAIS USAGE
DES RÉCITATIONS.

L Es Anciens aimoient généralement à entendre réciter les Pièces nouvelles. Pline dit dans une de ses Epîtres, qu'il ne s'étoit presque pas passé un jour du mois d'Avril, que quelqu'un n'eût publiquement récité dans Rome; il loue beaucoup l'Empereur Claude d'être allé autrefois entendre réciter un certain *Nonianus* sans en être prié. Suetone donne aussi de grandes louanges à Auguste de ce qu'il écoutoit, non-seulement avec patience, mais avec toutes sortes de bontés, ceux qui récitoient tantôt des Vers, tantôt des Histoires, des Oraisons ou des Dialogues.

Mais comme les Romains n'ont pas laissé, nonobstant cela, de remarquer beaucoup d'abus qui se commettoient dans l'usage des Ré citations , je pense que nous en pouvons bien faire autant , & qu'à considérer, selon que quelques personnes les pratiquent aujourd'hui , & dans la fin que plusieurs s'y proposent , on ne sçauroit trop les condamner

Entre les abus que les Anciens ont repris au sujet dont nous parlons , un des plus considérables est que ceux qui récitoient étoient transportés d'une si étrange passion de se voir écoutés par un grand nombre d'Auditeurs , qu'il n'y a sorte de peine , ni même de dépense , à laquelle ils ne se soumissent pour cela. On ne peut guère imputer la même chose à nos

Récitateurs modernes ? Et quoiqu'il y en ait peut-être quelques uns qui s'éloignent peu du génie d'Homère, lorsqu'il alloit de porte en porte chanter ses rapsodies ; je ne crois pas cependant qu'il s'en trouvât aucun disposé à se donner cette fatigue des Anciens ; je pense même que beaucoup seroient plus prêts de recevoir à dîner, comme celui que nous représente l'une des plus belles Satyres de Regnier, que de faire festin, à l'imitation du Pomponius de Martial.

Un autre abus dont se sont plaints les Anciens, & que je pense qu'on peut encore reprocher aujourd'hui à la plûpart de ceux qui récitent leurs Ouvrages ; c'est d'avoir trop fait d'état des louanges qu'on leur donnoit dans ces Récitations ; ce qui a causé & causera toujours un

grand préjudice à la véritable Eloquence. *Nihil æquè & Eloquentiam, & omne aliud studium auribus deditum vitavit, quam popularis assensio*, dit Seneque dans une de ses Epîtres; car comme ces Assemblées, où l'on récite, ne sont guères composées que de personnes qui veulent obliger celui qui parle, il se voit presque toujours qu'on y rend à tous indifféremment les mêmes louanges qui ne sont dûes qu'aux hommes d'un vrai mérite.

Il y a un troisième abus qui regarde les charmes de la voix avec le reste qui accompagne l'action d'un Récitant. Il faut avouer que la prononciation seule est souvent capable de nous tromper de telle sorte, qu'elle nous fera trouver excellente une Pièce que nous condamnerions sur le papier. Nous ne

ſçaurions mieux comprendre de quelle importance est l'élocution, pour augmenter ou diminuer le prix, ſoit d'un Poëme, ſoit d'un travail en proſe, que par ce que dit l'Orateur Eſchine aux Rhodiens. Il leur avoit lu la Harangue de ſon adverſaire Démoſthène, & ſur ce qu'ils en admiroient la beauté avec une acclamation extraordinaire; qu'eut-ce donc été, leur ajouta-t-il, ſi vous l'euffiez entendu lui-même (pour uſer de ſes propres termes) ſi vos oreilles euſſent été frappées du bruit de la bête? Quoique nos Récitateurs n'aient guères aujourd'hui le moyen de nous en impoſer que par la ſeule prononciation, parce que leurs déclamations ſont plus ſimples & plus nues que celles des Anciens, il faut avouer qu'ils donnent ou ôtent beaucoup à tout ce

que nous ne tenons que de leur simple parole. C'est sur cette considération que Quintilien donne cet important avis , de ne juger jamais de ce qu'on a seulement entendu prononcer ; parce qu'il n'y a que la lecture que nous faisons nous-même en qui nous nous puissions fier. Ses paroles sont si considérables que je ne puis m'empêcher de les rapporter : *In lectione certiùs judicium , quod audienti frequenter , aut suis cuique favor , aut ille laudantium clamor extorquet. Pudet enim dissentire , & velut tacitâ quâdam verecundiâ inhibemur plus nobis credere ; cum interim & viciosa pluribus placeant , & à corrogatis laudentur etiam quæ non placent.*



DES DÉCOUVERTES A FAIRE EN
GÉOGRAPHIE.

JA MAIS personne n'a douté que la connoissance du monde & des différentes parties de la terre, ne soit une des plus belle Science que nous puissions acquérir. Cependant que de découvertes à faire en ce genre. Nous ne sçavons presque rien ni de la position exacte de ces vastes Provinces qui s'étendent depuis la Chine jusqu'en Moscovie, ni des mœurs des peuples qui les habitent. La même chose peut être dite de la meilleure partie de l'Afrique, dont nous ne connoissons guère que la côte, & fort peu l'intérieur, comme ce qui est depuis l'Egypte jusqu'au Cap de Bonne

Espérance ; si ce n'est par quelques relations assez confuses de l'Empire du Negus ou *Pretejan* d'Ethiopie, qui est dans une partie de cette étendue. Outre ce qui nous reste à découvrir vers le Pole Arctique, les Géographes font voir que du côté du Pole Antarctique il y a la Terre Australe, qui est une cinquième partie du Globe Terrestre où l'on n'a point encore pénétré, & qui n'est moins grande toute seule que les quatre autres ensemble qui nous sont déjà connues. En effet, nous n'avons point approché de plus près le Midi que vers le Déroit du Maire, entre le 58 & 59 degré, sinon qu'en 1599 un Vaisseau Hollandois fut porté par la tempête jusqu'au 64, où il découvrit de fort hautes montagnes couvertes de neige. L'on sçait que

du côté de la Nouvelle Guinée ,
aussi bien qu'où les Cartes nous
marquent le Cap de Beach , il y a
des espaces depuis la Ligne Équi-
noxiale jusqu'au Pôle , dont nous
n'avons pas la moindre connois-
sance.

Pour ce qui concerne l'Europe ,
il n'en reste que les parties les plus
proches à découvrir ; car nous sça-
vons par les relations des Hollan-
dois qu'ils ont été jusqu'au 83 dé-
gré , & même jusqu'au 88 , si nous
en croyons un Écrit Flamand , im-
primé depuis peu d'années. Nous
ne sçavons pas grand'chose de la
Moscovie. Ce que Jonas & Blef-
kenius nous apprennent de l'Islan-
de n'empêche pas qu'une relation
récente d'une Isle si renommée ne
fût d'une grande considération.

L'Asie a peu d'endroits qui ne

nous soient connus , si ce ne sont les plus proches du Pôle ; mais quoique les Cartes nous décrivent cette grande étendue qu'elle a depuis le Tanais jusqu'à la Mer du Levant , il se trouve malgré cela dans cet espace un grand nombre de vastes Provinces dont nous ignorons tout-à-fait l'état présent.

Le chemin d'ici aux Terres du Mogol , sur-tout jusques dans Agra , est fort ordinaire ; il faudroit tâcher de faire pénétrer de cette partie de l'Inde qu'il possède par la Tartarie jusqu'à la Chine , ce qui est assez facile par le moyen des Marchands à qui le droit des gens est gardé plus qu'à tous autres personnes dans tout le Levant.

Quant à l'Afrique , à la considérer comme une péninsule que la Méditerranée , l'Océan & le Gol-

phe Arabique environnent , elle n'a rien dans toute cette longue lisiere dont les Cartes & les Relations ne nous instruisent assez ; mais comme nous l'avons déjà dit , l'intérieur est très-peu connu. A peine sçavons-nous le cours du Nil ; pour ce qui est du Niger , il y a en l'une & l'autre de ses rives une infinité de Peuples dont nous ne sçavons pas seulement les noms.

On peut dire la même chose de l'Amérique Méridionale , qui est une autre Péninsule que nous avons courue tout autour sans guères avancer au dedans. A l'égard de l'Amérique Septentrionale elle est encore moins connue vers le Pôle que l'Europe , ni l'Asie. La Nouvelle France donne de grandes facilités à y faire des découvertes ; mais la plus importante de toutes

seroit celle du passage dans la Mer du Sud pour aller à la Chine par le second Lac du pays des Hurons.

Il nous reste à parler des Terres Australes, dont nous avons déjà représenté l'étendue, & le peu de connoissance que nous en avons. Si l'on désire reconnoître ces Contrées, je dirai ce que je crois qu'on pourroit pratiquer avant de s'engager dans cette entreprise.

Nous avons une infinité de personnes que la Justice condamne tous les jours pour leurs crimes. Selon la peine qu'ils doivent souffrir on en peut exposer les uns en des lieux qui paroïtroient inhabités ; les autres parmi les Sauvages qui sont souvent très-inhumains. Outre qu'au pis aller ceux qui seront ainsi exposés ne pourront souffrir que la peine ou la mort qu'ils ont méri-

tée , ils auront l'espérance d'en échapper si leur bonne fortune le veut. Car il leur faudroit faire entendre avant de les quitter , que s'ils se peuvent conserver un , deux ou trois ans , & se rendre capables , en s'informant du pays , de servir ceux qui retourneront vers eux dans ce tems-là , leurs fautes seront expiées , & ils recevront même quelque récompense proportionnée à l'utilité de leur entremise.

Cette exposition des criminels se peut pratiquer , non-seulement dans la Terre Australe , mais encore dans toutes les autres parties du monde , en observant toujours que le péril ne soit pas plus grand que la peine portée par le jugement du coupable. On pourroit donc obliger ceux qui équipent des Vaisseaux de long cours à prendre une ou deux

de ces personnes condamnées qu'ils seroient tenus de laisser aux lieux qu'on leur désigneroit , & d'en rapporter un procès-verbal en bonne forme. Il faudroit ensuite donner charge à d'autres Vaisseaux , ou à ceux-là mêmes de repasser dans le tems qu'on jugeroit à propos , afin d'apprendre , s'il étoit possible , ce que ces hommes seroient devenus. Il est fort vraisemblable que s'il s'en perdoit quelques-uns , il y en auroit d'autres qui se rendroient capables de donner l'instruction qu'on attendroit d'eux , cela regarde es lieux tout-à-fait inhabités. Quant aux autres , comme sont presque tous ceux de l'ancien Monde , & même de l'Amérique , je crois qu'il se trouveroit assez de personnes qui entreprendroient volontairement d'y aller , si le Roi témoi-

gnoit de le désirer , & les aidoit dans les frais de leur voyage. Mais il y a de certaines qualités que je juge fort nécessaires en ceux qu'on destineroit à cet emploi. La première consiste en la connoissance des Langues Orientales. Je voudrois de plus qu'ils eussent quelque connoissance du Ciel pour faire les Observations Astronomiques , qui nous donnent exactement la hauteur du Pôle , & les degrés de latitude ; il seroit encore à désirer qu'ils sçussent manier le pinceau ou le crayon , pour représenter les payfages , & tirer le plan des principaux endroits par où ils passeroient. Mais parce qu'un seul n'a pas ordinairement toutes ces qualités requises , on pourroit joindre deux ou trois personnes à faire un même voyage , afin que les uns suppléassent

à ce qui manqueroit aux autres. La dépense de dix ou douze personnes au plus qu'on enverroit en diverses parties du monde, ne seroit pas considérable, eu égard à l'utilité, au plaisir & à la gloire qui se pourroit recueillir de leurs voyages.

D E L' A M I T I É.

IL y a long-tems que je ne considère plus l'amitié que comme un nom vain, une belle chimère, & une agréable illusion de l'esprit:

Nomen amicitia, nomen inane fides.

L'amitié, disent les Philosophes, est une bonne volonté réciproque qui nous fait souhaiter du bien à celui que nous aimons, en sa seule

considération, & sans faire réflexion sur nous-mêmes. Trois conditions lui sont si essentielles, qu'elle ne peut subsister sans elles. La première, qu'elle soit mutuelle & réciproque ; la seconde, qu'elle soit sans intérêt, & la troisième, qu'elle unisse en tout ce que comprend le droit divin & humain, afin que rien ne la puisse altérer.

Quant à la première condition, s'il n'y a point de véritable amitié sans elle, que se peut-on promettre de celle que nous contractons tous les jours ? Si c'est le propre de Dieu seul d'être le Scrutateur des cœurs, & de pénétrer jusques dans l'intérieur, je ne vois pas quelle certitude nous pouvons avoir les uns des autres pour nous assurer d'une affection réciproque. A peine sommes-nous capables de nous as-

surer de notre propre fait , & souvent nous ne sçavons pas bien si nous-même nous aimons de bonne sorte , à cause de la difficulté naturelle de rentrer en soi , & de se connoître suffisamment. Que fera-ce si nous sortons au dehors? N'est-ce pas une extrême témérité de se croire plus clairvoyant chez autrui que l'on ne l'est chez soi. On a dit que l'attachement causé par l'amour étoit pareil à celui du Lierre qui s'unit indifféremment à une muraille ou à un vieux chêne , sans leur consentement & sans réaction ; mais que l'amitié ne pouvoit se contracter que par une inclination mutuelle entre deux cœurs de même nature , qui se lient comme deux palmes , dont l'une tend les bras & reçoit les embrassemens de l'autre par une inclination réciproque.

Seneque

Senèque remarque en plus d'un endroit que les personnes de grande fortune sont sujettes à se méprendre en ceci de la façon que nous venons de dire : *Nullum habet majus malum occupatus homo & bonis suis obsessus , quàm quod amicos sibi putat , quibus ipse non est.* De quelque côté que le mal procède , il demeure toujours pour constant qu'une infinité d'amitiés n'ont rien que l'apparence , n'étant pas appuyées sur ce mutuel consentement que demandent celles qui sont véritables , si tant est qu'il y en ait.

La seconde condition est celle qui bannit l'intérêt des amitiés. Voulez-vous reconnoître l'amitié , dit Epictète dans Arrien , faites naître entre les plus grands amis que vous connoissiez l'intérêt , je ne dirai pas d'une couronne , ni

d'une Beauté ravissante , mais du moindre héritage , ou d'une médiocre somme d'argent , vous verrez ces amis , auparavant si fort liés d'affection , se séparer & s'entretenir s'ils peuvent. Cet Auteur est admirable quand il dit que l'intérêt tient lieu de Pere , de Frere , d'Allié , de Patrie & de Dieu même. Il n'y a rien de tout cela que nous n'abandonnions pour le suivre. Nous ruinons les Autels & renverfons les statues des Dieux , si nous en recevons quelque préjudice. Je pense volontiers comme le Cardinal Siret , qui ne connoissoit point d'amitiés sincères ni désintéressées que celles qui se soutenoient sur la mémoire du tems passé , & qui se nourrissoient de l'agréable souvenir de ce qui n'est plus ; parce que les autres qui considèrent le tems

présent ont l'intérêt seul pour mobile. En veut-on de plus forte preuve que l'abandonnement où sont tous ceux qui manquent de fortune , & le défaut d'amis que souffrent les hommes misérables ; un Espagnol a très-bien comparé les amis de Cour à certains Fleuves, tels que le Mançanarés de Madrid, qui regorge dans les saisons où l'on se peut fort bien passer de ses eaux, se trouvant à sec lorsqu'on en auroit le plus de besoin.

Pour la troisième condition , elle exige la communauté de biens , & Pythagore a dit que rien ne doit être divisé entre amis ; aussi voyons-nous que les grandes amitiés des Anciens nous sont représentées dans cette indifférente & commune possession de toutes choses. Elle exige encore une égalité d'esprits si par-

faite & si difficile à concevoir, que je regarde cet accord comme impossible :

*Pectoribus mores tot sunt , quot in
orbe figura.*

Nous assurons présentement une chose dont nous nous dédirons dans une heure , & souvent dans le seul instant du présent nous voulons & ne voulons pas une même chose sans nous déterminer à rien. Ce n'est pas là le moyen d'être dans une parfaite correspondance avec des amis , si nous ne sçaurions nous accommoder avec nous-mêmes.



DE LA PROSPÉRITÉ.

IL n'y a point d'hommes plus fortunés, a dit un Ancien, que ceux qui se peuvent passer de la fortune, ni de plus malheureux que ceux, qui l'ayant toujours eue favorable, n'ont jamais éprouvé aucune adversité. On demandoit au Philosophe Bion, qui étoit à son jugement le plus misérable & le plus agité de tous les hommes? Il répondit que c'étoit celui qui désiroit avec le plus de passion d'être heureux, & qui recherchoit le plus ardemment la quiétude. Seneque dit, en écrivant à son ami Lucilius, je veux vous donner une règle sur laquelle vous puissiez vous mesurer & vous appercevoir quand

vous soyez arrivé à la perfection que vous recherchez. Tenez pour assuré que vous la posséderez , lorsque vous serez capable de reconnoître qu'il n'y a point de plus malheureuses personnes au monde que celles qu'on y croit les plus heureuses. La prospérité , à le bien prendre , n'est qu'une apparence trompeuse , & s'il est permis de parler ainsi , un phénomène moral , qui trompera toujours ceux qui penseront y rencontrer de la réalité. Elle nous énerve à la longue , & rend les sens si délicats & si tendres aux moindres incommodités , que nous souffrons sans cesse si la mauvaise fortune nous fait reconnoître qui sont nos véritables amis ; la bonne a cet inconvénient qu'elle cache , & nous empêche de découvrir nos ennemis. Le bonheur de Mécenas

fut la cause de la ruine de ses études, & fit perdre à son éloquence cet air de générosité qui la rendoit recommandable : *Neque Dii, neque Deæ faciunt ut te fortuna in deliciis habeat.* Voilà les vœux que formoit Seneque en faveur de son ami Lucilius.

DES ADVERSITÉS.

QUE de personnes s'écrient dans leurs adversités : *Je suis le plus infortuné des hommes !* Mais autant en dit l'enfant qui a perdu son jouet. On a remarqué il y a long-tems que c'est le vice ordinaire de notre humanité de s'estimer plus misérable qu'on n'est, & de vouloir néanmoins paroître plus heureux qu'on ne l'est en effet.

O ridicule vanité ! Nous sommes ambitieux en nos maux d'un côté, & lâches de l'autre. Mais comment puis-je sçavoir que je suis le plus malheureux de tous, si je n'ai pas compté avec les autres ? Si je sçais même le nombre de mes disgraces, c'est signe que je ne suis pas le plus maltraité :

Felix qui patitur quæ numerare potest.

Les Lièvres de la Fable croyoient qu'il n'y avoit pas de condition pire que la leur, quand ils se voulurent précipiter de desespoir dans un étang, & néanmoins ils reconnurent que les Grenouilles étoient encore plus maltraitées du sort ; ce qui fit qu'ils acquiescerent à leurs destinées. Prenons y garde, & nous verrons que Socrate avoit raison.

quand il disoit que si les afflictions étoient à partager de nouveau entre les hommes , chacun ayant reconnu la portion des autres & ce qu'ils ont à souffrir , s'estimeroit trop heureux de reprendre sa première distribution.

DE LA NOBLESSE.

ON trouve des personnes qui ne comptent pour rien la naissance , & qui n'accordent nul avantage à la grandeur de l'extraction. Elles croient au contraire qu'on ne peut , sans malheur , être réduit à s'en prévaloir :

..... *Miserum est aliena incumbere fama.*

Et qu'encore qu'il y ait de la gloire

pour celui qui laisse de beaux titres à ses Descendans ; il n'y a point d'honneur à les recueillir de ses Ancêtres. Les Egyptiens ne louoient jamais ceux de qui ils faisoient les Oraisons funébres d'être sortis d'une illustre famille ; parce qu'en leur pays , dit Diodore de Sicile , chacun croyoit être aussi noble les uns que les autres. Marius protestoit autrefois dans Rome qu'il ne reconnoîtroit jamais d'autre Noblesse que la vaillance , & que la nature étant commune à tous , il n'y avoit point d'homme de cœur qui ne dût passer pour très-noble. S'il y a du ridicule à se glorifier de sa Noblesse , il n'y en a pas moins à se croire deshonoré par ses parens à cause de leur basse extraction. Socrate se fût bien moqué de ceux qui eussent pensé lui faire honte de ce qu'il

étoit fils d'une Sage-Femme & d'un Tailleur de marbre. La mere d'Euripide vendoit des herbes , & le pere de Démosthène étoit Coute-lier. Diogène nommoit l'extraction glorieuse & tous ces titres spécieux de naissance , des excuses de mal faire & des couvertures de crimes. Mais sans adopter entierement des sentimens si contraires à notre façon de penser ; je crois qu'on peut dire de la Noblesse qu'elle est comme une lumiere qui éclaire & fait paroître bien davantage le bien & le mal de ceux qui la possèdent. Un Noble vertueux a de grandes prérogatives ; mais s'il est vicieux son infamie croît en proportion de son rang. Quant à la Roture , si elle a ses disgraces , rien n'empêche que ceux qui en sont incommodés ne se puissent élever par leur propre

mérite , & se rendre d'autant plus considérables , qu'ils ont eu ce puissant obstacle à leur avancement , il n'y a point de personne raisonnable qui ne doive préférer une gloire que la vertu fait naître , à celle qui finit par le vice :

*Si modò non census , nec clarum
nomen Avorum ,
Sed probitas magnos ingeniumque
facit.*

DE LA BONNE CHERE.

LE luxe & la friandise ont quelquefois corrompu les mœurs à tel point , qu'un bon Cuisinier se vendoit à Rome quatre talens , somme avec laquelle on eût acheté une douzaine de Grammairiens & de Philosophes. Caton s'y plaignoit de

ce qu'un poisson y coûtoit plus qu'un bœuf. Personne n'ignore quelle étoit la délicatesse des Sybarites, la dissolution d'un Héliogabale, & les dépenses prodigieuses d'un Antiochus. On a vu & on voit encore tous les jours des hommes tout sacrifier au plaisir de la bonne chère. Cependant rien ne nuit autant à la santé, au corps & à l'esprit. Il n'y a chose au monde, dit Seneque, de laquelle nous nous puissions mieux passer que d'un Soldat & d'un Cuifinier : *Tam supervacuum generi humano Coquus quam Miles.* La multitude des mêts & leurs différens apprêts, ont causé la grandeur aussi-bien que la diversité des maladies, & celui qui comptera le nombre des Cuifiniers de Paris, comme ce grand homme faisoit ceux de Rome, ne s'étonnera

pas de voir multiplier nos infirmités, à proportion des Officiers de cuisine : *Innumerabiles esse morbos non miraberis, Coquos numera.* Homère ne couvre que de bœuf rôti la table de ses Héros, sans qu'on puisse y remarquer la moindre délicatesse, & sans excepter de cette règle, ni les tems de nôces, ni les festins d'Alcinoüs, ni la vieillesse de Nestor, ni les débauches des amoureux de Penelope. Les Grecs, qui étoient si délicats en tant de circonstances, buvoient tous, hommes & femmes, dans un même verre, avec cette sorte d'indifférence que nous pouvons remarquer aujourd'hui parmi les Flamans & les Hollandois. Pourrions-nous souffrir comme eux sur nos tables des gâteaux qui eussent la figure de ce que les femmes ont de plus

caché , comme ces *Mylli* , faits avec le miel & le *Sesame*. Notre estomac ne se souleveroit-il pas à voir seulement brouiller dans une tasse de vin , du miel , du fromage , de l'huile & de la bouillie. C'étoit pourtant une agréable mixtion autrefois , & qui tenoit lieu de récompense à ceux qui avoient obtenu le prix de la course. Le meilleur moyen est de ne point s'attacher tellement à la bonne chere , qu'on ne puisse s'accoutumer en chaque lieu où l'on se trouve. Le pain qui se fait en cent façons différentes est si peu estimé des Tartares , qu'ils nomment le bled le manger des Bêtes , ne se nourrissant guères que de chair , dont tout l'apprêt est souvent la mortification qu'ils lui donnent pour l'attendrir , entre le dos & la selle du cheval. Le

plus délicieux manger des Abyffins est du veau à la fauce de son fiel, ce qui seroit un étrange ragoût pour nous.

L'on a trouvé dans une contrée du Pérou des Peuples si contraires aux Tartares , qu'ils ne mangent jamais de viande ; & Garcilasso rapporte qu'étant pressés de le faire, ils répondirent qu'ils n'étoient pas des chiens pour se nourrir de la sorte. On ne mange point de viandes rôties dans le Royaume de Fez ; à la Chine , au Brésil ; & par-tout où l'on engraisse des pourceaux avec des cannes de sucre , on n'ordonne guères d'autres viandes aux malades. Les Acridophages de Diodore trouvoient les Sauterelles excellentes , & les Macrobie , dont parle Plin , ne se nourrissoient que de Vipères. On dit que le fils d'Ésope le tragi-

que ne pouvoit se satisfaire s'il n'avoit sa table couverte de Rossignols ou d'autres Oiseaux qui approchent de l'excellence de leur chant. Que conclure de cette grande variété de goûts & de sentimens pour ce qui concerne la table ; que la bonne chere n'a rien de déterminé, & que le meilleur apprêt des viandes est celui de la faim.

D U C O M M E R C E .

ON voit presque toujours dans l'Écriture Sainte le mot de Marchand & d'imposteur unis ensemble. Aristote dit que la Loi des Thébains leur défendoit expressément d'aspirer à aucune Magistrature, s'il n'y avoit dix ans au moins qu'ils ne se fussent abstenus du

Commerce. Les anciens Romains tenoient toute sorte de trafic honneur, si nous en croions Tite-Live; & depuis, les Constitutions des Empereurs ont défendu à la Noblesse, comme les Canons de l'Eglise aux Ecclésiastiques, d'exercer le Commerce, ce qui semble le rendre vil tout-à-fait parmi nous. Il n'en faut pourtant pas tirer une conclusion si defavantageuse. La distinction des professions que fait un Législateur ne les diffame pas, & quoique le Commerce n'ait point été estimé dans les lieux dont nous parlons, l'Histoire nous apprend qu'il a reçu tous les honneurs possibles dans les États qui ont été les mieux policés. Les Grecs & les Carthaginois donnoient aux Commerçans les plus importantes Charges du Gouvernement, & encore

aujourd'hui les Vénitiens, les Génois, les Hollandois & les Anglois en usent de même. N'abaïssons donc pas si fort le Commerce, il cause des biens infinis au genre humain, & l'on ne sçauroit concevoir qu'il pût subsister sans lui. Je voudrois cependant que le trafic se fît à la maniere des Turcs; on entend moins de bruit dans leurs *Besestans*, parmi dix ou douze mille personnes qui les remplissent, qu'ici, quand une centaine seulement s'assembent à même dessein. J'ai lu dans diverses relations, que la plupart du Commerce des Indes Orientales se fait sans seulement ouvrir la bouche. Louis Barthelemy dit qu'en *Calicut*, ceux qui trafiquent, au lieu de parler se touchent simplement l'un à l'autre les articles des doigts, & terminent par là

leurs ventes & leurs achats très-heureusement. Je ne prétends pas qu'on prenne ceci au pied de la lettre, ni que ces exemples tirés de différentes régions, puissent jamais faire changer l'usage de nos foires & de nos marchés; mais on peut en tirer cette leçon, que la fraude & la mauvaise foi y ont trop lieu, & qu'il ne devoit pas être permis aux Marchands d'user, ni par paroles, ni par d'autres souplesses d'aucune supercherie. Les Loix de Platon défendent expressément à celui qui vend de priser sa marchandise, ni d'employer aucun serment pour la débiter; elles ne veulent pas non plus qu'il lui soit permis de vendre à deux prix différens. Il n'y a cependant point de Marchand qui ne tâche de vendre ses denrées au plus haut prix qu'il

lui est possible. Néron , tout ennemi capital qu'il étoit du genre humain , fut forcé pour obvier à ce désordre & à la grande avidité des Marchands , d'ordonner que ceux qui vendroient du bled seroient toujours debout , afin de les contraindre à s'en défaire promptement & à un prix raisonnable.

DES COULEURS.

LA couleur blanche est si lumineuse , qu'elle a presque partout été consacrée au Pere de lumiere , qui est Dieu. Pythagore ordonnoit de même qu'on chantât des Hymnes à Dieu avec des Robes blanches. Le voyage de François Alvarés en Nubie , porte qu'il n'y a que la seule tente du Negus ou

Prete-Jan, qui soit blanche dans tout son Empire. J'apprends d'une autre relation, qu'environ l'an six cens trente-six, Homar, Prince des Sarrafins, trouva mauvais que des Peres Carmes eussent l'habit blanc, qu'il leur fit quitter; parce que c'étoit sa couleur, & de ses plus grands Satrapes. Le Diadême d'Alexandre étoit blanc, si Lucien en peut être cru, & nous tenons la blancheur de nos lys, de même que celle de nos Echarpes & de la Cornette royale, pour un Symbole de franchise.

Mais si le blanc est estimé en plusieurs endroits, il en est où il passe pour une couleur de mauvais augure. A la Chine le deuil se porte avec des habits blancs. Les Malabres peignent le Diable blanc. L'Éléphant s'effarouche, dit-on, à la

vue de cette couleur. Parmi les animaux en général , les blancs sont beaucoup plus infirmes que les bazanés. Voulons-nous sçavoir le prix de la blancheur , considérons ces pays qui semblent avoir été maudits de Dieu & de la nature par des stérilités & des horreurs épouvantables ; nous trouverons que tout y est paré de blanc , & que non-seulement les hommes , mais encore le reste des animaux, les Ours, les Renards , les Chevreuils , les Autours , les Perdrix & les Corbeaux mêmes , au rapport de Bleskenius, y vivent dans une parfaite blancheur.

Le noir étoit si estimé des Incas qu'ils ne portoient pas d'autres couleurs. Il y a des lieux , comme à Narfingue dans l'Inde Orientale , où l'on noircit, non-seulement les

Idoles , mais la figure même du Tout-puissant. Hérodien nous apprend que les Phéniciens avoient aussi une pierre noire pour la représentation du Soleil qu'ils adoroient sous le nom d'*Helæogabale*; & s'il est permis de mêler les choses saintes avec les prophanes, la Vierge nous est représentée par S. Luc, & sur sa copie en beaucoup d'Eglises, de la même couleur. Les dents dont nous estimons si fort la blancheur, se noircissent soigneusement au Japon, & en quelques contrées de l'Amérique.

La couleur jaune passe pour la livrée des Jaloux, comme elle est celle des Juifs en beaucoup de lieux, des femmes de joie en Ethiopie, des Traîtres en France, où l'on barbouille de jaune leurs maisons, selon que celle de Charles de Bourbon

Bourbon le fut , pour marque de félonie , sous François I. Elle sert de fard aux femmes Canariennes , & aux Seigneurs des Isles du même nom. Belon donne pour constant que les Egyptiennes appliquent du jaune , non-seulement sur leurs cuisses , mais même sur d'autres parties , pour être plus recherchées.

Le verd est le blason de ceux qui espèrent , mais on l'attribue aussi aux foux en Europe ; par tous les pays où s'étend la Religion de Mahomet , c'est la plus honorable de toutes les couleurs , à cause qu'il l'a toujours aimée. L'enseigne verte est toujours la première dans les armées des Musulmans.

Quant au bleu , il sert de champ aux fleurs de lys de nos Rois , & cette couleur est nommée par excellence céleste ; elle sert cependant à

porter le deuil dans une grande étendue du Levant.

Diogène nommoit le rouge la couleur de la vertu. Il n'y a que les Temples à la Chine où l'on ose employer le rouge. Le Souverain Pontife d'Hierapolis portoit lui seul une robe de cette couleur. Nos Dames Françoises se couvrent le visage de fard, ainsi que presque toutes les femmes de l'Europe. D'un autre côté on l'a considérée quelquefois comme le symbole de la cruauté. Le Bourreau, qui en Espagne n'oseroit se vêtir de noir, a la permission de porter un habit rouge.

Une si grande diversité de sentimens sur l'estime ou le blâme des principales couleurs, me fait adopter l'avis de ce Philosophe à

qui l'on dit que toute sorte de couleur convenoit :

Omnis Aristippum decuit color.

DES ANIMAUX.

TOUS les Moralistes conviennent qu'il faut traiter les Animaux avec beaucoup de bonté, si nous voulons avoir de l'humanité pour les hommes. Considérez ces brutaux qui commettent tous les jours devant nos yeux des barbaries énormes, tantôt contre des chevaux, tantôt contre des chiens, ils n'useront pas de plus d'indulgence envers les hommes, autant de fois qu'ils croiront que leur férocité pourra demeurer impunie. Cicéron nous a dicté sur ce sujet une leçon qui doit faire rougir une

infinité de Chrétiens. Voici ses propres expressions : *Est autem non modò ejus qui Sociis & Civibus , sed etiam qui servis , qui mutis pecudibus præsit , eorum quibus præsit commodis , utilitatique servire.* On entretient tous les jours le peuple de discours qui ne valent point ceux-ci , & dont il ne tirera jamais le profit qu'il pourroit faire d'une doctrine si pleine d'humanité. Je remarquerai encore à notre confusion , qu'autrefois les Athéniens punirent très-sévèrement un de leurs Bourgeois pour avoir eu la cruauté d'ôter la peau à un mouton vivant. Nous voyons tous les jours faire pis devant nos yeux à une infinité d'Animaux , sans que personne s'y oppose.



D U M A R I A G E.

L'ON compare ordinairement la vie des hommes à une Comédie ; mais l'endroit le plus divertissant est souvent celui des mariages qui s'y contractent , & qui sont le point principal où aboutissent presque toutes les lignes , soit de la vie civile , soit des sujets comiques qui en sont l'image ; il s'est cependant trouvé une secte de personnes qu'on nommoit Marcionites , qui sous le prétexte que toute génération étoit un mal , ne se marioient jamais. Les Esseniens , si nous en croyons Joesephe , en faisoient autant par cette autre raison , qu'à leur avis jamais femme n'avoit in-

violablement gardé la foi promise à son mari.

On ne sçauroit nier que l'amour conjugal ne soit très-estimable ; puisque la meilleure partie des Apôtres étoient mariés. S. Pierre & S. Philippe eurent des enfans légitimes , & le dernier ne fit pas difficulté de marier ses filles. S. Paul parle de sa femme dans une de ses Epîtres , & il est si vrai que Saint Pierre avoit la sienne , que la voyant conduire dans Rome au Martyre , il lui dit en passant , femme , souviens-toi bien de notre Maître. Or on ne voit point que ce Maître leur ait jamais commandé de quitter leurs femmes , depuis leur vocation à l'Apostolat.

Le but du Mariage est la multiplication de l'espèce , & la Police a toujours accordé de grands Pri-

viléges aux *Proletaires*, c'est-à-dire à ceux qui ont une grande lignée ; c'est pour y encourager tout le monde qu'il y a des Officiers aux Isles Moluques qui vont au point du jour réveiller au son du tambour les chefs de famille , en les exhortant à s'acquitter du devoir du Mariage par la considération du Public , à qui il importe que le nombre des Citoyens se multiplie. C'est ce qui semble pouvoir justifier la plainte de cette Espagnole qui disoit de son mari : *Mi marido es gran Musico , buen Escrivano , singular Contador , salvo que no multiplica.*



D E S E S C L A V E S.

LEs Lacédémoniens étoient très-rigoureux envers leurs Esclaves, outre que tous les ans, à certain jour, ils les fustigeoient d'un nombre de coups ordonné, afin, disoient-ils, qu'ils n'oubliaissent pas leur condition. Ils avoient encore la Loi qu'ils appelloient cachée ou secrete, selon laquelle de tems en tems ils tuoient politiquement, par une méchanceté énorme, ceux des Ilotes qui leur paroissoient les plus vigoureux & les plus courageux. Malgré les progrès qu'a fait le Christianisme, on trouve encore aujourd'hui en Pologne & en Moscovie des Esclaves qui ne sont guères mieux traités. Il faut qu'ils se

nourrissent & s'entretiennent de ce qu'ils peuvent faire le septième jour de la semaine ; parce que le travail des six autres tourne au profit de leur Patron. On tue impunément en Pologne son Esclave , & pour dix écus celui d'autrui. La moitié de cet argent est attribuée au Seigneur , & l'autre moitié aux héritiers du défunt , s'il en a laissés. Certainement les Grecs & les Romains n'étoient pas si durs envers leurs serviteurs , & les Maîtres étoient repris s'ils punissoient avec trop de rigueur les fautes de leurs Esclaves. Les Saturnales font voir que la servitude n'étoit pas extrêmement dure à Rome , & si l'on considère le grand nombre d'Esclaves qui furent mis au rang des plus illustres Citoyens , à cause de leur mérite ou de leur grand sçavoir ,

on verra qu'ils n'étoient pas tous également misérables. Je lis volontiers cet endroit de Seneque ; où il se moque de ceux qui avoient honte de prendre leurs repas avec leurs Serviteurs : *Rideo illos*, dit ce grand homme, *qui turpe existimant cum Servo suo cœnare*. Pourquoi sont-ils nommés *Famuli*, sinon comme faisant partie de la famille, dont le chef étoit appelé *Pater familias*. La Philosophie de Job a beaucoup de rapport avec celle de Seneque, quand ce Patriarche se déclare lui-même criminel, s'il a fait difficulté de se soumettre à ce que la raison vouloit, autant de fois que ses Serviteurs dispuoient contre lui : *Si contempsi subire judicium cum Servo meo & Ancilla mea, cum disceptarent adversum me*.

D U S U I C I D E.

LE crime de se défaire soi-même est si grand , qu'il passe l'homicide d'un frere , & même le paricide ; puisque personne ne nous peut être plus cher que nous-mêmes. On a beau soutenir que les choses volontaires ne devoient pas être réputées violentes , & dire , comme a fait Seneque , qu'on pouvoit sortir d'un corps qui devenoit incommode , comme d'une maison ruineuse. Cela seroit bon si cette maison avoit été faite de nos mains , & que nous y fussions entrés de nous-mêmes & avec connoissance. Mais puisque la chose ne va pas ainsi , il n'y a que Dieu seul qui puisse résoudre le bail de cette

habitation , comme lui seul & la nature la peuvent démolir mieux que personne , quand le tems en est venu. Cicéron s'est expliqué en ces termes sur ce sujet : *Ut navem & ædificium idem destruit facillimè qui construxit , sic hominem eadem optimè quæ conglutinavit natura dissolvit.* Ce n'est pas sans sujet que l'Eglise prive de sépulture ceux qui se donnent la mort ; puisqu'il n'est pas juste que ceux qui n'ont point pour cela attendu l'ordre de l'Eternel , soient reçus au giron de la mere dont ils se sont rendus indignes , suivant la pensée d'Hégesippe. Les Anciens rapportent une infinité d'exemples de personnes qui ont tiré vanité d'être leurs propres Bourreaux. Arria , parente de Messaline , voulant animer son mari Petus à terminer généreusement ses

jours de sa main, se donna devant lui le premier coup de poignard, en proférant ensuite ces paroles à Petus : *Viden' , puer me non dolere.* La vanité d'un Soldat de César, nommé *Granius Petronius*, fut si folle, qu'ayant été pris dans un Vaisseau où ses ennemis lui offroient quartier en l'assurant de sa vie; non, non, dit-il, les Soldats de César donnent bien la vie aux autres; mais ils ne sont jamais si lâches que de la recevoir.

DE LA CONTRARIÉTÉ D'HUMEURS
QUI SE TROUVE ENTRE LES FRAN-
ÇOIS ET LES ESPAGNOLS.

LA raison la plus générale de la concorde ou de la discorde des Nations se tire du tempéra-

ment , dont la ressemblance concilie par-tout les amitiés , autant que sa différence aliene manifestement les esprits. Or , le tempérament des hommes considérés ainsi en gros , dépend principalement de celui des régions qu'ils habitent , & celui des régions de leur position naturelle ; ainsi Strabon , remarquoit-il , que les mœurs des Médes & des Arméniens étoient semblables ; parce que , disoit-il , leur pays n'est en rien différent. Si nous considérons de même la différente assiete de la France & de l'Espagne , séparées par de très-hautes montagnes ; l'Espagne chaude & seche , la France froide & arrosée de plusieurs Rivières ; l'Espagne rarement battue des vents , & cela régulièrement selon les saisons ; la France perpétuellement agitée par eux , nous ne nous

étonnerons plus alors que des pays si différens produisent des hommes de tempéramens si difsemblables. Tous ceux qui ont parlé des mœurs de ces deux Nations , ont toujours représenté les François aussi légers que les vents qui dominant chez eux. D'ailleurs gais , francs , hospitaliers , libéraux , sans cérémonies , mais volages , pleins de boutades , causeurs , médifans de leurs Compatriotes chez les Etrangers , ne pouvans souffrir la faim , ni les autres incommodités de la guerre , combattans plus des forces du corps que de l'esprit , & avec plus de férocité que d'artifice & de conseil. Les Espagnols , tout au contraire , mélancholiques , dissimulés , inhospitaliers , avarés , superstitieux , importuns en civilités ; mais constans , posés , taciturnes , se prisans les uns

les autres hors de leurs pays , endurans la faim , la soif & toutes les fatigues de la guerre , exécutans plus de la tête que de la main , & faisans plus par ruse & par stratagèmes qu'a force ouverte. Le Soldat François se fait toujours craindre d'abord , jurant & pestant quand il entre quelque part ; mais dès le lendemain il s'est accommodé avec tous les Domestiques , & se trouve grand ami dans la maison. L'Espagnol joue un rôle tout différent ; car il use de courtoisie en arrivant ; mais rien n'est plus rude que sa sortie , c'est alors qu'il pille & désole tout , d'où vient le proverbe qui dit qu'on se garde de la furie françoise & de la retraite espagnole.

Si nous portons plus loin ces considérations , nous verrons que le François n'estime les faveurs de

sa Maîtresse, qu'autant qu'elles sont connues, pour le moins, de ses amis. L'Espagnol ne trouve rien de plus doux en amour que le secret. Le François demande l'aumône avec mille soumissions de gestes & de paroles; l'Espagnol avec gravité & sans bassesse. Le François réduit à la dernière nécessité vend tout hormis sa chemise; c'est la première chose dont l'Espagnol se défait, gardant la fraise, l'épée & le manteau jusqu'à la dernière extrémité. Qui ne dira après les réflexions que nous venons de faire, & qu'on pourroit étendre encore beaucoup plus, qu'un François ne peut être mieux défini qu'en disant qu'il est un Espagnol renversé.



D E S G A U C H E R S .

SI le côté droit , généralement parlant , semble être plus souple & plus agile , le gauche en récompense , dit Solin , est reconnu plus fort & plus propre à porter. Platon est pour les Ambidextres , qui emploient sans choix les deux bras , & il nous apprend que les Loix des Scythes les obligeoient à se servir indifféremment des deux mains. Les sept cens habitans de Gabaa , que le Livre des Juges nous représente pour si braves gens de guerre , combattoient aussi bien de la main gauche que de la droite , & comme gauchers ils étoient si habiles frondeurs , qu'ils tiroient sur un cheveu sans manquer. L'em-

pereur Tibère , si nous en croyons Suetone , avoit sa main gauche beaucoup plus prompte & plus forte que l'autre. On peut remarquer dans Xiphilin que Commode faisoit gloire d'être gaucher , tenant toujours son bouclier de la droite , & l'épée de la gauche. Enfin , l'Histoire de Perse observe que le grand Ismaël , pour ne rien dire de tant de *Scevoles* particuliers , a toujours employé la main gauche préféablement à la droite. Je m'étonne donc qu'on prenne pour un mal ce que tant d'exemples autorisent , & que de si fortes raisons peuvent du moins excuser.



D E S C H E V E U X .

IL ne faut pas douter que l'usage de porter les cheveux longs ne soit le plus ancien , de même qu'il est le plus naturel. Epictete soutient dans Arrien , qu'ôter le poil à un homme , c'est arracher la crête à un Coq. Les plus anciennes statues des Grecs , comme nous l'apprenons de Dion Chrysostome , avoient l'ornement des grands cheveux , aussi bien que de la barbe longue. Parmi routes les variétés qui regnent par rapport aux cheveux ; Maffée nous apprend que les Chinois nourrissent exprès leurs cheveux pour être pris par là , & emportés au Ciel après leur mort : ce que ne font pas leurs Prêtres qui croient y pouvoir aller

fans cette prise. Il y a des Musulmans qui ont , à même dessein , un toupet au haut de la tête , par le moyen duquel ils se promettent qu'un Ange les transportera au Paradis de Mahomet. Enfin , Gotard nous fait voir dans la sixième partie de l'Inde Orientale , que presque tous les hommes de la Guinée portent leurs cheveux rangés de différentes façons. Il est certain que nos Rois de la race de Merovée étoient comme les Prophètes & les Nazaréens , qui ne souffroient jamais que le rasoir où les ciseaux passassent sur leurs têtes , ou diminuassent leur chevelure. C'est ce qui fit reconnoître aux Bourguignons , dans Agathias , qu'ils avoient tué le Roi Chlodomer. On dit que Charles-Quint fut Auteur des courts cheveux & des longues bar-

bes, selon que Cabrera l'a remarqué. Quant à la couleur des cheveux, il n'y en a point qui ne plaise en quelque contrée ; les noirs, les roux, les bruns, les blonds sont préférés, selon les inclinations différentes. Eusebe nomme, après Clément d'Alexandrie, Medée, pour la première, qui trouva l'artifice de leur faire changer de couleur. Une infinité de Princes se les ont fait peindre, à l'imitation d'Hérode, dans leur arrière saison. Le Maure Musa fâché de se voir méprisé à cause du grand âge que son poil blanc témoignoit, lui fit prendre une teinture de noir si heureusement, que ce changement passant pour un miracle, il rétablit sa réputation. L'Empereur Commode ne se contentoit pas de la peinture des siens, il les faisoit reluire avec

des papillotes d'or. Pour conclusion ufons de l'invective que fait Seneque , non pas simplement contre les femmes ; mais contre les hommes efféminés de fon fiécle qui employoient toute la matinée à ranger leurs cheveux : *Dùm de singulis capillis in confilium itur.* Ils entrent en colere , dit-il , fi le moindre poil de leur tête fe rompt ou fort de fa place : *Quis est iftorum qui non malit Rempublicam turbari , quàm comam fuam ? Qui non follicitior fit de capitis fui decore , quàm de falute ? Qui non comprior effe malit , quàm honeftior.*



DE L'AMOUR DES MERES POUR
LEURS ENFANS , ET DE CELUI DES
ENFANS POUR LEUR MERE.

L'ON demande d'où peut venir que d'ordinaire les meres aiment plus leurs enfans que ne font les peres. Aristote en rend diverses raisons. La premiere , que ces enfans coûtent davantage aux meres qui ont le plus travaillé à les mettre au jour , par les douleurs de l'enfantement ; de sorte qu'il en est comme des biens , dont nous faisons plus d'état , quand nous avons beaucoup peiné à les acquérir. On peut ajouter que les meres se familiarisent plutôt & avec plus de soin & de tendresse , que ne font les peres qui se reposent sur elles de leur
leur

leur première éducation ; mais la dernière raison d'Aristote n'est pas peu considérable , étant fondée sur ce que les meres sçavent , sans comparaison mieux que leurs maris , que les enfans font à elles , & qu'elles les ont engendrés.

On a demandé de tout tems aussi à qui l'on doit déferer le plus d'amour & de respect , au pere ou à la mere. L'on ne peut pas mieux décider cette question que par l'autorité du Pythagoricien Hurocles , qui donne cette règle dans Stobée , qu'on est obligé sur-tout d'aimer sa mere , & d'honorer parfaitement son pere. Il ordonne ensuite qu'on aime davantage les parens maternels ; mais que d'un autre côté l'on respecte les paternels plus que tous les autres.

Quelquefois des circonstances

Q

font cause qu'on change ce procédé. Le fils d'Iphicrates croyoit avoir raison de dire qu'il étoit plus obligé à sa mere, toute étrangere qu'elle étoit, qu'à son pere; parce qu'elle avoit choisi pour le faire un Athénien, & lui seulement une Thracienne.

SUR CETTE FAÇON DE PARLER,
N'AVOIR PAS LE SENS
COMMUN.

QUAND on s'arrête un moment sur le sens de ce propos, on voit aisément qu'au lieu de le prendre pour une injure, comme on fait d'ordinaire, on devoit bien plutôt se trouver honoré d'en avoir mérité l'application.

Assurément il n'y a rien de si

commun que d'errer, rien de si sot que la multitude, & presque toujours l'opinion la plus vulgaire est aussi la plus absurde. A le prendre d'aussi loin que l'on voudra; on verra que les Peuples même les plus sages, se sont toujours assez fréquemment chargés des plus grandes inepties. A Rome, dans ces combats honteux & publics, où des hommes luttoient contre des animaux, la voix du Théâtre étoit la plûpart du tems plus favorable aux bêtes qu'aux Romains. Les Abdéritains tenant Démocrite pour un insensé, le conduisirent au divin Hypocrate, afin qu'il le guérît de sa folie; mais que répondit le Médecin? Que ceux qui s'estimoient les plus sains, étoient à son avis les plus malades, & avoient moins

de *sens commun*, que le Philosophe, objet de leur censure.

Mais qu'est-ce donc encore que ce *sens commun*, en quoi consiste-t-il? Est-ce une façon de penser commune à tout un Peuple? Si cela est, rien n'est donc plus changeant que le *sens commun*, & ce qui dans un pays sera dans l'ordre de ce *sens commun*, & par conséquent agréé, regardé comme bien, dans une autre contrée y sera contraire & envisagé comme ridicule au moins. Les premières découvertes de l'Amérique y firent voir une si grande différence de mœurs, comparés aux nôtres, qu'il sembloit qu'il y eût là quelque autre humanité que la nôtre, & que ce fût une nouvelle nature. A coup sûr un agréable de ce pays-là, un homme estimé parmi ces Peuples, n'auroit pas eu le

sens commun pour nous ; car est-ce l'avoir , que d'imaginer qu'une jolie femme soit plus jolie , à mesure de ce qu'elle se barbouille davantage le visage , la gorge & les mains de noir de cheminée , ou de quelque drogue plus puante & plus noire ; est-ce l'avoir que de ne vouloir pas de la plus aimable personne , parce qu'elle a le malheur de porter un cœur & un corps tout neufs ?

Avouons - le donc sans détour ; cette raison qui nous rend si fiers & si injustes ; cette raison , dont nous prétendons nous éclairer au point de pouvoir toujours discerner le vrai du faux , l'apparent du réel , l'essentiel du pur accessoire ; cette raison est un jouet à toutes mains , que le mensonge manie à son gré , une Courtisane effrontée ,

qui , couverte du masque de la vertu, s'abandonne honteusement à toutes sortes de partis. On peut dire qu'il regne entre nos sens , ministres de notre ame , & l'entendement qui les régit , une sorte de dissention , de guerre civile & intestine , dont notre triste raison n'est que trop souvent l'innocente victime.

Les sens , naturellement trompeurs , en imposent la plûpart du tems à l'entendement , qui à son tour ne leur est pas plus fidèle , & leur fait dans un tems trouver beau & bon , ce que dans une autre circonstance il leur représente comme mauvais & difforme.

Mais , au reste , pense-t-on que si tous les hommes possédoient la raison à ce point de perfection qui feroient d'eux autant de Sages , le monde en reçût un grand avantage ,

& que tout en iroit mieux? C'est l'aliment de la société que la folie; c'est la folie qui fait subsister le monde, sans son entremise on y verroit périr cette civilité qui est peut-être le plus grand charme de la vie :

*Humani generis mater , nutrixque
profecto*

*Stultitia est ; sine quâ mortalia cuncta
perirent ;*

Nilque agerent homines in terris.

La plûpart des Arts dont les hommes font profession, ne doivent-ils pas leurs établissemens à la folie. De combien d'hommes le goût des jeux, des spectacles, des festins, de la parure, de la galanterie, des voluptés, fait-il tout le revenu? De quel nom appeller cette vieille maladie du genre humain, qui

porte à s'entr'égorger, souvent pour une vétille, des milliers d'hommes? cependant des milliers d'autres vivent de cette manie! Que feroient d'ailleurs tant d'Officiers de Judicature, sans la démence de cette foule d'insensés qui les emploient à plaider? Sans la folie, à quoi donc s'occuperoient tant d'Artisans, uniquement occupés du soin d'alimenter le luxe d'un impertinent héritier, & quelle contenance prendroient tant de fots Courtisans qu'une vaine espérance tient souvent attachés à la plus lâche servitude? Chassez la folie de la porte du grand Seigneur, vous la rendrez déserte: chassez-la de dessus la surface de la terre, vous la couvrirez des ombres de l'ennui. Si donc la raison souvent ne vaut pas la folie, pourquoi tant nous

surprendre des opinions des autres, quelques étranges qu'elles nous paroissent ; pourquoi nous piquerions-nous du reproche que l'on nous feroit de manquer de *sens commun*, si le plus souvent penser comme tout le monde, est le plus sûr moyen de penser peu sagement ?

*Gaudet stultis natura creandis,
Ut malvis, atque urticis & vilibus
herbis.*

Empedocle disoit que rien n'étoit si difficile à trouver qu'un Sage ; c'est, lui répondit Xenophane, que pour en connoître un, il faut l'être.



D E L A P R U D E N C E .

LA Prudence est cette vertu qui nous ouvre l'entrée à toutes les autres. Un grain de Prudence est un médicament souverain pour pallier l'ignorance & le dérèglement de l'esprit. Agamemnon avoit raison de souhaiter plutôt dix Nestors, que dix Achilles; & Ulysse que Minerve favorisoit, c'est-à-dire qui étoit circonspect & prudent, a été le principal auteur de la prise d'une Ville, que la force toute seule n'auroit jamais contraint d'ouvrir ses portes. Il est vrai que le chant du Hibou, symbole de la Prudence, n'est pas agréable; & de même le parti tranquille & sage que la Prudence suggère, n'est pas tou-

jours le plus flatteur ; mais au moins est-il le plus sûr. Voulez-vous sçavoir le plus grand fruit qu'on peut tirer de cette vertu ? C'est une sage timidité qui porte à se satisfaire des biens que l'on possède , à s'accommoder du lieu où l'on est , de l'état où l'on se trouve , de ceux avec qui l'on vit ; enfin , à modérer ses desirs , par l'idée des revers qui pourroient renverser cet édifice de paix & de sagesse.

DES BAGUES ET ANNEAUX.

IL n'y a guères de parties du corps humain , où un esprit de galanterie bien ou mal entendue n'en ait fait mettre aussi bien qu'aux doigts. Les Indiens en portent ordinairement aux nez , aux lèvres , aux

joues , même au menton. Quant aux oreilles , presque par-tout le monde on s'est plû d'y attacher des Bagues de prix , les femmes surtout en ont fait une partie essentielle de leur ajustement. Quelques hommes les ont imitées ; cependant on voit dans le Deuteronomie que les oreilles percées passoient , parmi les Juifs , pour une marque de servitude perpétuelle. Apparemment il n'en étoit pas de même chez les Grecs , car on sçait que Platon , encore jeune , avoit à l'une de ses oreilles un pendant de prix : ni chez les Peruviens où c'étoit la marque d'un Ordre de Chevalerie , que d'avoir les oreilles percées. César de Frédérici représente les *Naires* , qui sont les Gentils-hommes de l'Inde Orientale , avec de si grandes oreilles , & si bien percées ,

qu'on y pourroit presque passer le bras , tant leurs pendants d'oreilles font pésants & tiraillent ces parties. L'attrabilaire & peu galant Seneque s'est emporté contre la richesse des Bagues & des Anneaux que les petites Maîtresses de Rome portoient à l'envi. On peut dire , écrit-il , qu'une femme parée affiche à ses oreilles la ruine de vingt familles : *Non satis muliebris insania viros subjecerat , nisi bina ac terna patrimonia auribus singulis pependissent.* Mais que n'eut donc point dit ce Philosophe , si les Dames Romaines eussent fait comme ces femmes d'une certaine côte de Guinée , qui non contentes des pendeloques , dont elles se parent les oreilles & le nez , se percent les extrémités de leurs plus secretes parties , pour y passer des Anneaux

d'or qui s'ôtent & se remettent quand bon leur semble. Qu'auroit donc pensé Seneque de cette infibulation recherchée , de ce luxe étranger ? En beaucoup de pays les hommes ne sont pas moins fastueux ; *Odoardo Barbosa* dit qu'au Royaume de Pegû il y en a , & ce sont apparemment les plus galants , qui portent de petites sonnettes attachées au-bout de la partie qui les fait hommes , ou fourrées entre la chair & la peau du prépuce , ayant toujours l'attention de les faire bien sonner par les rues , s'ils y voyent passer quelque femme qu'ils veulent *galantiser*. Ce que les hommes font par gentillesse , d'autres le pratiquent dans un esprit de dévotion , & tels sont certains Religieux Turcs , nommés *Calanders* , qui s'attachent au prépuce de gros An-

neaux de fer pour conserver leur virginité.

Les femmes Indiennes, & entr'autres les *Guzzerattes*, sont dans l'usage de porter encore des Anneaux aux orteils; au *Calicut*, les hommes les imitent. Quand Pierre Alvarés reçut sa première Audience du Roi de ce pays, il le vit tout rayonnant & tout couvert de pierres qu'il portoit sur-tout aux oreilles, aux bras, aux doigts & orteils, où entr'autres bijoux, l'on voyoit briller un Rubis & une Escarboucle de très-grand prix. L'Anneau d'or étoit chez les Romains une marque d'honneur réservée aux Ambassadeurs qui le recevoient en partant; aux Chevaliers, aux Sénateurs & aux Tribuns; mais il ne faut pas croire qu'aucune autre personne ne pût en porter : ce Peuple

avoit même poussé , à l'occasion des Anneaux , le luxe & les *petits airs* aussi loin qu'on a jamais fait , même en France : ils avoient des Bagues d'été & des Bagues d'hyver. C'étoit un des préceptes de Pythagore de n'en porter jamais où la figure de Dieu fut représentée , ce qui a été pris pour une loi qu'il faisoit à ses Disciples de ne rien révéler au Peuple de ce qu'ils pensoient sur la Divinité.

DE LA PUDEUR.

LA Pudeur est une légère honte qui trahit la vertu ; son siège est sur le front & les joues ; mais elle n'est nulle part aussi sensible que dans les yeux. Ils sont les dépositaires de cette aimable can-

deur , & de cette ingénuité qui l'accompagnent. Aussi Salomon assure que la femme corrompue , & qui a perdu tout sentiment de retenue , se reconnoît manifestement à ses yeux altiers & à ses paupières élevées : *Fornicatio mulieris in extollentia oculorum , & in palpebris illius agnosceretur.*

Une des Loix d'Athènes condamnoit à l'amende la femme dont la contenance & la marche n'étoient pas décentes ; c'est que la pudeur se manifeste dans le maintien , & qu'une femme pudique l'a toujours honnête : *Mulier sine verecundia ,* dit un Proverbe Arabe , *est cibus sine sale.* Il est vrai qu'il faut qu'une femme impudique soit bien aimable pour qu'on lui passe son excessive hardiesse.

On ne sçauroit trop estimer le

soin que les Romains prenoient d'entretenir leurs femmes dans l'amour de la décence ; Seneque apprend qu'au Temple de Cybèle , où elles observoient leurs pratiques religieuses , non-seulement la vue des hommes leur étoit interdite ; mais aussi la simple représentation d'animaux mâles en étoit soigneusement écartée. La crainte de manquer à la pudeur après leur mort , fut la seule chose capable d'arrêter , dans les filles Milésiennes , les effets de ce dégoût pour la vie qui les portoit à se tuer elles-mêmes. La Loi qui fut publiée qu'on exposeroit nues , à la vue de tout le Peuple , celles qui se seroient donné la mort , fut l'expédient le plus sûr pour les déterminer à vivre.

DE L'UTILITÉ DES VOYAGES.

IL n'y a point de meilleure école de sagesse que celle des voyages. A force de voir tant de diversité dans les usages & les coutumes, tant d'oppositions dans les mœurs, on acquiert plus aisément cette assiette de l'ame, qui fait envisager sans dégoûts, & supporter sans peine les manieres qui pourroient blesser un homme ordinaire. Plus on voit d'hommes, plus on devient indulgent pour les sottises dont ils sont remplis; on ne les en méprise pas plus, ce seroit un travers; mais on les plaint davantage, & l'on en devient plus souple, plus facile, plus accommodant, & par conséquent plus heureux. Alcibiade s'étoit

fait une loi de se plier aux usages des lieux où il étoit ; quand on veut voyager avec agrément & avec fruit , il faut imiter Alcibiade , du moins un peu. A Athènes , il étoit sçavant , poli ; à Sparte , dur , laborieux , austère : en Asie , efféminé , mou & magnifique comme les Perses : en Thrace , il étoit toujours à cheval , & buvoit autant que le plus fort buveur ; avec cette souplesse de caractère , il est difficile de ne pas se faire aimer. L'on a beau dire , l'on est toujours ce que l'on doit , quand on est aisément ce que l'on veut.



D E L' E N V I E.

TOUT le monde convient que c'est un défaut, un vice même infâmant ; cependant il est si fort attaché à notre nature , & nous avons toujours un amour propre si faillant , que presque tous tant que nous sommes , nous nous en ressentons un peu. Si l'on aime la gloire ce n'est point celle dont un autre peut briller ; un léger sentiment d'envie , loin d'être préjudiciable , est fort propre à nous porter au bien. L'exemple est un puissant aiguillon ; on peut dire que cette passion est l'ombre de la gloire , elle en est presque inséparable. On ne nous pardonne pas aisément un grand mérite ; aussi Themistocles

souhaitoit avec passion de se voir des Envieux ; cependant c'est se souhaiter des ennemis. L'Envieux n'en a point de plus furieux que lui-même , il est son Bourreau ; & ce Roi le sentit bien , qui pour punir le crime d'envie en trois hommes différens , après avoir condamné le moins coupable à mourir de faim , & le second à avoir la tête tranchée , condamna le dernier , comme le plus criminel , à vivre dans des lieux où l'on exerçoit une infinité de bienfaits & d'actes de charité , jugeant que c'étoit augmenter sa peine par-dessus celle des autres , de lui prolonger une vie traversée de passions pires que les supplices : *Nunquam erit felix , quem torquetur felicior* , dit avec raison Seneque. Si on n'a point l'heureuse faculté de pouvoir se réjouir du

bien qui arrive aux autres , que du moins on réunisse tous ses efforts pour ne s'en point attrister , l'indifférence dans ce cas est presque déjà une vertu.

DE L'INSTRUCTION DES ENFANS.

C'EST , sans doute , un grand avantage que d'être bien né , & d'avoir été gratifié en venant au monde des bonnes graces de la nature ; mais outre que cette faveur est assez vaine , l'on remarque tous les jours qu'elle devient presque inutile à ceux qui manquent de bonne éducation , & dont la jeunesse n'est pas guidée par de bons Maîtres. La servitude des esprits qui est si grande , est bien plutôt l'effet de leur différente culture que

de leur constitution ; nous apportons presque tous le même fonds : il produit à raison de ce que nous le cultivons. C'est plus que l'on ne le croit , des premières années de notre vie que dépend le sort plus ou moins heureux qui nous y attend. L'enfance est l'âge des préjugés , si ce l'étoit des bons principes , si l'on nous y portoit plus directement , si l'on s'attachoit davantage à fortifier notre ame contre le choc des passions , & les jeux de la fortune , dans cet âge heureux où elle se prête si volontiers aux impressions qu'on y grave , probablement nous serions plus heureux ; puisque nous serions moins sensible aux maux qui pourroient nous affliger.

Ce n'est pas dans ce qui concerne l'éducation de ses enfans que l'on doit

doit porter l'économie , si bonne par-tout ailleurs : le prix de la Science , qui sert à la Sageffe , est tel , qu'il n'y a point de trésor qui puisse le payer. L'on demandoit un jour en présence de cet Alphonse , que les Arragonois nomment leur grand Roi , si un Souverain comme lui pouvoit devenir pauvre , il prit la parole & dit , que si la Sageffe se trouvoit quelque part à vendre , la chose pourroit arriver ; on doit de plus une entiere reconnoissance aux hommes de qui l'on a reçu de bons enseignemens. Les sentimens qu'Alexandre eut toujours pour Aristote , font honneur au cœur de ce Prince. Il portoit à son Précepteur autant d'honneur qu'à son pere , l'un lui avoit donné la vie , & l'autre lui avoit appris à la bien passer.

Le *Jus-jurandum* d'Hypocrate est

R

aussi remarquable , par ce que dit ce Médecin célèbre touchant celui de qui il a reçu des leçons : je le respecterai toujours , dit-il , comme mon pere , je l'aiderai dans ses besoins , s'il a le malheur d'en avoir jamais ; & ses enfans je les recevrai comme ceux de mon frere.

DES PROMESSES.

ON a dit qu'il étoit bon de penser une heure avant que de parler ; mais qu'il étoit encore mieux de penser un jour avant que de promettre. Il est vrai que rien n'est si insupportable que de se voir frustré d'une espérance fondée sur des promesses sur lesquelles l'on comptoit ; & tel ne peut digérer, dans de semblables occasions, un

manquement de paroles , qui eût souffert patiemment le refus de sa demande. Il est donc d'un Sage d'user d'une grande retenue , quand il sera question de promettre ; mais quand il l'a fait , il faut absolument qu'il soit très-religieux observateur de sa parole. Si c'est une grace que de promettre ; c'est une perfidie de ne point tenir ; on devrait sévir contre ces Prometteurs éternels , dont le métier est d'entretenir fausement l'espérance , & de tromper après tout ceux dont ils leurent la crédulité : mais si on les méprise , ne sont-ils pas assez punis ?



DES BONNES ET MAUVAISES
COMPAGNIES.

IL est constant que soit en bien, soit en mal, nous prenons avec beaucoup de facilité la tournure de ceux avec qui nous vivons, surtout à l'égard du mal; les conversations ont un merveilleux pouvoir de nous y porter, si nous n'évitons avec soin celles qui sont d'autant plus à craindre, qu'elles nous charment davantage par leur agrément. N'est-ce pas une chose étrange dans la nature, que les bonnes choses n'ont garde de s'y communiquer avec la promptitude qu'ont pour cela les mauvaises? Cent pommes vermeilles & bien saines ne sçauroient en rétablir une qui com-

mence seulement à se corrompre ; & il n'en faut qu'une pourrie pour gâter les cent premières. Qui a jamais remarqué qu'à fréquenter des gens qui se portent bien , on s'en porte mieux ; nous contractons à toute heure mille infirmités avec ceux qui en ont.

La plus importante règle que l'on doit observer , sur-tout si l'on est jeune , est de parler peu ; l'on se repent d'avoir parlé ; presque jamais de s'être tu. Soyez taciturne jusqu'aux choses que vous entendez le mieux , afin de donner créance à votre silence , & que dans toutes les autres il soit favorablement interprété. Ne vous dégoûtez pas du procédé de ces gens durs , peu affables , & rebutants ; la modération dont vous userez dans de semblables rencontres , vous donnera cent

fois plus davantages sur eux , que ne feroient le ressentiment & la contestation. L'on dit à Rome que l'intérêt est le maître des cérémonies le plus parfait & le plus absolu, parce que chacun y honore son compagnon , suivant qu'apparemment il a besoin de lui : c'est partout à peu près la même chose. Mais on pourroit soutenir que cet intérêt est le plus injuste & le plus imparfait de tous les Juges , puisqu'il n'observe nul ordre raisonnable , & presque toujours il défère l'honneur à celui qui le mérite le moins. Il faut cependant s'accommoder à tout ; & puisque nous ne sommes pas pour réformer le monde , rire de mille choses semblables autorisées par l'usage , & se soumettre docilement au joug qu'il faut porter ; il en doit moins coûter

de se vaincre & de se contraindre, que de forcer les autres à nous supporter comme nous voudrions être.

DE L'AMOUR.

CETTE passion, l'objet de la censure de tant d'hommes trop rigoristes, n'est pas plus condamnable qu'aucune autre. L'abus seul en est répréhensible. C'est un sentiment donné par la nature pour nous porter à la seconder dans ce qu'elle a de plus précieux, la reproduction des êtres. Les femmes en font l'objet, & un de ses effets les plus ordinaires est de nous égayer l'esprit, de nous échauffer aux feux de leurs charmes; si l'amour étoit si vicieux, il faut croire que Salo-

mon n'auroit pas pris son voile ;
comme il fait dans son Cantique
des Cantiques.

Les constitutions atrabilaires disposent à l'Amour , & en cela les mélancholiques ont été bien servis par la nature ; car les plaisirs amoureux sont merveilleusement propres à éclaircir ces fronts couverts , à dissiper ces humeurs tristes & nuisibles. On lit dans Athenée qu'une Courtisane Grecque fut nommée *Antycire* , à cause , dit-il , qu'elle préparoit l'ellébore , & qu'elle en procuroit aux Attrabilaires qui en avoient besoin ; mais n'est-ce pas plutôt que par ses agrémens , par sa conversation , & les voluptés qu'elle avoit l'art aimable de dispenser à propos , égayant l'humeur sombre des mélancholiques qui la fréquentoient , elle leur tenoit lieu

d'*Antycire*, d'ellébore, & de tout médicament : & quel autre, en effet, est plus puissant que ce feu des désirs qui nous transporte, ces raviffemens délicieux qui nous féduisent ?

DE LA CURIOSITÉ.

L'ENVIE de sçavoir est naturelle ; mais ce sentiment nous faisant porter notre curiosité sur des choses placées hors de la portée de notre esprit, fait sans cesse notre tourment, quand il n'est pas réglé par la raison. Comme la place que nous tenons dans la pensée des autres est une chose fort intéressante pour notre amour propre, nous sommes fort avides de connoître cette place, & c'est là une des plus

grandes misères à quoi notre condition nous expose. S'inquiéter de la manière obligeante ou disgracieuse dont on pense de nous, c'est mettre son repos, son honneur presque, sur-tout sa tranquillité à la merci des caprices d'autrui ; quand d'ailleurs il seroit possible de pénétrer jusques dans l'intérieur des autres, en serions-nous plus contents ? La douleur de connoître les dispositions fâcheuses où la plûpart du tems nous les trouverions pour nous, l'emporte infiniment sur le triste plaisir d'avoir satisfait un vain mouvement de curiosité. S'il y avoit moyen d'avoir un miroir magique qui nous découvrit à nud toutes les envies, les perfidies & les mauvaises volontés qui nous regardent, il seroit plus à propos de le casser ou de s'en défaire, que de le re-

tenir avec les inquiétudes & les chagrins qu'indubitablement il nous donneroit. Cardan donne, dans son Livre de la *Prudence*, cet avis important, qu'il faut tenir pour nos plus grands ennemis ceux qui sous le manteau de la familiarité, s'informent trop curieusement de nos pensées, de nos desseins, & généralement de tout ce qui nous touche de fort près; leur dessein, dit-il, est souvent de prendre par-là le plus d'avantage sur nous qu'il leur est possible, & de faire ce que le Satyrique Romain reproche aux mauvais Serviteurs :

*Scire volunt secreta domûs , atque
indè timeri.*

Un homme qui tient notre secret, est absolument maître de nos actions.

Pourquoi avec la plus forte passion pour la curiosité, ne lisons-nous cependant jamais sans une grande estime dans les Histoires, la modération de ceux qui ont sçu commander à leurs appétits en des rencontres délicates, où d'autres auroient sûrement contenté leur curiosité? C'est que l'homme est un composé, dont *toutes les pièces* sont contradictoires.

DES ÉPITHETES.

LEs hommes fameux, & surtout les grands hommes, ont toujours traîné quelques épithetes après leur nom, & presque toujours cette *sur-appellation* est le sommaire des sentimens de haine ou d'affection, d'ignorance ou de

célébrité qu'ils ont excités durant leur vie.

Commençons par ce Mercure Egyptien honoré du surnom de *Trismegiste*, qui depuis lui n'a été donné à personne. Entre les Philosophes Grecs, Hypocrate & Platon ont eu celui de *Divins*, & le dernier est encore connu par cet autre de *Moïse Athénien*; comme le Juif Philon est appelé le *Platon circon-*
cis. Le Sage Socrate, le *Juste* Aristide, le *Bon* Phocion, sont des termes ordinaires. Aristote passe pour le *Génie de la nature*, Averroës est le *Commentateur* par excellence; Pierre de Apono a été baptisé dans l'école du nom de *Conciliateur*, & Richard Suifeth de celui de *Calculateur*. Grégoire de Naziance y est le *Théologien*, Pierre Lombard, le *maître des Sentences*;

S. Thomas , le *Docteur Angélique* ; Scot , son Antagoniste , le *Docteur subtil* ; Alain de Lille , le *Docteur universel* ; Aléxandre Hales , le *Docteur irréfragable* ; Henri de Gand , le *Docteur solennel* ; Michel Angrianus , le *Docteur inconnu* ; Gerson , le *Docteur très-Chrétien* ; & Raymond Lulle , le *Docteur illuminé*.

Saint Hilaire & Saint Bonnaventure ont tous deux obtenu le surnom de *Docteur Séraphique*. Ocham , Chef des Nominaux , a eu les titres de *venerabilis Inceptor* , & de *Docteur invincible* ; Rabi Mofés , celui de *Doct̄or Perplexorum* , & Thomas Domus celui de *Doct̄or veritatis*.

Parmi ces noms , il y en a de plaisans & de bouffons , comme ceux qu'on a donnés de *Grisegonnelle* à Foulques d'Anjou , de *Tête d'étoupes* à Raymond de Barce-

bonne, *de main percée* au Roi Alphonse, à cause de sa libéralité, &c.

DE L'INSOLENCÉ DES RICHES.

ON n'est que trop porté, quand on est riche, à mépriser ceux qui le sont peu. Il semble qu'à mesure que les richesses augmentent, l'ame se rétrécisse, & que le cœur perde de sa sensibilité. Rien n'aiguise le sentiment comme le malheur, rien ne l'émousse comme l'opulence; comme tout est assez bien compensé, peut-être pour un homme qui pense, est-il plus heureux de n'être pas embarrassé de richesses, que d'être dans un état beaucoup moins accommodant; ce qu'il perd des plaisirs des riches, qui le plus ordinairement n'en ont

guères , il le regagne par la joie qu'il éprouve bien plus souvent de s'attendrir sur le sort de son ami , d'exercer sa reconnoissance , de cultiver une douce & agréable amitié. On dit que le son du fer & de l'airain a le pouvoir de faire fuir les esprits , celui de l'or a une faculté toute contraire.

Un homme riche qui use de ses biens comme il faut me plaît extrêmement ; mais j'admire le pauvre , qui sans se tourmenter par d'inutiles désirs , vit encore plus content que le premier , & rend sa pauvreté honnête , comme disoit Épicure , parce qu'elle est toujours accompagnée de gaieté : *Optimus* , dit Seneque , *pecuniæ modus qui nec in paupertatem cadit , nec procul à paupertate discedit*. Le souhait d'un honnête homme doit être de

se trouver toujours loin des foudres de la richesse ; mais loin & plus loin encore des horreurs de l'indigence.

DES JALOUX.

LA jalousie n'est pas un vice ; ce n'est pas une passion criminelle , cependant on s'en cache , on s'en défend comme d'un crime ; est-ce donc une foiblesse ? Un Jaloux est merveilleusement adroit à faire précisément tout ce qu'il faut pour engager à le tromper. L'Histoire présente une infinité d'actions atroces que la seule imagination de l'avenir a fait exercer à ceux que cette violente passion transportoit. Rhadamiste emploie , dans Tacite , le fer & l'eau de l'Araxe , pour

ôter la vie à cette Zénobie , dont tout le crime étoit de ne le pouvoir pas suivre dans sa fuite. Hérode ordonna plusieurs fois que s'il arrivoit qu'il mourut avant Mariamne , on la fit périr incontinent , ne pouvant supporter l'idée qu'après lui un autre jouisse d'une femme qu'il aimoit.

DE LA FAVEUR DES JUGES.

UN homme chargé du soin délicat de juger ses semblables , doit avoir les yeux bandés & les mains liées pour s'empêcher de favoriser jamais l'un aux dépens de l'autre. Il faudroit qu'il n'eût point de passions ; mais où donc trouveroit-on des Juges , si la raison ne venoit au secours de l'humanité ?

De tout tems on a estimé que les meilleurs Jugemens se rendoient par ceux qui avoient le moins de connoissance des Parties contestantes , & qui ne leur donnoient pas le tems de faire des brigues plutôt que des sollicitations. Platon remarque au douzième Livre de ses Loix , que Rhadamiste rendoit ses Sentences sur le champ , & pour parler ainsi , *à la Suisse.*

Il est vrai que ces Peuples sages ne sont pas les seuls qui croyoient que les formalités judiciaires les plus courtes étoient encore les meilleures. Leon d'Afrique dit que les Habitans du Mont Semele , au Royaume de Maroc , n'ont point d'autres Juges de leurs différens , que quelques Passans ; il assure la même chose des Habitans de la Ville de Medua , où il fut lui-même

retenu pour décider quelques-unes de leurs contestations. Barbaro , Gentilhomme Vénitien , assure que les Tartares qu'il eut occasion de voir dans ses voyages , se faisoient juger de même par le premier homme de considération qu'ils trouvoient sur un grand chemin. Tout cela fait voir que le Juge le plus inconnu , & par conséquent le moins intéressé , passe pour le plus équitable , comme pour le plus incorruptible ; c'est pourquoi nos Rois , Philippe le Bel , & Charles V , ordonnerent que personne ne pût être jugé dans le lieu de sa naissance.

La plûpart de nos voisins se gouvernent encore avec cette sagesse : il y a peu de Villes en Italie , dont le principal Magistrat ne doive être étranger ; à la Chine même , comme Herrera entr'autres le té-

moigne , on ne donne jamais à exercer une charge publique à quelque homme que ce soit au pays où il est né ; & l'on sçait que Marc-Aurele porta un Édit pour que personne ne fut revêtu de la qualité de Gouverneur dans sa Patrie. En effet, il est si difficile de dépouiller , en prenant la qualité de Juge , tout ce que la connoissance ou l'amitié , l'intérêt ou la haine peuvent nous donner de préventions , que les Loix n'ont pu trop soigneusement y remédier.

Combien peu de nos Magistrats imiteroient ce Cadis Turc qui fit donner cinquante coups de bâton à un Solliciteur qui lui avoit apporté un présent de quelques fruits , sur ce fondement qu'il l'avoit voulu corrompre , & divertir le cours de la Justice.

DES POMPES FUNÈBRES.

QUE dire contre l'usage des Pompes funebres qui contentent du moins les vivans, si elles ne servent de rien aux morts ? Seulement il ne faut rien conclure de ces démonstrations de deuil : elles contrastent souvent avec la tristesse qui paroît les commander. Herode ayant fait noyer son beau-frere Aristobule, l'honora ensuite de magnifiques funérailles. Antigone ne fut pas moins respectueux, c'est-à-dire pas moins fourbe, envers Cléopatre, sœur d'Alexandre le Grand, après lui avoir ôté la vie, comme l'assure Diodore de Sicile.

Tacite dit qu'Agrippine n'épargna rien aux obsèques de son mari

qu'elle venoit d'empoisonner, & la Reine d'Angleterre Elifabeth employa cent mille florins à celles d'une autre Reine qu'elle avoit fait décapiter. Rien de plus singulier que la différente maniere qu'ont différens peuples de rendre les derniers devoirs aux morts. On dit qu'au Royaume de Siam, où les quatre élémens sont adorés par des Sectes différentes, ceux qui y rendent leur culte à la Terre sont mis dans des fosses comme nous, quand ils viennent à décéder; que les Adorateurs de l'Eau y sont jettés aux Poissons; que l'on y pend en l'air, ceux qui font leur Divinité de cet élément, & que les derniers qui sacrifient au Feu, y sont livrés après leur mort pour être réduits en cendres.

Voilà dans un seul Peuple presque tout ce qui s'est pratiqué sur

ce sujet dans le reste du monde. A Rome l'on enterroit & brûloit les corps assez indifféremment, & suivant que l'on le vouloit. Oviedo apprend que les Indiens occidentaux désséchoient au feu les corps de leurs Souverains ou Caciques, afin de les garder reconnoissables le plus long-tems qu'il leur étoit possible; bien différens en cela des Perses, qui par un dessein absolument contraire exposoient aux chiens & aux oiseaux de proie leurs morts qu'ils tenoient pour des méchans & des *abominables*, s'ils n'étoient bientôt dévorés. Mais comment imaginer qu'il soit tombé dans la pensée de quelques Peuples de se repaître avec joie des corps de leurs proches, dans l'idée que le tombeau le plus honorable pour un pere est le corps même de son
fils.

Éls. C'est cependant ce qu'Herodote a écrit des Massagetes, de quelques Indiens, & des Issédons.

Odoardo Barbosa prétend même que cela se pratique encore en quelques pays sujets du Roi de Siam. Les Anciens ont toujours été mieux avisés que nous sur le lieu destiné à l'inhumation : *In Urbe ne sepelito, neve urito*, disoient les douze Tables des Romains. Dion Cassius rapporte l'Ordonnance d'Auguste, qui défendoit qu'on ne brûlât les corps qu'à deux lieues au moins de Rome ; & Jules Capitolin observe qu'Antoine le Pieux donna un Édit par lequel il étoit défendu d'inhumer les morts en quelque Ville que ce fût. Bien différens des Romains, nous les enterrons précisément dans les lieux où nous devons nous rassembler.

Au Cap Vert on met les cadavres des personnes du Peuple , debout dans le tronc d'un arbre ; & l'on couche les autres dans une fosse. Les Hurons roulent leurs morts & les ramassent en peloton , à peu près comme les enfans le font dans le ventre de leurs meres.

Il semble d'abord que rien ne soit si naturel que de pleurer les morts, il y a cependant des Peuples entiers dans l'opinion que la mort n'est pas une si triste chose , qu'on doive s'attrister sur le sort de ceux qui l'éprouvent. Les Troglodites , par exemple , jettoient des pierres en riant sur leurs morts ; les Marseillois , au rapport de Valere Maxime , faisoient des festins aux funérailles de leurs amis ; des instrumens de Musique s'y faisoient entendre. Les Jeux Pythiques , les Néméens ,

Les Olympiques ne furent institués qu'en commémoration des morts, & l'on voit par la relation de *George Interiano*, Genoïis, que les Scythes ou Tartares Circassiens, croient si peu qu'il soit honnête de pleurer les morts, qu'une femme seroit deshonorée chez eux, si elle étoit convaincue d'avoir seulement soupiré aux obseques de son mari, auxquelles l'on a accoutumé, entr'autres réjouissances, de déflorer, à la vue de tous les assistans, une fille de douze à quatorze ans, comme pour narguer la nature.

DE L'ESPÉRANCE.

LEs Italiens l'appellent le jardin des fous, qui n'ont point de plus grand plaisir que de s'y pro-

mener dans des espaces imaginaires, où toutes choses rient à leur fantaisie. Toute la différence que meritoit Platon entre espérer & rêver, étoit que l'un donnoit des songes aux personnes éveillées, & l'autre à celles qui sont endormies. Ainsi que la mémoire du bien passé donne du contentement, l'espérance d'un plaisir futur est aussi très-agréable. Espérer, c'est presque jouir, c'est pressentir la joie des plaisirs; c'est dans cette idée que plusieurs ont considéré la condition des Rois comme assez misérable, d'avoir infiniment plus à craindre qu'à espérer. Cette douce illusion qui enchante le malheureux, ne leur est point connue: sans ce plaisir innocent qui assaisonne & facilite nos actions, comment nous soutiendrions-nous contre le choc de l'infortune? Le

Sage n'espère jamais qu'autant que la raison le lui permet : le fou s'abandonne à tous partis , & dans une soif continuelle des choses qu'il attend , il soupire sans cesse après l'avenir , sans pouvoir se désaltérer , ce qu'il possède ne le contente jamais , & il ne jouit que de ses inquiétudes.

DE CEUX QUI ONT PRIS DE FAUX
NOMS.

LEs Histoires sont remplies d'impostures ; il n'y a point de Peuples , presque point de regnes qui n'aient vu de ces hommes hardis usurper impudemment des noms qui ne leur appartenoient point. On a vu chez les Juifs un faux Alexandre qui se disoit fils d'Hérode ;

chez les Perles; un faux Smerdis, qui osa contester à Cambises la Couronne; chez les Grecs ce Pseudo-Alexandre se disant tantôt de la famille des Seleucides, & tantôt de celle d'Alexandre.

Pour passer à notre Histoire on trouve dans Grégoire de Tours, & dans l'Abrégé de Fredegarius, un faux Gondevault qui se disoit fils de Clotaire I, & qui fut suivi d'une partie de la Noblesse & du Clergé de France. Zelen fait mention dans la vie de S. Leger, Evêque d'Autun, d'un faux fils de Clotaire III, qu'on aposta pour disputer la Couronne à Thierry I. Sous Henri IV, un François de la Ramée eut l'impudence de se dire fils de Charles IX, & d'Elisabeth d'Autriche, ajustant que la Reine mere l'avoit fait nourrir clandestinement

en Poitou , ce qui le fit condamner à être brûlé à Paris en 1596.

Les Turcs ont été troublés par deux faux Mustaphas ; deux faux Demetrius ont excité d'étranges troubles en Moscovie , en 1605 & 1606 , avec cette particularité à l'égard de l'un de ces deux imposteurs , qu'il avoit un bras plus court que l'autre , & une verrue au visage , comme le véritable Démetrius dont il jouoit le personnage.

L'on peut voir dans Herrera que deux Hermites voulurent être pris chacun pour le Roi de Portugal. Don Sebastien Mariana apprend qu'en l'an 1162 , un effronté se produisit comme s'il eût été le Roi Alphonse , ving-huit ans après sa mort. Un Juif , au rapport de Sandoval , voulut se faire couronner dans Valence en qualité de Don

Juan , fils unique de Ferdinand & d'Isabelle , que toute l'Espagne sçavoit être décédé à Salamanque. Philippe II fit pendre un Patissier assez impudent pour se dire Don Carlos qui venoit de périr. Les Flamands virent paroître en 1224, un homme de Reims qui se donnoit pour Baudoin , Comte de Flandres , & Empereur de Constantinople ; sa fourberie fut reconnue à la Cour de France , où il eut l'audace de se présenter , & elle fut punie dans la Ville de Lille , où ayant été pendu , la Comtesse de Flandres , fille du véritable Baudoin , le fit quelque tems après exhumer , & pendre une seconde fois.



DE LA LIBERALITÉ.

ELLE est si éclatante , sur-tout quand elle s'élève jusqu'à ce haut degré qui lui fait prendre le nom de magnificence , que la frugalité , considérée ensuite , a bien de la peine à se maintenir dans le rang des vertus ; elle paroît alors avarice , mais la raison ne veut pas que nous jugions de la forte : comme il ne seroit pas juste d'attribuer à la libéralité les excès du prodigue , il ne faut pas imputer non plus à la frugalité ce que la honteuse avarice peut faire. Il est des bornes qui retiennent ces actions dans leurs limites respectives. On a dit des dissipateurs qu'ils avaloient & digeroient tout jusqu'au fer , comme

les Autruches. Aristophane nomme dans cette idée Mangeur de pierres, un certain Ctesippus qui avoit vendu jusqu'à celles du tombeau de son pere, pour survenir à ses dépenses excessives. D'ordinaire il n'y a sorte de débauches, qui ne fournisse au prodigue l'occasion d'avancer sa ruine, ce qui fait que la prodigalité, dont le fond est une vertu, est cependant un vice très-condamnabile; aussi les Aréopagistes la punissoient comme un crime. L'Empereur Adrien faisoit promener honteusement par-tout l'Amphithéâtre, ceux qui en faisoient profession. Ils étoient privés en beaucoup de lieux de la Grèce de la sépulture de leurs ancêtres; on les comparoit à ce fou qui allumoit sa lampe en plein midi, & qui n'y trouvoit plus d'huile quand la nuit étoit

venue. Il est vrai que d'un autre côté l'avarice est encore pire , puisque sans jamais faire de bien à personne ni à eux-mêmes , les avares tiennent toute leur vie ce qu'ils possèdent sans en faire usage : *In nullo avarus bonus est , in se pessimus.* Voyez-vous ce vieillard qui n'est presque plus que terre , le prenez-vous pour un homme ? C'est un sac d'argent ; c'est un coffre fort , *arca est.* Il n'y a point d'indigence pareille à celle d'un avare ; un homme pauvre jouit du moins du peu qu'il possède , il s'aide de ce qu'il a le mieux qu'il peut ; mais l'avare manque aussi-bien de ce qui est à lui que de ce qui n'y est pas , & sa misere est d'autant plus extrême , que dans une grande abondance il mene une vie misérable. Ce qu'il y a de pis encore , c'est que son

mal croît & s'augmente de ce qui devroit l'en débarrasser ; plus il acquiert & accumule , plus il désire. Le tems même qui sert de médecine à tant de maladies , ne fait qu'irriter celle - ci , l'avidité des biens va toujours croissant avec l'âge de ceux qui en sont touchés. Il n'y a que la mort qui puisse remédier à cette insatiable convoitise. Les yeux d'un avare , dit une façon de parler des Perses , ne peuvent être remplis que de la terre de son tombeau.

DU TEMS ET DE L'OCCASION.

L Es Romains avoient un Temple dédié à l'heure , il ne se fermoit point , & l'entrée en étoit toujours libre ; cela , aussi bien que

la plûpart d leurs cérémonies ,
cachoit un sens mystérieux , qui mé-
rite d'être considéré. Ils vouloient
dire qu'en toutes choses il faut pren-
dre l'heure & le tems si nous vou-
lons les bien faire , & qu'elles nous
réussissent. Il y a dans les affaires
certains points à saisir , si nous les
manquons , les difficultés sans nom-
bre naissent autour de nous , &
déormais l'espérance est vaine. Heu-
reuses sont les personnes si clair-
voyantes , qu'elles ne manquent
guères à s'avantager de tous les mo-
mens favorables qui se présentent.
L'excellence de l'esprit se manifeste
dans la promptitude à prendre parti
sur le champ , & à tourner adroi-
tement la voile selon le changement
des vents ; aussi chez les Latins un
homme de route heure & un Sage
étoient synonymes.

Cependant malgré la grande importance dont il est de bien user du tems & de l'occasion , il n'y a rien que nous fassions avec moins de soin durant toute notre vie , la plupart des hommes finissant de vivre , avant que d'avoir bien sçu pourquoi ils vivoient. Chose étrange que nous méditons sur tout hormis sur ce qui nous importe le plus ; nous ne jouissons point de la vie , nous ne la connoissons que par les foles inquiétudes , dont nous empoisonnons le seul instant qui soit à nous. Le tems qui passe & s'écoule nous entraîne sans cesse vers l'abyssme , & nous vivons comme s'il n'avoit aucun empire sur nous.



DE LA COLERE.

L'ON est patient à mesure de ce que l'on est éclairé ; car pourquoi s'émouvoir , se fâcher qu'une chose ait son effet nécessaire ? La colere est donc la plus folle des passions ; elle est aussi la plus nuisible à celui qui l'éprouve. L'envie mine peu à peu & ne tue qu'à la longue ; mais un instant de colere est souvent un instant meurtrier. Quand pour punir quelqu'un d'une faute l'on se transporte de colere , ce n'est pas le coupable que l'on punit , c'est contre soi-même qu'on sévit le plus rigoureusement. Il est vrai qu'il est difficile d'empêcher tout-à-fait les premiers mouvemens , de dépouiller entièrement l'humana-

nité, & de conserver une ame tranquille au milieu du combat des passions. Mais pour un homme qui use de la raison, un instant de réflexion remet les choses dans l'ordre, un esprit un peu maître de soi dissipe bientôt le nuage qui s'éleve contre lui; aussi voyons-nous qu'il n'y a point de personnes qui s'abandonnent si-tôt ni si aveuglément au courroux que les foibles de corps & d'esprit; un enfant, une femme, un ignorant, un malade, un vieillard s'irritent avec tant de facilité, qu'un rien les met hors d'eux-mêmes.

Un Proverbe Arabe dit qu'il y a trois choses qui ne se reconnoissent bien qu'en trois lieux; la hardiesse, aux dangers de la guerre; l'ami, dans la nécessité; & la sagesse dans les attaques de la colere.

DE LA NOUVEAUTÉ.

D'Où vient cette grande inclination que nous avons tous pour les choses nouvelles ? Pourquoi sommes-nous tant flattés du changement & de la variété qui les accompagne ; c'est que l'ennui est le plus cruel des maux , & que tout ce qui nous y arrache a droit de nous plaire.

Peut-être aussi que le désir naturel de sçavoir & de connoître contribue un peu à nous faire trouver agréable ce qui est nouveau. Ce que l'on sçait est le plus souvent comme ce que l'on possède ; on s'en lasse , on s'en dégoûte ; on diroit que l'inconstance nous est naturelle. Ce que nous ne possédons pas , ce que nous

ignorons , est précisément ce que notre cœur désire , est ce que nous brûlons d'apprendre : c'est ainsi que trompés sans cesse , & promenés de désirs en désirs , nous vivons tous ne possédans rien qu'une illusion que tout perpétue.

DES SUPPLICES.

LA punition des crimes est une partie si essentielle de la Justice , que pour désigner l'exécution publique de quelque criminel , nous disons ordinairement qu'on va faire justice. C'est ce qui donne sujet d'estimer la prudence des *Ephores* de Sparte , qui firent élever le Temple de la Crainte auprès du Tribunal où ils rendoient justice , n'estimant rien de si propre à retenir les

hommes dans le devoir , que la peur d'être punis , s'ils s'en écartent ; mais il est assez étonnant que dans cette idée ils ne fissent jamais mourir personne que la nuit. Les Romains au contraire vouloient que leurs supplices fussent vus de tout le monde ; leurs punitions étoient des exemples , & par-là ils les rendoient utiles.

Il paroît que c'est aux Egyptiens que l'on doit l'attention de différer le supplice des femmes enceintes condamnées à mort , jusques après leur accouchement. Ce Peuple éclairé & par conséquent juste , trouva qu'il étoit déraisonnable de faire souffrir avec la personne coupable , celle qui n'avoit point failli. Aujourd'hui toutes les Nations de la terre qui ont quelque usage de police , & quelque forme de gouver-

nement, suivent scrupuleusement la Loi des Egyptiens à cet égard.

DES MAGISTRATS.

PUISQU'IL faut nécessairement que les hommes passent comme la monnoie dans la vie civile, plutôt selon la marque extérieure & le cours ordinaire, que selon la bonté intérieure, dont il est impossible de prendre la connoissance nécessaire pour les mettre à leur juste valeur ; il est aisé de voir que le caractère d'un homme constitué en dignité nous oblige à des déférences proportionnées à la noblesse de sa charge, & que personne n'en doit être dispensé. L'on ne parle aux Juges, dans toute la Chine, que le genou en terre, si nous en croyons

Herrera ; aussi leur érige-t-on des Temples , même de leur vivant , lorsqu'ils se sont dignement acquittés de leur devoir. De la vénération pour les Loix , on passe aisément au respect de ceux qui en sont les dépositaires ; il est de l'équité que les égards , les honneurs , la considération , les payent de leurs solides études ; ce n'est pas cependant que l'on doive un égal respect indifféremment à tant de mains chargées du glaive vengeur de la Justice.

Il en est sans doute d'indignes de porter ce signe redoutable du pouvoir législatif ; il est des Juges sans jugement , sans honneur , sans science , sans mœurs , & aussi les Loix se font-elles tournées contre eux : Solon permit de tuer un Magistrat qui seroit rencontré yvre. Louis XII ayant trouvé des Conseillers du

Parlement de Paris, jouant à la paume; il leur en fit une sévère réprimande, leur protestant que s'il les y trouvoit encore, il ne feroit pas plus d'état d'eux désormais, que du moindre Cadet de ses Gardes.

Je laisse à part cette déplorable vénalité d'offices, que tous les gens de bien déplorent; il n'est que trop à craindre que quiconque achete ne fasse des efforts pour se rembourser. C'est presque une honte pour nous, que dans toute l'étendue de la religion de Mahomet, aucun Magistrat n'ose prendre le moindre salaire pour ses jugemens, & que parmi nous personne ne puisse espérer justice, qu'à proportion de ce qu'il a dans sa bourse pour survenir aux frais d'un procès.

D E S R E M E D E S.

VOULEZ-VOUS ſçavoir l'imbécillité de l'art & la puiffance de la nature ; confidérez que le moindre effort de l'imagination fait quelquefois en un moment plus que tous les remèdes de Gallien & d'Avicenne. La Statue du Scythe Toxaris guériſſoit de la fièvre dans Athènes , & celle de l'Athlete Polydamas de même aux Champs Olympiques ; parce qu'on étoit perfuadé qu'elles avoient cette vertu. Les Pſylles d'Afrique , les Marſes d'Italie , & les Ophiogenes d'Asie dont parle Strabon , n'ont agi vraisemblablement que par ce principe. N'eſt-ce pas la même choſe de toutes ces guériſons , que les Anciens

nommoient Homériques , où de simples paroles opéroient tant de merveilles ; & comment le quatrième Livre de l'Iliade mis sous la tête :

*Maonia Iliados quartum suppose
timenti.*

eût-il délivré de la fièvre quarte , non plus que le mystérieux *Abra-cadabra* de la double tierce , si l'imagination n'eût puissamment agi dans ces circonstances ; c'est pourquoi tout le monde avoue qu'une bonne partie de la santé du malade dépend de la bonne opinion qu'il a de celui qui le traite : *Ille plures sanat* , dit Galien , *de quo plures confidunt*. Certes , dans les Indes occidentales , comme Oviedo nous l'assure , la Divination , la Prêtrise & la Médecine jointes ensemble ,
se

se prêtent la main admirablement bien l'une à l'autre.

Or , parce que vous trouvez étrange qu'ayant en vain usé des remedes de tant de sçavans Médecins , ceux d'une femme vous aient si bien réussi ; je vous dirai qu'en plusieurs lieux les femmes exercent indifféremment la médecine , aussi bien que les hommes. Les relations de la Perse nous l'apprennent , & dans ce vaste Empire l'on voit qu'il n'y a guères qu'elles qu'on employe aux maladies des personnes de leur sexe , non plus qu'à celles des enfans. Prosper Alpin répète souvent dans son Ouvrage sur la Médecine des Egyptiens , qu'ils n'ont pas moins de femmes que d'hommes qui la pratiquent , sur-tout au Caire où elles leur sont souvent préférées.

DU COMMANDEMENT SOUVERAIN,

IL faut tenir pour constant que la vraie politique n'est jamais contraire à la bonne morale, c'est la morale des Nations. Un Roi doit en respecter, & se faire une Loi d'en observer tous les points; quand même il seroit vrai que tout ce que possèdent les particuliers & leurs personnes mêmes, sont en la disposition des Princes; ce ne seroit encore qu'une nouvelle raison de leur faire comprendre, dès leurs plus tendres années, qu'ils sont d'autant plus obligés de respecter les Loix, que n'y étant pas assujetés, ils ne les craignent point; que la bienfaisance, qui semble n'être qu'une vertu à pratiquer pour les autres,

est pour eux un devoir à remplir , & que chargés de rendre aux hommes la justice , ils doivent être souverainement équitables.

L'Histoire d'Angleterre apprend que rien ne gagna tant à la Reine Elisabeth le cœur de ses Insulaires , que de leur avoir remis de grandes sommes d'argent , auxquelles ils s'étoient volontairement cottifés , protestant qu'elle les aimoit mieux dans leur bourse que dans la sienne , & qu'elle faisoit plus de cas des témoignages d'affection qu'ils lui donnoient , que de tous les subsides dont ils pouvoient la gratifier. Rien n'est comparable à de telles actions , & rien n'est plus capable de faire adorer un Souverain. Henri III , Roi de Castille , disoit souvent qu'il avoit plus de peur des imprécations de son Peuple , que

des armes de ses ennemis ; c'est qu'il n'y en a pas qu'on ne vainque quand on a ses sujets pour amis.

! Quelque mépris qu'on fasse des Rois de Sparte , je n'en sçais point de plus illustre dans toutes les Monarchies qu'un Agésilaüs condamné à l'amende par les Ephores , pour avoir acquis à lui seul l'amour de tous ses Concitoyens. La grandeur & la félicité d'un Prince ne consistent pas à se faire craindre de ses sujets ; il vaut mieux qu'ils craignent pour lui & appréhendent de le perdre. L'étendue de son Domaine ne fera jamais celle d'une glorieuse réputation , si la justice & les autres vertus ne l'appuient. Pourquoi , dit ce petit Roi Grec , l'Empereur de Perse seroit-il plus grand que moi , s'il n'est ni plus juste , ni meilleur

que je puis l'être ? C'est presque une merveille qu'Alexandre ait écouté Diogène , quand il l'avertissoit , qu'après avoir subjugué Darius , il trouveroit à combattre un plus grand ennemi qui parloit Grec & Macédonien. La vérité n'est pas assez complaisante pour être admise dans le cabinet des Princes. Elle a je ne sçais quoi , non-seulement de trop libre ; mais même de trop âpre & de trop amer au goût , pour des palais si délicats.

DE L'EXAMEN SECRET DES
PYTHAGORICIENS.

RIEN n'est si difficile que de se connoître soi-même , aussi la Philosophie n'a point de précepte plus important que celui de nous

faire rentrer en nous-mêmes , de nous observer soigneusement , & de faire des réflexions intérieures. Parmi tous ceux qui ont cultivé la morale , les Pythagoriciens ont été incomparables à cet égard. Ils s'obligeoient de faire tous les jours , jusqu'à trois fois , avant de s'endormir , un très-sévère examen de conscience , où , repassant sur toutes leurs actions du jour , ils se mettoient à portée de se reprocher le mal commis , & l'omission du bien qu'ils auroient pu faire. En vérité nous devrions avoir honte , dans la profession que nous faisons du Christianisme , de mener une vie beaucoup plus défordonnée que n'étoit la leur , & de connoître bien moins qu'eux la pratique de ce Tribunal intérieur , d'où l'on ne sort jamais sans quelque nou-

velle lumière d'entendement , & quelque amélioration , du moins dans la volonté. Il est certain que rien n'est plus propre à nous porter au bien , à nous rendre bons & vertueux, que cette inquisition mentale de nos fautes , de nos défauts & de nos vices. La meilleure partie de notre perfection consiste à bien remarquer nos imperfections. C'est déjà avoir fait quelques pas dans le chemin de la vertu , que de s'appercevoir de ses vices.

Le plus déréglé des hommes changeroit indubitablement de mœurs , & auroit horreur de la turpitude de son état , s'il se donnoit le loisir de l'envisager. Il faut se faire une Loi de s'entretenir quelquefois secrètement avec soi-même , de se consulter , de sonder sa conscience , d'écouter sur-tout les

cris du remord. La probité seule donne la tranquillité d'esprit, & cette pleine satisfaction dont jouissent les gens de bien; ne fût-ce que cette quiétude de l'ame, elle est une assez bonne récompense pour les cœurs vertueux. La malice la plus achevée ne se trouve guères à l'épreuve de l'examen Pythagorique. Ceux qui s'y accoutument ne se contentent pas de vivre selon les Loix écrites, & de ne rien faire contre elles. Ils sçavent que celles de la charité & des offices mutuels, s'étendent infiniment au-delà. Ils tiennent que chacun est obligé de faire aux hommes tout le bien qu'il voudroit recevoir d'eux; qu'il faut s'acquitter des devoirs d'un homme de bien, alors principalement qu'on peut sans risque être méchans, & que si les bêtes ne

s'abstiennent de mal faire que par crainte , il n'en est pas de même des hommes qui doivent s'en garder par raison.

La censure du passé rectifie l'avenir ; & la répétition journalière des leçons de notre devoir , nous y forme des habitudes qui nous font agir sans peine & sans variation.

DE LA MODÉRATION D'ESPRIT.

TOUS les Philosophes conviennent qu'il n'y a point de tems de la vie qui nous doive être plus suspect que celui où toutes choses nous rient , & où il semble que nous soyons dans une parfaite tranquillité ; parce que la tempête n'est pas si ordinaire après les grandes bonaces de la mer , que les revers de

fortune sont certains, quand elle a pris long tems plaisir à nous caresser. Lorsque cette aveugle a retiré le bras, & qu'il semble qu'elle nous ait voulu, je ne dirai pas obliger, mais seulement épargner; c'est alors qu'il faut être le plus sur ses gardes, & tenir pour assuré qu'elle a dessein de nous tirer quelque coup dangereux. Mais à quoi est-ce nous réduire si nous sommes obligés de nous inquiéter, même dans les plus grandes prospérités, par la crainte de l'avenir? N'est-ce pas nous condamner à une continuelle perplexité durant tout le cours de notre vie? En vérité ce seroit s'imposer de trop dures Loix, se rendre malheureux de peur de le devenir, & pratiquer une Philosophie, dont les voies nous éloigneroient de sa fin principale, qui ne peut être que

notre félicité. La raison doit modérer paisiblement nos défiances, & quoique nous prévoyons tous les mauvais tours de la fortune, convertir à notre usage ce qu'elle nous offre d'agréable & d'utile; présentement il faut que le Sage soit disposé à tout, qu'il voie du même œil les faveurs & les disgraces de la fortune, qu'il se prête aux choses, & qu'il ne s'y donne pas; enfin, que dans tout ce qu'il peut essuyer de bien & de mal, il conserve son ame dans une assiette égale & tranquille :

*Æquam memento rebus in arduis
servare mentem.*

c'est le souverain bien de l'homme que cette égalité d'humeur : mais qui peut se flatter de se posséder toujours assez, pour n'y point por-

rer atteinte? qui peut se vanter de se maintenir toujours si supérieur aux choses, qu'il ne ravale jamais son ame à ressentir leurs impressions? Il faut se conduire de manière que nous prenions tout ce qu'une aventure a d'agréable, & que nous passions vite sur ce qu'elle peut nous offrir de disgracieux. Divers Auteurs parlent d'une montagne d'Afrique qu'il faut passer en sautant & en dansant, parce qu'autrement on ne manqueroit pas d'être saisi de la fièvre; en vérité il est de même de beaucoup de mauvais pas de la vie, où notre esprit succomberoit sous le faix de l'adversité, s'il ne sçavoit pas s'étourdir, s'enivrer presque de la réminiscente d'un plaisir passé, & se livrer enfin à l'espérance flatteuse que ses maux finiront bientôt. Il

est bon de s'appliquer à tirer profit, non-seulement de ce que la fortune nous présente à souffrir, mais même de ce qu'elle fait endurer de fâcheux aux autres. En quelque état que nous soyons, il est difficile que nous ne voyons pas des personnes plus malheureuses que nous, & c'est sur celles-là que nous devons jeter les yeux, pour y trouver des raisons de nous consoler, plutôt que sur d'autres qui sont plongés dans l'aisance. Socrate est aussi grand par la manière dont il a sçu supporter les injures, & s'accommoder à l'humeur aigre de sa Xantippe, que par tous les préceptes de Philosophie qu'il a donnés. Il est plus aisé de discourir sur la modération, que d'être modéré & de se contenir. Quelqu'un dit à Diogène qu'un autre se moquoit de

lui , & moi , dit-il , *je ne me tiens pas pour moqué.* Un homme moins Philosophe s'en seroit fâché.

Je ne sçais qui étoit celui qui sur le rapport de certains propos qu'on avoit tenu de lui , repartit qu'il n'en sçavoit point mauvais gré au Détracteur , parce qu'il l'avoit pris pour un autre , & qu'il n'étoit pas si fou de s'emporter pour une chose qui ne le regardoit pas : *Non in me dixit , sed in eum quem me esse putabat.*

Pericles fut sur - tout admirable pour la puissance que son ame sçut toujours conserver sur ses sens. Il fut une fois persécuté tout un jour par un insolent qui le suivit jusqu'au soir en l'injuriant ; arrivé chez lui , pour toute marque de ressentiment , il commanda qu'on prit un flambeau , & qu'on reconduisit

cette homme tranquillement à son logis. Permettez qu'à cet exemple j'y joigne celui de deux hommes de notre siècle, qui peuvent être nommés après Pericles.

La Noue, aussi célèbre par ses actions que par ses Commentaires, fut conduit avec des injures atroces par le Ministre la Place, dans la Rochelle, depuis le lieu du Conseil jusqu'à la porte de son logis, où ce Prédicant lui donna un soufflet. Des Gentils-hommes présens, avec les Domestiques qui suivoient la Noue, voulant maltraiter cet insolent, il les en empêcha, & se contenta, en le renvoyant à sa femme, de lui mander qu'il la chargeoit d'avoir soin de lui.

Le second exemple récent sera du Chancelier de Sillery, qui entendit mille mauvaises paroles d'une femme

irritée de la perte d'un procès qu'elle lui imputoit. Il se contenta pour toute vengeance de demander, sans s'émouvoir, à l'homme qui l'accompagnoit si elle étoit sa femme ; & comme ce mari lui eût répondu qu'oui : en vérité, lui repartit le Chancelier, je vous plains bien, remenez là chez vous. Ces exemples instruisent autant & plus que les meilleurs préceptes de morale.

D E L'É T U D E.

L'ON dit que l'on voyoit autrefois dans un Temple le l'Isle de Chio, une statue de Diane dont le visage avoit cette propriété, qu'il paroïssoit triste à l'entrée, & joyeux au contraire à ceux qui sortoient leur dévotion finie, ou leur

curiosité satisfaite. L'étude , surtout de la Philosophie , possède naturellement ce que l'art sçut donner à ce chef-d'œuvre ; quelque austère qu'elle nous semble d'abord , elle a de tels agrémens ensuite , qu'on ne se sépare jamais d'elle qu'avec des satisfactions d'esprit qu'on sent beaucoup mieux qu'on ne les peut exprimer. Il est vrai cependant que ceux qui s'y adonnent ne sont pas les plus enjoués du monde , & que d'ordinaire leur teint semble démentir ces contentemens intérieurs dont je parle ; mais ici , comme sur mille autres choses , l'apparence est trompeuse , & je suis sûr , qu'à la réserve de quelques ignorans qui ne se sont jamais mêlés du métier des Muses , personne ne trouvera que j'en impose. J'avoue bien que cette joie

secrète dont une ame studieuse est touchée , peut se goûter diversement , selon le naturel différent de chacun de nous , & selon l'objet plus ou moins digne qui nous occupe ; car il importe merveilleusement que notre application se fasse sur des sujets assez importants pour mériter une sérieuse attention. Comme il y a dans les Villes des *Gagne-petits* qui ne s'élèvent jamais au dessus de la lie du Peuple , il se trouve des hommes inhabiles à l'étude , & qui y consomment leur âge sur des choses de si peu d'importance , que ce n'est pas merveille s'ils n'en retirent pas toute la gloire que nous venons de dire. César demanda à des étrangers qu'il voyoit dans un amour extraordinaire pour des Singes , dont ils faisoient leur délices , si les fem-

mes de leur pays ne faisoient point d'enfans. L'on peut faire cette autre question de même à ceux qui s'occupent sérieusement à des bagatelles , s'ils n'ont aucune connoissance des choses qui méritent mieux leur application. Comme c'est un grand bien pour la vûe de la porter sur des objets qui la récréent & la fortifient , de même l'esprit reçoit un grand avantage lorsqu'on l'attache à des études utiles & agréables tout ensemble.

DES AMIS,

RIEN n'est si sensible que les dégoûts que nous donnent souvent ceux de qui nous attendons de bons offices. Les mauvais services que nous rendent nos enne-

mis nous trouvent tout préparés à les recevoir ; ceux que nous font des personnes indifférentes , se digèrent après quelques réflexions ; mais quand nous sommes outragés par un homme que nous avons cru notre ami , le coup est si sensible que tous les remèdes de la Philosophie sont presque toujours sans effet. C'est ce qui fit dire plus subtilement que chrétiennement à quelqu'un , que les Loix divines nous obligeoient bien de pardonner à nos ennemis ; mais qu'elles ne nous avoient jamais commandé de pardonner à nos amis. Vous voyez bien que je veux vous faire seulement remarquer ce faux raisonnement , où l'on voudroit rendre la qualité d'ami de pire condition que celle d'un ennemi. Il faut que je vous dise encore là-dessus , que

quoiqu'il soit vrai que notre Religion enseigne seule, non-seulement de pardonner à nos ennemis, mais même de les aimer ; on peut dire que la lumière naturelle a éclairé de sorte l'entendement de quelques Payens, qu'ils ne se sont pas éloignés de cette charité parfaite. Aristide injustement banni par la rigoureuse Loi de l'Ostracisme, dit pour tout ressentiment qu'il prioit les Dieux que les Athéniens fussent si heureux que de n'avoir jamais sujet de se souvenir de lui ; n'est-ce pas là témoigner de l'amour pour ses plus grands persécuteurs ? Plutarque qui le rapporte ainsi dans la vie de ce grand homme, dit ailleurs sur cela un autre beau mot d'Ariston Spartiate, ou plutôt, à son avis, de Socrate ; on louoit devant l'un d'eux le sentiment du Roi

Cleomene , que le devoir d'un Souverain étoit de faire du bien a ses amis , & du mal à ses ennemis : *Il faudroit bien mieux , repartit Ariston ou Socrate , faire du bien à tous les deux , & se rendre amis , pas ce moyen , ses adversaires mêmes.* Les hommes sont si méchans , que qui a mille amis , ne doit guères les compter que pour un , & qu'au contraire qui a le malheur d'avoir un seul ennemi , doit se regarder comme en ayant mille. C'est une réflexion d'un Persan , qu'il est assez bon de faire en France.

Il faut toujours éviter avec le plus grand soin d'avoir quelque différend avec des hommes d'une vertu & d'un sçavoir reconnu. Homère , pour mieux diffamer Thersite , n'a pas manqué d'écrire qu'il

étoit grand ennemi d'Achille & d'Ulyffe.

D E L A C R É D U L I T É.

L'HOMME est un animal si crédule , qu'il ne faut pour établir les plus grandes faussetés , qu'avoir la hardiesse de les dire ou de les écrire. Le monfonge ne manque jamais de Sectateurs ; parce qu'outre l'adresse de plusieurs personnes à le débiter , il semble que nous nous trahissions nous-mêmes pour le recevoir.

Au lieu de déferer sur le champ à l'autorité de ceux qui vous récitent un prodige , il faut rassembler toutes les forces de votre raison pour en examiner la possibilité. Il faut se souvenir que les plus grands personnages peuvent être surpris ,

outre que par la même raison il faudroit admettre pour vraies cent & cent impostures, dont tant d'Historiens ont rempli leurs Ouvrages; croirez-vous tous les miracles rapportés par Hérodote & par Tite-Live? Une Vestale, dans *Valere Maxime*, prouve sa chasteté en portant de l'eau dans un crible sans effusion, depuis le Tibre jusqu'au Temple de Cybèle. Un homme d'une taille gigantesque sauve l'Empereur Trajan d'un tremblement de terre ressenti dans Antioche, au rapport de Dion Cassius. Le Dieu Belis, qui est le même qu'Apollon, fut vu par les Soldats de Maximin combattre pour la Ville d'Aquilée, comme l'assure Hérodien: Solin veut que les chiens ni les mouches n'entraissent jamais dans le Temple d'Hercule, quoiqu'il fût
dans

dans le marché aux Bœufs de Rome. Si nous nous en rapportons au texte d'Ammien Marcellin , les Crocodiles du Nil devenoient plus traitables que des Moutons , durant les sept jours que les Prêtres Egyptiens célébroient la naissance de leur Dieu Apis ; en vérité l'Ecclésiaste a fort bien dit : *Qui credit citò , levis est corde , & minorabitur.*

C'est une grande honte si nous ressemblons à ces vases qui se laissent prendre à toutes mains par les oreilles , pour user de la comparaison dont se sert Clément d'Alexandrie , contre ceux qui sont trop crédules. Le Ciel est la vraie patrie de la vérité , qui ne paroît en ce monde que comme en pays étranger ; aussi n'y est-elle que fort peu connue , & sans cesse opprimée par ses adversaires , qui sont l'imposture

& la fausseté. Gardons - nous bien d'être de leurs suppôts , en autorisant , comme beaucoup font , par une trop facile créance , des contes d'autant plus agréables qu'ils sont fabuleux. Ma résolution est d'en user , tout au contraire , de même que j'ai toujours fait jusqu'ici , & de ne donner jamais rien en semblables matieres à l'autorité :

*Hac mihi si Delphos , Dodonaque
diceret ipsa ;
Esse videretur vanus uterque locus.*

DES CONTESTATIONS.

IL faut avouer que toutes nos disputes , si nous en usions bien , devroient être comme des consultations où l'on cherchât soigneuse-

ment la vérité , sans se soucier beaucoup de la victoire ; mais peu de personnes sont assez équitables pour se dépouiller de cet amour propre qui nous rend opiniâtres , & qui nous fait mettre le point d'honneur à ne nous départir jamais soit de l'affirmative , soit de la négative , une fois que l'on s'est déclaré pour l'une ou pour l'autre.

Je philosophe *au jour la journée* , & si je suis présentement d'un avis , c'est bien en protestant que j'en changerai dans une heure , si l'on me fait voir plus de vraisemblance dans l'opinion contraire. Quand je considère Caton qui n'opine jamais sans ajouter à son avis qu'on devoit détruire Carthage , & Scipion qui d'un sentiment contraire soutient qu'il falloit la laisser subsister , avec des raisons de part & d'autre qui

partageoient le Sénat de Rome , je me fais une leçon sceptique qui me dispose à tenir toutes choses problématiques.

DES JOURS RÉPUTÉS HEUREUX OU
MALHEUREUX.

JE n'eusse jamais cru que vous eussiez été encore dans cette erreur populaire , qu'il y ait des jours plus heureux ou malheureux les uns que les autres. Je vois bien que c'est le consentement de tant de siècles , & l'approbation de tant de différentes Nations qui ont déferé à cette superstitieuse opinion qui vous empêche de la condamner.

Quand vous considérez que ces vieux Calendriers Romains se trouvent distingués en jours nommés

fasti & *nefasti* ; que les uns, comme heureux, avoient une marque blanche ; que les autres étoient notés de noir ; & que généralement tous les lendemains des Calendes, des Nones & des Ides passaient pour malheureux, aussi-bien que le quatrième jour qui les précédoit, vous avez peine à croire qu'il n'y eût en tout cela que de la fausseté.

L'autorité des Egyptiens peut aussi vous toucher, car les Latins appelloient aussi *Dies Egyptiacos*, ceux qu'ils nommoient autrement *infaustos*, *nefandos*, *inauspicatos*, *inominables* : & quand vous lisez que les Grecs ont aussi leurs jours *Apo-phrades*, c'est-à-dire *malencontreux*, vous imaginez aisément que toutes ces choses ne peuvent pas avoir été dites inconsidérément, ni établies sans fondement. La Religion qui

distingue de même les jours , en ayant de plus particulièrement destinés à des pratiques de dévotion : la navigation qui en avoit de redoutables *dies Nautis suspectos* , où il n'étoit pas permis de s'embarquer , & la Médecine qui a si grand égard aux jours critiques qu'elle appelle *Dies Decretorios* , contribuent peut-être encore à vous faire embrasser un sentiment si général ; cependant il n'y a peut-être rien de plus frivole , ni de moins fondé en raison que de penser qu'il y ait des jours plus favorisés du Ciel que les autres , ou plus disgraciés. Les Mahométans croient dans cette superstition , qu'à cause que Dieu créa la lumière le Mercredi , les Fidèles ou Musulmans , comme ils disent , n'entreprenent rien cette journée là inutilement , & sans qu'il leur réus-

sisse. Il faut se moquer de cela ,
 comme fit Héraclite des bons &
 des mauvais jours d'Hésiode , soute-
 nant qu'ils étoient tous de même
 nature ; & nous devons tenir pour
 constant qu'il n'y en a point dont
 on ne puisse dire également , *Hæc*
est Dies quàm fecit Dominus , &
 que le pur hazard , & la rencontre
 de mille accidens imprévus , font
 seuls la différence qui s'y trouve.
 Pour ce qui est des Observations
 historiques , il est vrai qu'il y en a
 grand nombre qui favorisent cette
 erreur , aussi-bien que beaucoup de
 semblables. Joseph observe que le
 Temple de Salomon ayant été brûlé
 par les Babyloniens le huitième de
 Septembre , il le fut une seconde
 fois le même jour par Titus ; &
 l'on peut voir dans Probus que ce
 grand Capitaine Timoleon , Corin-

thien , gagna toutes ses victoires le même jour de sa naissance , qui devint par là une grande fête dans toute la Sicile. Mais pour ne pas se perdre dans l'immensité des exemples que pourroit fournir l'antiquité , ajoutons-en seulement trois ou quatre de l'Histoire moderne , afin que vous ne pensiez pas que je combatte une opinion , dont je ne sçache pas toutes les circonstances. Comme le sort voulut que Charles-Quint eût toutes ses prospérités le jour de S. Mathias en Février ; les Allemands ont pris , aussi-bien qu'autrefois les Athéniens , ce mois pour le plus heureux de l'année. Notre Roi Henri III se fit accroire depuis , que le jour de la Pentecôte étoit celui de ses bonnes fortunes ; en effet , il y fût élu Roi de Pologne , puis Roi de France ; il y institua

ses Chevaliers du S. Esprit , & c'étoit aussi celui de sa naissance. Le Pape Sixte V aimoit le mercredi , avec quelque apparence de raison ; car outre que c'étoit le jour de sa naissance , il l'étoit de sa Profession de Cordelier dans Ascoli , de sa nomination à la charge de Vicaire Général de cet Ordre , de sa promotion au Cardinalat , de son élévation à la Papauté , & huit jours après de son Couronnement.

Mais voulez-vous voir des exemples qui détruisent toute cette superstition , & qui prouvent l'indifférence des jours à la bonne ou mauvaise fortune ? l'Histoire Sainte nous apprend qu'au même jour que le Temple de Dieu avoit été pollué , qui étoit le vingt-cinquième du mois Chasseu , il y reçut depuis sa purification , sous Judas Macha-

bée. L'Histoire profane nous fera voir que la victoire de Lucullus sur Tigranes & les Arméniens, fut le même jour auquel les Romains avoient auparavant été défaits par les Cimbres. Pompée est tué en Egypte, le même jour qu'il avoit autrefois triomphé de Mitridate, & l'on dit encore que c'étoit celui de sa naissance ; comme celle de Platon, du Roi Attalus & de quelques autres, s'est rencontrée au même jour que leur mort.

Il y a des exemples sans fin qui prouvent le mot d'un Ancien, qu'une même journée nous paroît quelquefois mere & quelquefois marâtre. Alexandre bien instruit là-dessus par son Précepteur Aristote, se railla plaisamment de quelques-uns de ses Capitaines, qui lui représentoient sur les bords du Gra-

nique , que jamais les Rois de Macédoine ne mettoient leur armée en campagne au mois de Juin , & qu'il devoit en éviter le mauvais présage qu'on prendroit s'il passoit outre , négligeant cet ancien usage. *Il faut* , dit-il en riant , *remédier à cela , & j'ordonne qu'on appelle ce Juin , que vous craignez tant , le second mois de Mai* , marchant ensuite , sans s'arrêter , contre les Perses.

C'est ainsi que les hommes de bon sens en doivent user , & ne donner jamais au destin , ce qui est un pur effet de la fortune ; le sort se plaît par fois à produire des événemens que les simples prennent pour des décrets précis du Ciel.



DES ANTIPATHIES SECRETES.

COMME les amitiés ne devroient se contracter que suivant les Loix des anciens Haruspices , qui considéroient avant toutes choses les entrailles , la raison voudroit qu'on ne prît non plus jamais d'aversion pour personne qui ne fût bien fondée , & qu'on n'eût fort examiné auparavant , s'il y a sujet d'en user ainsi. Mais les hommes ne se gouvernent pas de la sorte , & soit par précipitation , soit par quelque une de ces causes ocultes , dont l'ignorance nous a fait avoir recours aux sympathies & antipathies naturelles , nos affections , & sur-tout nos haines , n'ont la plû-

part du tems aucun fondement raisonnable.

Il semble qu'il y ait des personnes qui portent quelque caractère de déplaisance, à voir comme elles trouvent des ennemis par-tout. Ce sont de vrais Ismaélites qui trouvent la main d'un chacun portée contr'eux, & de qui la main est toujours aux prises avec tout le monde. Je ne plains pas ceux de qui les mœurs dépravées attirent contr'eux les indispositions, parce qu'ils ne souffrent en cela que ce qu'ils ont en quelque sorte mérité. Cependant la morale, même payenne, nous apprend qu'il faut autant que nous pouvons imiter Dieu qui témoigne de l'amour par ses bienfaits jusqu'aux sacrilèges & aux impies; outre que l'on seroit dans de continuelles altérations d'ame, si

l'on haïssoit tous les vicieux , parce qu'il les faut nécessairement admettre dans nos plus fréquentes conversations , ou se voir réduit presque à la solitude d'un Timon. Mais certes , ceux-là sont fort à plaindre , qui remplis de mérite , éprouvent les mauvaises volontés de gens qui ne sçauroient dire pourquoi ils les ont prises. Cela néanmoins arrive tous les jours , & la plûpart des inimitiés secretes ne sont appuyées que sur de certains préjugés , où l'équité & la raison n'ont nulle part. Quand l'intérêt s'y mêle & qu'on tâche à déprimer la gloire d'un autre , parce qu'on la juge préjudiciable à la sienne , c'est bien une action d'envie qu'il faut condamner ; mais encore reçoit-elle quelque excuse , parce qu'on en voit l'exemple dans tous les ordres de

la nature. Mais que le seul caprice, pour ne pas dire la seule malignité de notre génie, nous fasse haïr des personnes vertueuses qui ne nous ont jamais donné le moindre sujet de plainte, & que cette haine croisse d'autant plus qu'elle est injuste; c'est ce qui est aussi difficile à comprendre qu'ordinaire.

DE QUELQUES CROYANCES MAL
FONDÉES.

EN vérité, ce n'est pas sans sujet qu'on a dit que l'incrédulité étoit le nerf & le plus fort soutien de la sagesse des hommes, si tant est qu'ils en possèdent quelque-une qui ne soit point folie. Il n'y a rien de plus superbe que l'esprit humain enflé de quelque opinion

de science , ni rien tout ensemble de plus imbécile & de plus ridicule ; ce que je veux vous faire reconnoître par quelques petits traits dont il me souvient , & qui m'ont étonné en des personnages de la plus haute réputation.

Auguste n'eut-il pas bonne grace de remarquer qu'une sédition militaire , où il pensa périr , lui avoit été prédite le matin par la faute de celui qui lui avoit chauffé le pied gauche le premier ? Clovis avoit-il l'esprit plus sérieux , quand pour régler quelque entreprise , il envoyoit observer ce qui se chanteroit dans l'Eglise de S. Martin de Tours en y entrant ? & pour venir à notre tems , je ne m'empêcherai point de nommer après ceux-là Ticho-Brahé , qui en sortant de chez lui le matin , n'avoit garde

d'aller plus avant, s'il arrivoit qu'il rencontrât une vieille femme, &c.

DE LA RAILLERIE.

IL faut avouer que si c'est un défaut de ne vouloir souffrir aucune sorte de raillerie ; c'en est un bien plus grand de ne pouvoir s'abstenir de l'employer jusqu'à l'outrage, contre ceux qui ne nous ont donné aucun sujet de mécontentement, & à plus forte raison contre des amis. Salomon dit expressément, que les brocards, sont le dissolvant des plus étroites amitiés : *Mittens lapides in volatilia dejiciet illa, sic & qui conviciatur amico dissolvit amicitiam.* L'impuissance d'esprit à ne pouvoir retenir un mot piquant, est une dangereuse mala-

die qu'on a fort bien nommée *Vomicum morbum*, & qui est surtout à craindre, lorsqu'on ne sçauroit réparer le mal qu'elle a fait. C'est un malheureux penchant, & dont un homme d'esprit devrait bien chercher à se défaire, que celui qui le porte à inquiéter sans cesse ses amis sur leurs défauts, moins pour les corriger que pour en flatter sa malignité.

Quelque étroitement lié qu'on soit avec un honnête homme, il y a toujours une infinité de petites choses qu'il vaut mieux s'interdire, parce qu'il n'est pas possible qu'à la fin un ami ne prenne du dégoût pour nous, quand il nous voit comme appliqués à le tracasser perpétuellement sur des *misères*.

D'UN AMOUR ILLICITE.

LA lettre de votre ami m'a fait rire de ses caprices amoureux. Ses tours de souplesse ne doivent pas vous étonner, quoique d'ailleurs il ne soit pas des plus habiles; l'Amour est le plus inventif de tous les Dieux. Le mot de vénération que vous trouvez qu'il emploie avec trop de profanation à l'égard de sa Maîtresse, pourroit être, à la vérité, mieux employé; mais souvenez-vous que les Latins ont dit *venerari* pour *venerem exercere*, & que leurs Grammairiens l'ont dérivé de ce qu'autrefois les femmes se prostituoient par dévotion dans les Temples de Vénus. Cela ne vous paroîtra pas bien dif-

ficile à croire , quand vous considérerez qu'encore tous les jours aux Indes Orientales , les femmes de la plus grande distinction s'abandonnent aux premiers venus dans certaines Pagodes ou Chapelles , au profit des Idoles qu'on y adore. Vous paroissez vous plaindre de la légéreté & de l'inconstance de cette femme ; mais une femme ne fait que suivre sa nature , quand elle partage ses affections ; elle vous dira qu'elle ne varie jamais en ce point d'aimer tout ce qui lui plaît. Mais pourquoi voulez-vous m'obliger à vous dire mon sentiment sur une chose que ni Jupiter , ni Junon n'eussent jamais voulu demander à Tyresias , * s'il n'eût éprouvé ce que

* Tyresias , fameux Devin , qui vivoit avant le siège de Troye , ayant vu un jour , selon la Fable , deux Serpens accouplés

l'un & l'autre sexe a de plus particulier , comme ayant été de tous les deux ? Je vous renvoie là-dessus à la solution dont Phlegon Trallien nous a voulu faire part dans ses curiosités admirables. Elle porte qu'en divisant en dix portions égales la volupté qu'on proposoit à Tyresias , il avouoit , pour l'avoir expérimen-

sur le Mont Citheron , il tua la femelle , & fut dans l'instant transformé en femme ; mais sept ans après ayant encore rencontré deux serpens , il tua le mâle , & fut rétabli dans sa première forme d'homme. Dans la suite Jupiter & Junon disputant ensemble , pour sçavoir qui recevoit plus de plaisir de l'homme ou de la femme dans les plaisirs amoureux , prirent pour arbitre Tyresias , comme ayant éprouvé de l'un & de l'autre sexe. Il décida , comme on le voit ici , en faveur de Jupiter , qui soutenoit que la femme goûtoit plus de plaisir. Junon indignée rendit aveugle Tyresias , pour le punir d'avoir osé révéler ce qu'elle croyoit devoir cacher ; mais Jupiter lui accorda le don de la divination.

té, qu'il n'y en avoit qu'une seule portion au partage de l'homme, les neuf autres étant de celui de la femme Mais laissons-là toutes ces prouesses voluptueuses de votre ami, avec celles qui vous font préférer une des nuits d'Hercule à ses douze labeurs; c'eût été, à ce qu'il paroît, un excellent homme pour les festins d'Héliogabale, où Lampride assure qu'il y avoit vingt-deux services, & qu'à chacun ce voluptueux Empereur faisoit jurer ses Convives qu'ils s'étoient satisfaits avec des femmes, dont la prostitution faisoit partie de sa bonne chère.



DE LA MÉDECINE.

EN me demandant des nouvelles du rétablissement de la santé de * * * * ; vous voulez m'engager dans des questions Galeniques, où je ne désire point entrer, me contentant de vous dire que tout ce qui s'écrit au désavantage de la Médecine, par ceux qui ont pris à tâche de la décrier, se réfute, ou du moins est fort balancé par une infinité d'éloges que d'autres lui donnent ; vous pouvez vous souvenir comme Quintilien la préfère à toutes les autres applications de notre esprit, qui ne sont ni si généralement nécessaires, ni si absolument utiles qu'elle : *Sit Philosophia res summa, ad paucos pertinet. Sit*

Eloquentia res admirabilis, non pluribus prodest quam nocet; sola est Medicina quâ opus est omnibus.

Pour ce qui est du passage de Plinè dont vous parlez, qui semble assurer que les Romains furent six cens ans depuis la fondation de leur Ville, sans se servir de Médecins, il devient fort douteux par ce que témoigne Denys d'Halicarnasse, d'une peste arrivée à Rome trois cens ans seulement après que Romulus l'eut fondée, & qui fut si grande, que tous les Esclaves & la moitié des Citoyens périrent, les Médecins ne pouvant suffire à l'assistance de tant de malades : *Nec Medicis sufficientibus, nec Domesticorum, atque Amicorum ministeriis.* La Ville de Rome n'étoit donc pas alors sans Médecins. Vous pensez qu'on ne devoit payer les Médecins qu'après

qu'après leurs cures , & selon qu'ils auroient réussi , afin de les rendre par là plus soigneux & plus attentifs. Il est vrai que Belon a écrit que cela se pratiquoit de son tems en Syrie , où les Médecins fournissoient de plus les drogues nécessaires , bien qu'ils n'en fussent payés qu'après avoir surmonté les infirmités de leurs malades. Borri a dit la même chose de la Cochinchine , & le Pere Aléxandre de Rhodes vient de nous la confirmer , (*seconde Partie de ses Voyages , Chap. 31 ,*) ajoutant même qu'un jeune homme est taxé plus haut pour sa guérison qu'un vieillard ; parce que le premier doit se servir de sa santé plus long-tems que l'autre. Mais prenez garde si ce procédé est accompagné d'assez de justice pour être pratiqué , & si l'équité peut

souffrir qu'un homme donne son
rems , ses soins & sa peine , non-
seulement sans salaire , mais encore
en donnant de son bien. Considé-
rez d'ailleurs les inconvéniens d'une
telle coutume ; quel sera le Méde-
cin qui voudra s'ingérer dans une
entreprise qu'il ne croira pas devoir
lui réussir ? Certainement il y a
quelque chose de dur & de péril-
leux dans une telle pratique.

Le témoignage du Pere de Rhodes
me rappelle ce qui m'a frappé dans
sa relation touchant le pouls des
malades , & quelques autres parti-
cularités qui s'observent par les Mé-
decins au Royaume de Cochinchine.
Il remarque qu'ils sont Médecins &
Apothicaires , comme ils étoient
autrefois par-tout ; c'est-à-dire qu'ils
font administrer , sous leurs yeux ,
les différens remedes qu'ils ordon-

nent , fans s'en rapporter aux soins mercenaires d'un Marchand qui ne prend nul intérêt au fort du malade , dont il ne veut guères connoître que l'argent. Il assure qu'ils ne purgent point dans le traitement des fièvres intermittentes , se contentant de donner des médicamens qui corrigent la nature des humeurs fans évacuation extraordinaire. Il dit que certaines familles sont en possession d'enseigner cette Science de pere en fils , ayant des Livres secrets pour cela qu'ils conservent fort soigneusement sans les communiquer , & il nous apprend qu'ils divisent le pouls en trois parties , dont la première répond à la tête , la seconde à l'estomac , & la troisième au ventre , touchant pour cela toujours avec trois doigts ce même pouls.

Herrera confirme cela , en par-

lant de la Médecine des Chinois ; suivant le rapport de ce voyageur , ceux qui l'exercent parmi eux ne s'arrêtent guères à la considération des différens excréments des malades , ne recherchent que le mouvement du pouls , dont ils reconnoissent soixante-dix variations , & le tâtent en plusieurs endroits. Ils saignent fort peu ; presque tous leurs remèdes ne tendent qu'à exciter la sueur ; ils n'emploient les purgatifs que le moins qu'ils peuvent. Au Pérou , suivant ce que l'on lit dans la seconde partie de l'Histoire des Incas , les Médecins au lieu de tâter le pouls au poignet , le tâtent en haut du nez , assez près des fourcils. Il est constant que *le Lechin Bassi* , ou premier Médecin du Grand Seigneur , n'examine jamais le pouls des Sultanes , qu'elles n'aient le

visage couvert , & le bras enveloppé d'une crêpe délié. Mais pour revenir au Pere de Rhodes , il ajoute que ces Médecins Orientaux n'auroient nul crédit , si d'abord sur le mouvement du pouls , ils ne devinoient d'eux-mêmes tous les accidens survenus au malade ; ce qu'il ressent pour lors , & ce qui doit lui arriver ensuite :

Qua sint , qua fuerint , qua mox ventura sequentur.

pour nous servir ici de ce vers , comme à fait Marcobe en semblable occasion , expliquant les termes d'Hyppocrate qui exige du Médecin cette espèce de divination : avouons donc que cela étant , notre Médecine françoise est fort éloignée de la perfection de celle du Levant.

N'est-ce pas que dans cette pro-

profession , de même qu'en la plûpart des autres , l'opinion de tout sçavoir , fait que nous ne sçavons pas assez ; parce que présumant que nous n'ignorons rien , quand nous sommes arrivés à la connoissance de nos peres , nous ne cherchons plus au-delà , comme si l'action de notre esprit , contrainte & limitée , terminoit tous les effets de la nature ; voilà ce qui expose la Médecine , *Quæ una artium Imperatoribus quoque imperat* , aux atteintes de ceux qui ont voulu déclamer contre elle. Pline , après l'avoir élevée si haut par ce bel éloge , reproche ailleurs à ceux qui la professent , qu'ils se jouent de nos vies , *Animasque nostras negotiantur* , & qu'ils font leurs apprentissages à nos dépens , *Discunt periculis nostris , & experimenta per mortes agunt* : ce qui doit passer

pour de pures invectives , contre une science qui prend son origine du Ciel , suivant la Sainte Écriture , & dont ceux qui l'exercent doivent être honorés , par des préceptes pris du même lieu. Cependant pour en parler franchement , la plûpart des Médecins promettent trop & tiennent trop peu ; car si la Médecine n'est suivant Platon & Galien même , qu'un art de conjecture , & si conjecture ne peut être prise pour autre chose que pour une connoissance imparfaite & moyenne , entre le sçavoir & l'ignorance ; pourquoi ne tempèrent-ils pas tous leurs dogmes d'un grain de Sceptique , & pourquoi ne substituent-ils pas des doutes ingénus & raisonnables à tant d'assertions trompeuses , à tant d'axiomes contestés dans leurs propres écoles ? Tout ce que je puis

vous dire & assurer , du moins ; c'est que la suspension d'esprit dont je ne m'écarte point volontiers , ne m'a pas été tout-à-fait inutile dans la conduite de ce que j'ai de santé.

DE LA RÉMINISCENCE DES CHOSES
PASSÉES.

NOUS apprenons de Seneque qu'Épicure se plaignoit hautement de l'ingratitude de ceux qui ne rappelloient jamais à leur mémoire les plaisirs dont ils avoient autrefois joui ; ce qu'ils devroient faire , non-seulement par reconnoissance , mais encore pour en recueillir une nouvelle volupté. Car selon ce Philosophe , l'attente des contentemens futurs donne trop d'inquiétude à cause de leur incer-

titude , & l'impaticnce de les voir arriver travaille souvent plus l'esprit , que leur possession ne le contente. Quand ils sont présens , outre qu'ils passent comme un éclair , & que le sentiment n'en peut être que momentané , on ne sçauroit nier encore que la jouissance n'en soit toujours accompagnée de quelque dégoût , & qu'il ne sorte alors comme du sein de la volupté , je ne sçais quelle espèce de douleur qui en paroît comme indispensable :

*Medio de fonte leporum ;
Surgit amari aliquid , quod in ipsis
floribus angat.*

Épicure concluoit de-là qu'il n'y a que le souvenir des joies passées , d'où nous avons le moyen de tirer une entiere & véritable satisfaction , rien ne s'y pouvant plus opposer ;

puisque'elle dépend absolument de nous , & que l'infortune est incapable d'y nuire. Il y a plus , ce n'est pas uniquement dans la ressouvenance des contentemens reçus , que la mémoire nous rend le bon office dont nous parlons ; nous lui sommes bien plus redevables , quand elle peut faire changer de nature aux ennuis que nous avons soufferts par un souvenir qui nous les présente , délivrés de tout ce qui nous y offensa. Plus j'avance en âge , plus je trouve de réalité dans cette Doctrine , par le fréquent usage d'une revue générale de tout ce qui m'est arrivé depuis tant d'années ; je me donne mille satisfactions inconcevables , à l'égard de tous les accidens de ma vie , de quelque nature qu'ils soient. Je sçais bien qu'il y a des personnes qui en usent tout

autrement , & qui ne reviennent jamais sur leurs actions précédentes , que pour se contrister , si elles ont eu quelques mauvaises suites ; c'est ce qui fit dire à un Ancien , qui étoit de cette malheureuse humeur , qu'il mettoit sa mémoire entre les plus grands maux de sa vie. Mais ce sentiment , qui est le plus ordinaire parmi le Peuple , se trouve fort éloigné de celui des véritables Philosophes qui ont accoutumé leur raison à se rendre maîtresse des choses passées , à tirer profit de tout , & à faire cette excellente transmutation de mal en bien. Certes il n'en est pas des méditations philosophiques , telles que celles dont nous parlons , comme de ces agréables rêveries d'amour , où l'on permet à l'esprit de suivre tout ce qui lui plaît , le laissant aller sur sa foi ,

& lui accordant de faire des équipées jusques dans le vuide, sans en tirer d'autre profit que celui d'un divertissement illusoire. La raison doit régler jusqu'à cette faculté mémorative, afin que nous puissions pratiquer avec plus d'avantage cet entretien intérieur, cette douce & agréable conversation avec nous-mêmes, dont personne ne peut nous priver. Nous ne sçaurions jamais, & Aristote l'a observé, nous prévaloir des choses que nous avons conçues sans ordre, ni les tirer avec plaisir de notre mémoire, si elles y sont entrées, & si nous les y tenons placées avec confusion. Si donc nous voulons recueillir quelque fruit de nos actions passées; si nous desirons retirer, non-seulement des plaisirs qui nous ont été chers, mais encore de nos plus

grandes adverfités , les confolations que la mémoire d'Épicure lui fournisfoit , il faut observer un certain ordre dans le rappel de nos penfées , ne bâtir jamais , comme on dit , de Châteaux en Espagne , congédier routes ces vaines & chatouilleufes penfées qui fe détruiſent les unes les autres , & conduire cette forte d'examen de conſcience , de telle façon , que le tems , le lieu , la matiere ou les perſonnes le réglent fans faillies & fans extravagance : car pour le dire encore une fois , il faut laiffer aux charmantes rêveries d'un amant ces agrémens d'eſprit qui lui paroiffent ſi tendres , que la raifon en eſt ſéduite. La Philoſophie , l'impérieuſe Philoſophie veut d'autres plaiſirs. En vérité , il n'y a que l'expérience qui puiſſe nous apprendre combien il y a de dou-

ceur à repasser sur l'innocence de notre enfance , sur les agrémens de notre jeunesse , sur le progrès de notre raison , sur la première application de nos soins aux actions de la vie civile , sur le contentement ou les dégoûts arrivés , sur les coups du sort favorables ou disgracieux , sur notre condition ; en un mot , sur tout ce que notre imagination peut nous représenter dans une vieillesse qui l'a encore assez vive , & la mémoire assez entière pour y faire toutes les réflexions possibles.

DE LA RÉPUTATION.

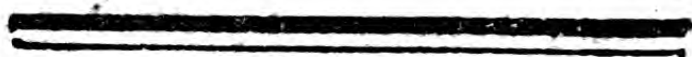
S'IL étoit vrai que la bonne renommée n'eût pas toute la réalité qu'on imagine , comme de certains Philosophes voudroient le faire

croire , du moins ne peut-on nier que les suites d'une mauvaise réputation font telles , qu'il n'y a rien de plus contraire à la vie civile , ni même au repos Philosophique.

Il peut y avoir de l'excès au désir de se faire estimer , s'il nous jette dans des inquiétudes trop pénibles ; le Sage se doit contenter d'un état tranquille , quelque bas qu'il soit , s'il y trouve mieux son compte que dans l'exaltation. Il seroit bien fâché d'acquérir un nom au prix des travaux que beaucoup de personnes s'imposent pour l'avoir , & il renoncera toujours à toute la gloire que peut produire la plus haute faveur , *Si necesse sit superbis assidere liminibus , ac supercilium grave , & contumeliosam etiam humanitatem pati* , pour user des termes de Seneque ; mais tout exempt d'ambition qu'est l'homme sage , il ne

méprisera jamais une honnête réputation, & bien loin de négliger ce qui la lui peut conserver, il perdra la vie plutôt que de se diffamer, & que d'intéresser notablement son honneur. Le mépris de ce même honneur cause souvent celui des vertus, parce qu'il est presque toujours leur récompense.

Cependant la plûpart du monde est trompé par l'éclat d'une grandeur imaginaire, & par les apparences trompeuses d'une félicité idéale; ce sont des Temples d'Egypte magnifiques & bien travaillés au dehors, mais remplis de chats, de serpens & de crocodiles.



DE LA VIE SOLITAIRE.

QUE vous êtes injuste de vouloir obliger votre ami à des choses que vous ne sçauriez raison-

nablement désirer de lui. Il vous a déjà écrit qu'après avoir donné à la Cour tout le tems que vous l'y avez vu, il est résolu de prendre pour lui le surplus de ce peu de jours qui lui restent, & de les passer en lieu : *Ubi, nec Pelopidarum nomen, nec facta audiat.* Quand ces raisons seroient moins fortes, encore auriez-vous dû, en faveur d'une retraite si philosophique, complaire à la résolution d'un ami, accompagner de vœux son dessein, & dire au moins : *Amat bonus otia Daphnis.*

Mais qu'au lieu de cela vous le persécutiez pour lui faire reprendre, tout caduc qu'il est, de jeunes & nouvelles espérances, c'est ce que je ne me fusse jamais imaginé de vous, & j'ai bien de la peine à reconnoître là-dedans votre équité &

votre discernement. Pour ce qui touche l'espoir des graces que vous voulez qu'il attende dans une saison si avancée qu'est la sienne, je vous prie de me dire pourquoi vous le destinez au même supplice que l'on fait souffrir là-bas aux ames condamnées à expier leurs crimes par être exposées à des vents qui les tiennent suspendues en l'air, ce qu'on égale aux peines du feu & de l'eau, dont d'autres sont tourmentées : *Aliæ penduntur inanes suspensæ ad ventos, aliæ sub gurgite vasto, &c.* N'est-ce pas la vraie figure de ceux qui suivent les espérances trompeuses, & qui se repaissent des sottises vanités de la Cour ?

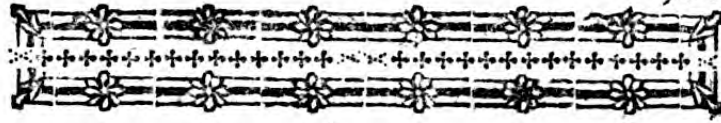
Quand je viens à examiner la vie des Courtisans, ou de ceux qui pensent composer ce qu'on nomme le grand monde, je ne puis

m'empêcher de conclure que c'étoit celle de toutes qui étoit la plus capable de jeter un esprit clairvoyant & philosophe dans une parfaite misanthropie ou totale aversion du genre humain ; parce qu'il n'y voit presque rien qui ne choque sa raison , & où souvent la folie , l'injustice , ou quelque violente cabale ne l'emporte sur l'intégrité , sur le bon sens , & sur la plus haute vertu.

Afin que vous ne pensiez pas que j'agisse comme partisan de celui que vous avez rendu votre adversaire , ou que je prenne cette occasion de contredire vos sentimens contre la profession que je fais de n'en épouser aucun déterminément , je vous avoue qu'à mettre l'action de notre ami à la balance , & à la considérer nuement , elle peut recevoir diverses interprétations. Mais

pourquoi dans cette indifférence choquer si rudement un homme dont vous faites cas , & pourquoi le contrister par une improbation si rigoureuse ? Ce n'est pas que je ne croye qu'il pourra trouver dans sa retraite , & dans sa plus grande quiétude , quelque sorte de dégoûts , s'il n'y porte une parfaite & inébranlable tranquillité d'esprit. Mais en ce cas-là qu'éprouvera-t-il qui ne soit naturel à notre humanité ? Y a-t-il rien de plus conforme à notre nature que d'aimer le changement , de se plaire à la diversité ? Reconnissons donc ingénument notre inévitable foiblesse , & soyons plus indulgens envers nos amis , si nous voulons qu'à leur tour ils le soient pour nous.

F I N.



TABLE

DES ARTICLES.

PHILOSOPHIE.

<i>D</i> U Scepticisme.	page 1
<i>De la connoissance de soi même.</i>	16
<i>Problèmes Sceptiques.</i>	24 & suiv.
<i>Chagrins Philosophiques.</i>	47
<i>Des contradictions qui regnent dans les mœurs des différens Peuples.</i>	54
<i>De la Vie & de la Mort.</i>	61
<i>De l'immortalité de l'ame.</i>	68
<i>De la Philosophie.</i>	84
<i>De l'usage du Scepticisme en matiere de Religion.</i>	88
<i>De la vertu des Payens.</i>	94
<i>De Socrate.</i>	98
<i>De Diogène.</i>	106
<i>D'Épicure.</i>	105
<i>De Pythagore.</i>	121

LITTÉRATURE.

<i>De la lecture des Livres & de leur composition.</i>	126
<i>Des Auteurs.</i>	144
<i>L'étude des Belles-Lettres est-elle préférable à toute autre occupation ?</i>	147
<i>Du peu de certitude qu'il y a dans l'Histoire.</i>	152

JUGEMENS ET CARACTERES.

<i>Hérodote.</i>	page 172
<i>Thucydide.</i>	175
<i>Xenophon.</i>	180
<i>Polybe.</i>	184
<i>Diodore de Sicile.</i>	189
<i>Denys d'Halicarnasse.</i>	192
<i>Josephe.</i>	194
<i>Arrien.</i>	197
<i>Appien.</i>	203
<i>Dion Cassius.</i>	206
<i>Hérodien.</i>	213
<i>Zofime.</i>	215
<i>Procopé.</i>	217
<i>Agathias.</i>	219
<i>Salluste.</i>	223
<i>César.</i>	226
<i>Tite-Live.</i>	231
<i>Velleius Paterculus.</i>	237
<i>Quinte-Curce.</i>	241
<i>Tacite.</i>	244
<i>Florus.</i>	248
<i>Suetone.</i>	252
<i>Justin.</i>	256
<i>Ammien Marcellin.</i>	259
<i>Zénon.</i>	263
<i>Platon.</i>	265
<i>Pyrrhon.</i>	272
<i>Confucius.</i>	274
<i>Seneque.</i>	279

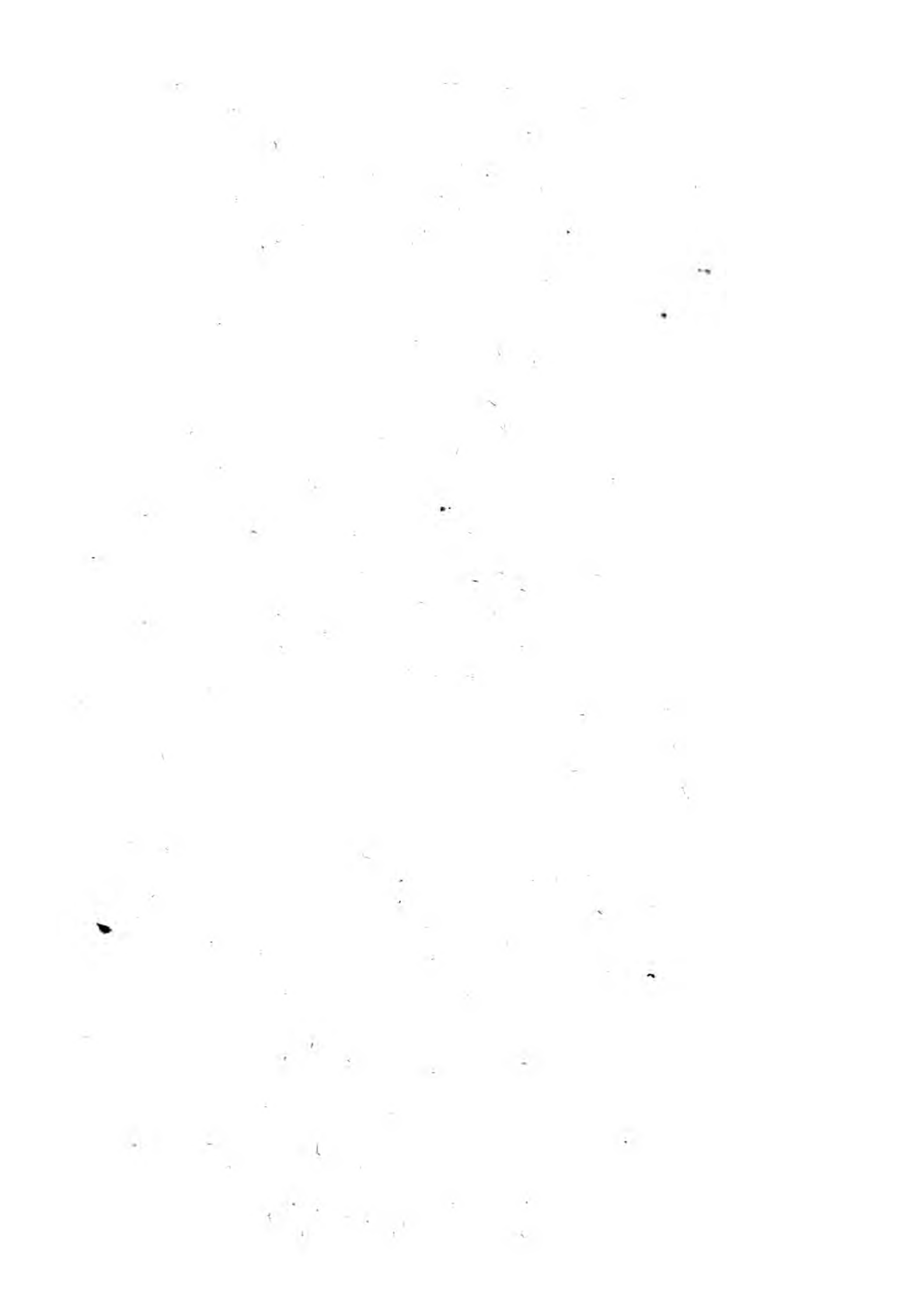
M É L A N G E S.

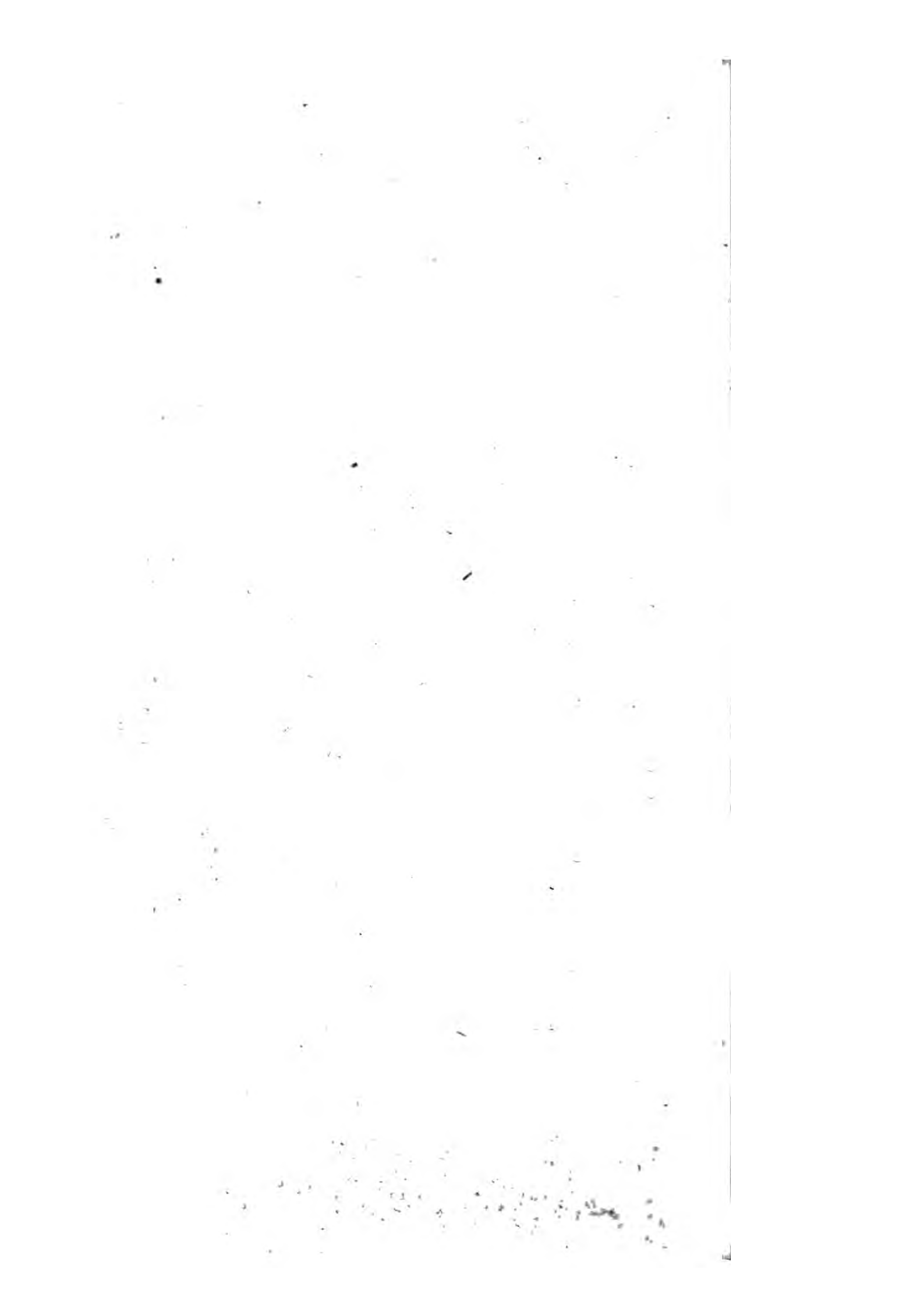
<i>De la faim.</i>	289
<i>De la cruauté des Espagnols au Pérou.</i>	290
<i>De la Patrie.</i>	293

DES ARTICLES. 503	
<i>Du bon & du mauvais usage des Récitations.</i>	page 295
<i>Des Découvertes à faire en Géographie.</i>	301
<i>De l'Amitié.</i>	310
<i>De la Prospérité.</i>	317
<i>Des Adversités.</i>	319
<i>De la Noblesse.</i>	321
<i>De la bonne Chere.</i>	324
<i>Du Commerce.</i>	329
<i>Des Couleurs.</i>	333
<i>Des Animaux.</i>	339
<i>Du Mariage.</i>	341
<i>Des Esclaves.</i>	344
<i>Du Suicide.</i>	347
<i>De la contrariété d'humeurs qui se trouve entre les François & les Espagnols.</i>	349
<i>Des Gauchers.</i>	354
<i>Des Cheveux.</i>	356
<i>De l'amour des meres pour leurs enfans, & de celui des enfans pour leur mere.</i>	360
<i>Sur cette façon de parler, n'avoir pas le sens commun.</i>	362
<i>De la Prudence.</i>	370
<i>Des Bagues & Anneaux.</i>	371
<i>De la Pudeur.</i>	376
<i>De l'Utilité des voyages.</i>	379
<i>De l'Envie.</i>	381
<i>De l'Instruction des enfans.</i>	383
<i>Des Promesses.</i>	386
<i>Des bonnes & mauvaises Compagnies.</i>	388
<i>De l'Amour.</i>	391
<i>De la Curiosité.</i>	393
<i>Des Épithetes.</i>	396
<i>De l'Insolence des Riches.</i>	399
<i>Des Jaloux.</i>	401

TABLE DES ARTICLES.		504
<i>De la faveur des Juges.</i>	page	402
<i>Des Pompes funébres.</i>		406
<i>De l'Espérance.</i>		411
<i>De ceux qui ont pris de faux noms.</i>		413
<i>De la Libéralité.</i>		417
<i>Du Temps & de l'Occasion.</i>		420
<i>De la Colere.</i>		423
<i>De la Nouveauté.</i>		425
<i>Des Supplices.</i>		426
<i>Des Magistrats.</i>		428
<i>Des Remèdes.</i>		431
<i>Du Commandement souverain.</i>		434
<i>De l'examen secret des Pythagoriciens.</i>		437
<i>De la modération d'esprit.</i>		441
<i>De l'Etude.</i>		448
<i>Des Amis.</i>		451
<i>De la Crédulité.</i>		455
<i>Des Contestations.</i>		458
<i>Des Jours réputés heureux ou malheureux.</i>		460
<i>Des Antipathies secrettes.</i>		468
<i>De quelques Croyances mal fondées.</i>		471
<i>De la Raillerie.</i>		473
<i>D'un Amour illicite.</i>		475
<i>De la Médecine.</i>		479
<i>De la Réminiscence des choses passées.</i>		488
<i>De la Réputation.</i>		494
<i>De la Vie solitaire.</i>		497

Fin de la Table des Articles.





94

